



cont/









THÉÂTRE COMPLET

x

*IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :*

*Cinquante exemplaires sur papier de Hollande  
numérotés de 1 à 50  
et cent cinquante exemplaires sur papier du Marais  
numérotés de 51 à 200*

---

---

OUVRAGES DE HENRY BATAILLE

---

*Chez le même éditeur :*

LA TENDRESSE. — L'HOMME A LA ROSE.  
VERS PRÉFÉRÉS.

THÉÂTRE COMPLET

- Tome I : LA LÉPREUSE. — L'HOLOCAUSTE.  
Tome II : LE MASQUE. — L'ENCHANTEMENT.  
Tome III : RÉSURRECTION. — MAMAN COLIBRI.  
Tome IV : LA MARCHÉ NUPTIALE. — POLICHE.  
Tome V : LA FEMME NUE. — LE SCANDALE.  
Tome VI : LA VIERGE FOLLE. — LE SONGE D'UN SOIR D'AMOUR.  
— LA DÉCLARATION.  
Tome VII : LE PHALÈNE.  
Tome VIII : L'ENFANT DE L'AMOUR. — NOTRE IMAGE.  
Tome IX : LES FLAMBEAUX. — LES SŒURS D'AMOUR.

*Pour parattre prochainement :*

L'ENFANCE ÉTERNELLE, roman autobiographique.

~~5823~~  
HENRY BATAILLE

---

# THÉÂTRE COMPLET

X

L'AMAZONE  
L'ANIMATEUR

228899  
21.1.29.

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR  
26, RUE RACINE, PARIS

---

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays  
y compris la Suède et la Norvège.



PQ

2603

A7A19

1922

t. 10

Copyright 1916-1920  
by HENRY BATAILLE.

A L'IMMORTELLE DOULEUR DES FEMMES DE FRANCE,  
A TOUS LES CŒURS BROYÉS PAR LE BEL ET CRUEL IDÉAL,  
A TOUTES CELLES QUI AURONT LE DROIT, UN JOUR,  
DANS LA CITÉ DOULOUREUSE,  
DE DICTER CET ORDRE QUI N'A ÉTÉ JUSQU'ICI QU'UNE PRIÈRE.

IN MEMORIAM ÆTERNAM.



# L'AMAZONE

PIÈCE EN TROIS ACTES

*Représentée*

*pour la première fois, au théâtre de la Porte-Saint-Martin,  
le 9 novembre 1916.*

## PERSONNAGES

---

	MM.
PIERRE BELLANGER.....	ANTOINE.
M. DUARD.....	L. GAUTHIER.
L'ENVOYÉ DE LA CROIX-ROUGE.....	JANVIER.
RENAUDIN.....	RENOIR.
LE DOCTEUR BARRIER.....	JEAN DUVAL.
M. DES MARAIS.....	DARGER.
M. DE SAINT-ARROMAN.....	PERSON
	BLANCHARD.
	BOURGOIN.
LES BLESSÉS.....	DESSOUDEX.
	DESTY.
	PERSON.
	LÉVY.
L'HUISSIER DE LA SOUS-PRÉFECTURE.....	GARCIAS.
UN MARCHAND DE SABOTS.....	LÉVY.
UN HOMME.....	TOTAH.
UN DOMESTIQUE.....	HENRIOT.
	Mmes
CÉCILE BELLANGER.....	RÉJANE.
GINETTE DARDEL.....	SIMONE.
M <sup>me</sup> DE SAINT-ARROMAN.....	GRUMBACH.
JULIE DUARD.....	JEANNE LION.
SIMONE BELLANGER.....	GEORGEVILL.
M <sup>lle</sup> TINAYRE.....	BLÉMONT.
LA MÈRE CARACO.....	DARET.
GERMAINE.....	MAZALTA.
UNE FEMME VEUVE.....	LRMERCIER.
UNE FEMME DU PEUPLE.....	FARNA.
UNE FEMME.....	LAFOURCADE.
PREMIÈRE DAME DE LA MUTUALITÉ.....	YRIEX.
DEUXIÈME DAME DE LA MUTUALITÉ.....	OLIVIER.

---



# L'AMAZONE

---

## I

Et la guerre survint !... Ecrroulement de tous les espoirs, subit étranglement des conquêtes séculaires de l'esprit, suicide de l'homme parvenu à mi-chemin du faite convoité. L'animal fou se précipite dans les activités les plus embrouillées et les moins conformes à la vie. Les forces naturelles sont déviées jusqu'à l'absurdité. C'est la saignée de la race, la mort des idées, l'appauvrissement des patries, le néant de l'erreur, l'aberration suprême !... Toutes lumières éteintes. L'ombre antique redevenue maîtresse du globe ; déluge de ténèbres qui ensevelit la planète... Ma génération ne semblait pas appelée à respirer d'autre air que l'air pur de l'intelligence, des libertés, du progrès, de l'idéal social et moral... Bruyamment la civilisation vient d'être coupée en deux du tranchant de l'épée... Quel est ce cataclysme qui s'abat sur tant de fronts levés naïvement vers le ciel ?... C'est ce que tout le monde se demande avec effroi... On commence par s'interroger, on se tâte, au milieu des flaques de sang qui gicle de toutes parts ! Est-ce la fin de l'intelligence ?... Sera-ce un jour la débâcle définitive de la pensée devenue agent suspect et subversif !... Est-ce l'esclavage qui recom-

mence ?... Est-ce la liberté qui va rugir au contraire son cri suprême de dégoût et de rébellion ?... Qui sait ? Le tocsin sonne... Le canon s'approche déjà de ma maison de campagne... Les pigeons blancs du toit prennent leur vol... Les champs désertés ont l'air de préparer des tombes... On m'annonce que l'ennemi est proche. En effet, les premiers obus incendient la forêt... Il faut partir... Chaque coup de canon fait s'écrouler des roses sur la terrasse... Non, non, ce ne sera pas la défaite ! non, non, ce ne sera pas la mort de toute beauté !... C'est impossible ! Des rêves rajeunis renaîtront ; des volontés plus extraordinaires encore vont sortir de ce fumier sanglant... Et si, par hasard, ce n'était pas là les réalités que ton destin nous réserve, — ô Insatiable ! — je m'inclinerais encore sans comprendre, persuadé que tes fins sont merveilleuses et que nous ne pouvons les embrasser ; mais je jure qu'elles ne seront jamais en tout cas le règne de la Force, de la Bestialité, de l'Esclavage. Oui, c'est ma fierté d'homme de le croire, quand bien même la Raison dévasterait momentanément l'univers, même si elle s'acharnait contre la perfection de son passé... C'est vers la liberté, vers les flambeaux, que l'humanité sanglante tend « d'un geste droit son cœur comme un jet d'eau ».

Comme tous les Français surpris dans leur vie contemplative, tel est l'acte de foi que je prononçai fervemment quand il me fallut quitter ma maison, mes champs, sous la ruée des obus, et abandonner aux envahisseurs le morceau de sol exigü où chacun continue le rêve des ancêtres...

Peu après, c'était la « Marne ». Jours bénis ! Aurore dans le crépuscule ! Ah ! les belles heures où l'on vivait suspendu à l'espoir, accroché aux minutes comme l'enfant aux mamelles qui vont lui prolonger le souffle. C'était enfin la preuve de l'es-

pérance. Déjà le départ de la nation, aux jours de la mobilisation nous avait tout enorgueillis, — et le frisson de la mort qui venait de passer nous rendait plus radieux encore le reflux de la France. Quelle perspective s'étendait devant nous déjà à la portée du rêve ! C'est à ce moment, au plein de l'angoisse, que loin des choses saccagées, au hasard même des tables d'auberge ou de campagne, je couvris les pages qui composent la première partie de la *Divine Tragédie*... On écrivait tout ce qui vous passait par le cœur comme pour se venger de son impuissance !...

Ensuite deux années passèrent. Quelles années ! Depuis cette inauguration tragique du drame européen, depuis ces premières heures où seule, l'obsédante idée : la défense du sol et de la race, accaparait toute notre ardeur, quel chemin parcouru ! Tant de spectacles se sont offerts à notre esprit, tant de méditations nous ont sollicités, tant de points de vue se sont découverts à nos regards lentement, tant de choses nous ont apparu à travers la déchirure progressive du voile, que nous avons peine à reconnaître l'homme que nous fûmes à ce moment-là !... Actuellement le danger subsiste malgré le goût de victoire qui se communique à tout, mais le danger s'est déplacé, amplifié, il revêt des formes multiples !... Nous avons éprouvé des déconvenues si diverses, nous avons assisté à une si totale faillite de l'intelligence, de l'observation, de l'organisation, nous avons frôlé en face de telles hécatombes, imprudemment occasionnées, notre poing s'est crispé avec indignation devant tellement d'agiotages de la pensée, de spéculations politiques, tant de haine, de bêtise fratricide, ont mêlé leurs fumées dans le but d'obscurcir le ciel, tant et tant de problèmes ont été agités, tant de formes obscures s'ébauchent, mon-

tent de ces champs de carnage et projettent leur ombre grandissante sur les cités, — que notre conscience troublée, avide, s'est ressaisie de tout son effort pour embrasser l'étendue qui se déroule à nos regards et qui n'est plus celle du début de la guerre ! C'est tout un déplacement des valeurs, une coalition des idées en marche autour du drame. Pendant que la race donne, le long de la rouge diagonale qui cravache la France, l'exemple du courage le plus inouï, le plus sublime qui ait jamais été atteint, ici notre angoisse interroge tous les tribunaux de la pensée... Justice, Pitié, Charité, Fraternité, les jeunes et vivaces entités qui ont présidé à l'effort de nos pères se pressent, plus impérieuses, plus tragiques et plus courroucées autour de la magnifique et douce image de la Patrie !

Et c'est pendant que nous vivons plongés dans cette méditation frémissante et douloureuse que des esprits, apparemment bien légers et bien superficiels, des panbéotiens ingénus et affiliés, sans le vouloir, peut-être, au troupeau des trafiqueurs de guerre, réclament à cor et à cri un panégyriste de l'hécatombe, le chantre énamouré de la tuerie... La France régénérée par la guerre !... Nous connaissons l'antienne tendancieuse !... Non, il n'y aura pas l'Homère des tranchées... Ce seront d'autres poètes qui parleront et qui diront la Vérité, la grande Vérité, et préféreront d'autres paroles que de simples et vaines paroles de gloire. Il n'est pas un homme digne de ce nom, il n'est pas même un chrétien digne de l'être qui ne doive exéquer la guerre. Il n'y a plus de guerre sainte ! C'est l'esprit du mal qui, à l'arrière, à l'abri, la prône, la vante, la couve, s'en sert comme d'un bouclier une arme de protection politique, un mot de passe fulminant qui permettra à la troupe sans

scrupules ou vergogneuse de prendre les devants, sous le déguisement du patriotisme, sous le masque défoncé de l'honnête homme — masque que d'un revers de main, peut-être, le peuple soufflettera, à l'heure où il pourra parler et agir.

Parlons de la défense du sol envahi, et de la hideuse nécessité de la guerre, mais défilons-nous de ses panégyristes.

Je vénère les hautes et pures convictions, — je m'incline respectueusement devant l'esprit religieux qui tire la loi de son Christ, mais je renie aussi bien ceux qui s'écrient comme l'archevêque de Bordeaux : « la guerre est un apôtre suscité de Dieu dans un but de régénération religieuse et sociale », que ceux qui, comme le protestant Johannes Muller, écrivent : « Si Jésus vivait aujourd'hui au milieu de nous, il aurait sans hésiter, comme allemand, pris les armes tout brûlant d'amour pour sa patrie... » Quelle insulte à la couronne d'épines !... Quelle injure au patriotisme libéral et populaire !... Ils ne passeront pas ! ni ceux-là ni les autres !... Ce n'est pas pour eux que de si grands yeux se sont clos. Ce n'est pas pour eux que les hommes de France ont donné leur vie et dit adieu à la lumière du jour... Pas de régénération ! Oh ! le blasphème ! Jamais mon pays n'avait été plus beau ni plus grand que lorsqu'a éclaté le cataclysme. Inutile de baver sur la France d'hier. Celle d'aujourd'hui ne s'est pas improvisée, — et elle vient de prouver surabondamment sa hauteur d'âme ; ceux qui se livrent à des anticipations de ce genre sont pour la plupart des esprits au rancart, des réactionnaires à qui la guerre ne fait pas oublier leur visée. Il n'y a pas d'enfant prodigue, a dit quelqu'un ; ne tuons pas le veau gras.

Pas de régénération. non !... Mais une évolu-

tion, logique, rapide, irrésistible, après la guerre, voilà ce que l'on peut prophétiser — et sur toute la terre ! La sainte Démocratie tout en sang, en haillons de misère et de gloire, celle-là qui reviendra des tranchées, les entrailles dans les mains, comme le roi de la légende, se souvenant du crime allemand, celle-là ne permettra plus aux despotes d'aucun pays de leur faire subir un fléau pareil, sans son propre consentement. Par le sacrifice de leur sang, par la grandeur d'âme à laquelle ils ont atteint, par la preuve qu'ils viennent de donner de leur valeur, les peuples ont acquis le droit définitif de disposer d'eux-mêmes. Ils se sont rachetés à jamais de l'esclavage. L'homme s'est sacré divin et libre... Il s'est réalisé, et ne se dépassera peut-être jamais !... Mais être le thuriféraire de cette buverie de sang !... Jamais ! A d'autres le péan, l'ivresse sanglante sur les buttes de terre molle où dorment nos enfants et avec eux tous les germes merveilleux qu'ils eussent engendrés et dont la terre est à jamais sevrée !...

\* \* \*

Cette guerre, en dépit de ses proportions gigantesques, n'est pour nous qu'une guerre de défense, une guerre haïe de l'esprit, méprisée du cœur. Seul le sacrifice unanime de la nation à la cause aura rayonné d'une gloire impérissable, insurpassable ! Mais l'appel aux armes nous a surpris en plein rêve humanitaire, en plein idéal de progrès, à l'heure d'une riche maturité. Cet effondrement total de plus de cent ans d'efforts vers toutes les plus belles espérances de fraternité et de justice humaines, est voué avant tout à l'exécration des âges. Cette guerre est la plus terrible offense qui ait jamais été portée à la noblesse de vivre, à la

dignité de penser. Nous traversons à coup sûr une des heures les plus ignominieuses de l'histoire. Si tout le monde n'ose pas le dire, chacun le sent en son cœur. Chaque soldat fait le sacrifice de sa vie non pour acquérir une liberté de plus, un idéal nouveau, mais pour conserver une liberté acquise depuis tant de temps qu'elle ne semblait plus devoir nous être à nouveau ravie ; on combat en vue de maintenir l'idéal qui est, de tous, l'idéal le plus élémentaire : la préservation du patrimoine. Pour un peuple qui a brandi des torches plus radieuses dont la flamme illumina, même au prix de révolutions, les peuples de tous les continents, il est dur d'accorder, à une cause aussi primitive, le plus formidable sacrifice qui ait jamais été consenti !... Savoir que le progrès humain était en jeu dans cette terrible aventure, et que si la France ne sortait pas victorieuse du pugilat, toutes les chaînes naguère brisées viendraient d'elles-mêmes se souder et peut-être pour jamais aux poignets de l'homme esclave ; sentir que notre patrie, même exsangue, devra projeter plus grands encore ses rayons tutélaires sur les peuples sauvés par son abnégation, ces certitudes-là ne sont qu'une compensation à la douleur d'avoir vu couler tant de veines ouvertes, d'avoir précipité à la fosse un siècle d'espérances, un trésor d'énergies radieuses, — tandis que s'opérait, sous nos yeux, le saccage le plus éhonté de toutes les libertés spirituelles, de toutes les plus belles conquêtes de l'âme, — Raison, Sagesse, Pitié, Charité !...

Le soldat peut encore s'illusionner sur les finalités de son œuvre, car un soldat perdu dans la mentalité collective de la foule ne pense pas ; — il sent et subit. Mais le poète, lui, s'il est sincèrement ému, est trop renseigné sur le jeu des causes et des effets, pour ne pas distinguer que la seule

réelle sublimité de cette tuerie est celle qui a exhaussé le courage de l'homme à la hauteur jamais atteinte du sacrifice sans illusion et de la résignation sans espoir. Un poète digne de ce nom ne sera pas le chantre enthousiaste de cet égorgement monstrueux ; c'est impossible ! Il ne se trouvera pas un grand poète épique pour clamer, même en strophes patriotiques, autre chose que sa douleur, son affliction, sa pitié désolée, sa rage devant un meurtre, un carnage méthodique comme celui qui est en train de dévaster le monde. Les ivresses brusques empoignent l'homme et le précipitent hors de lui-même, jusqu'aux confins de l'enthousiasme et du lyrisme. Les ivresses lentes l'intoxiquent, c'est une loi physique. Cette guerre est une guerre triste ; elle ne connaît pas l'allégresse des combats, des victoires inopinées, prochaines. Elle est une guerre d'abattoir, et le sang qui coule inépuisablement se répercute, en bruit sinistre, au cœur de tout être sensible.

Le grand témoin divin, là-haut, c'est le Regret.

Mais par exemple, de quel émoi le poète pourra frémir s'il étend ses mains vers la douleur terrestre !... Il sentira son âme se gonfler d'autres sanglots que de simples sanglots de gloire, et s'il découvre une beauté magique, divine à ces tragédies, c'est uniquement celle qui se dégage du sacrifice merveilleux que l'homme fait sans répit de son bonheur et de sa vie, de ce mépris souverain de la mort qu'il aura montré, de cette souveraine éducation morale qui le fait tomber au champ d'honneur, devant la fatalité de son idéal, non pas la joie au cœur comme le prétendent les pharisiens hypocrites chargés d'entretenir le mensonge de la guerre, mais un courage indicible dans l'âme... et au bout de ses poings meurtris !

L'immense Passion de Notre-Dame l'humanité,



voilà le vrai poème, du moins tant que durera l'égorgement. Durant la monstrueuse et sublime célébration du mystère, il n'y a qu'à prier devant le calice.

De ce grand drame, ne retiens  
 Qu'une expression de la vie ;  
 Poète, ne compte pour rien  
 L'autre phase du sacrifice.  
 Rien ne demeure — hors l'humain.

S'il est un tant soit peu enclin aux idées générales, le poète, outre la gloire de l'homme, pourra considérer, dans sa plénitude, une autre sombre beauté, celle de la Mort, — ce vieux capitaine, comme l'appelait notre plus grand poète idéaliste, — parce que la mort est nécessairement féconde, parce que c'est elle qui renouvelle les forces dégénérées de la vie, et que, si l'on dépasse en esprit le moment d'horreur qu'elle nous impose, on entrevoit alors des royaumes nouveaux, libres, fiers, ceux qu'appellent nos espoirs, nos certitudes, notre foi inébranlable, — fussent-ils oublieux de nos sacrifices, des désastres passés et des Atlantides écroulées...

\* \* \*

A l'immortelle douleur des femmes de France,  
 A tous les cœurs broyés  
 Par le bel et cruel Idéal,  
 A toutes celles qui auront le droit, un jour,  
 Dans la cité douloureuse,  
 De dicter cet ordre qui n'a été jusqu'ici qu'une prière :

IN MEMORIAM ÆTERNAM.

C'est la dédicace que j'apposai à la première page de *l'Amazone*. L'antagonisme entre l'impérieuse voix — étrangère à l'amour — qui exalte le

renoncement, le sacrifice de soi, comme le plus haut sommet de l'énergie humaine, et l'amour déchiré, martyrisé, ruiné par l'héroïque suggestion, voilà le récent et éternel débat, voilà les deux faces de la guerre. Nous n'en avons pas seulement le spectacle sous les yeux, mais on dirait que les deux êtres cohabitent en nous-mêmes, inaccordables tant que durera la catastrophe. Ce ne sera que durant la veillée du corps, autour de la mémoire de la victime absente, que devra s'élever entre les deux veuves, après le duel tragique, un accord scellé par l'échange de la méditation. L'heure alors sera venue des devoirs respectifs. Ce pacte pourra être divers selon les circonstances et selon les gens. Chacun aura son devoir établi d'après les responsabilités engagées. Ce devoir multiple est aussi infini que toutes les formes qu'auront prises le sacrifice et la douleur.

Ici, j'ai voulu désigner seulement le devoir futur de « l'appelleuse », *l'Amazone*, cette belle entraîneuse qui a parlé non pas au nom de la nécessité du combat, mais au nom de la beauté *en soi*, du sacrifice à la patrie considéré comme le plan le plus élevé de l'énergie humaine, le *sursum corda* définitif. Car il ne faut pas qu'il y ait confusion dans l'esprit du public sur cette terminologie un peu vague : Idéal, ni croire non plus que tous les soldats qui font leur devoir, en exposant leur vie, se sacrifient à une même catégorie d'idéals ; certains ne font pas œuvre d'idéalistes le moins du monde... Etre brave, défendre son pays menacé et payer même cette défense nécessaire de son existence implique une idée d'abnégation civique fort belle, mais positive, rationnelle, qui ne s'évade nullement du réel et ne s'oppose à aucune réalité objective. On peut être un héros dépourvu d'idéal, nous le voyons chaque jour dans la guerre présente. Un

soldat qui meurt héroïquement en accomplissant ce qu'il estime son devoir n'est pas nécessairement un idéaliste, voilà ce qu'il importe de distinguer. Quelquefois, il ignore même les raisons qui le font agir. Tandis que le soldat qui s'écrie : « Mourir pour la patrie est le sort le plus *beau* » est un idéaliste absolu.

L'idéal est de plus individuel : il n'a pas de caractères généraux. Dans une crise patriotique comme celle-ci les formes d'idéals sont diverses : les uns se sacrifient à une idée confessionnelle, à Dieu, les autres à une idée humanitaire de progrès, les autres à la race future, à la suprématie de sa patrie... autant d'idéalistes. Il peut y en avoir d'admirables et même de détestables : l'Allemand qui se bat pour le triomphe unique de sa race fait œuvre exécrable d'idéaliste. Comme Cyrano, en combattant les préjugés, les lâchetés et même les chimères du laurier et de la rose, fait œuvre individuelle d'idéaliste.

Une forme d'idéal qui aura été très répandue chez les enrôleurs et celle à laquelle instinctivement souscrit *l'Amazone*, c'est la *beauté en soi* du sacrifice, considéré ainsi que je le disais plus haut, comme la cime de l'énergie humaine, la vertu la plus altière : « Ah ! si j'étais homme, bon dieu, je ne pourrais pas tenir en place, tandis que tous ces braves petits se font tuer... » Le but devient plus incertain, noyé qu'il est dans l'apologie du courage et de la fraternité ; les attributs ne sont plus seulement ceux du patriotisme intégral, — malgré qu'ils en revêtent toutes les apparences.

Je supplie qu'on ne croie pas que je m'insurge le moins du monde contre le consentement à cette forme d'idéal amplifiée et poussée jusqu'au paroxysme ; il n'y a pas que les amazones, les mystiques de l'idée qui aient fait du prosélytisme

acharné pendant la guerre (parfois les femmes ont été très véhémentes, parce qu'elles sont plus impulsives que nous et toujours fascinées par le courage masculin), mais nous-mêmes, interrogeons-nous... Au début de la guerre surtout, n'avons-nous pas entendu en nous des voix aussi exigeantes du sacrifice d'autrui ?...

C'est très bien. Et quel que soit l'idéal qui nous a poussés à sortir du silence, pour crier : « Partez, sachez vaincre ou mourir », ce furent, j'en suis certain, toujours de généreuses exhortations. Mais alors, que tous ceux-là qui ont exigé des autres, non d'eux-mêmes, le sacrifice de la vie, ne se croient pas libérés par leur seul acte de foi et par la pacification des peuples quand celle-ci viendra. La victoire elle-même ne leur aura pas donné quitance, comme le dit un de mes personnages. L'idéal dont ils se sont fait volontairement les porte-voix leur a créé une continuité du devoir par delà la mort. Ce devoir, s'il est tenu, la portée morale peut en être immense et la noblesse même de la nation en dépendra en partie. *In memoriam æternam* ! criera l'Erynnie pitoyable, au grand cœur douloureux ! A vos morts ! maintenant, comme vous avez crié : A vos pièces ! C'est ce devoir-là qu'a finalement compris l'amazone de mon ouvrage, cruelle par impulsion, consciente par réflexion, noble par résolution. A vos morts ! Voilà le grand devoir, la respectueuse pensée que j'ai voulu signifier à des vivants pendant que là-bas se perpétuait l'hécatombe. Et la foule a approuvé et hoché la tête, la grande foule est venue méditer sur sa propre douleur, et sur certains devoirs supérieurs de conscience. Elle a répondu à la sincérité de cet appel. Ah ! l'âme pure de la foule, comme il faut la saluer respectueusement ! Quelle auguste France que la France presque anonyme

et tacite que compose maintenant ce peuple de veuves, de pères sans enfants, d'orphelins, d'es-soulés, ou dans l'angoisse de le devenir ! Comme elle comprend la sincérité, celle-là !

Par ailleurs, dans une partie de la presse, j'ai été insulté, gratifié de boue et honteusement calomnié. Qu'importe si les pharisiens ont parlé de sacrilège au nom d'un public qui n'y a même pas pris garde ! qu'importe qu'ils aient clamé, « cachez ce sein rouge que nous ne saurions voir », en réclamant un petit encouragement pour le civil. Rien n'a empêché le sentiment populaire de réserver pendant des mois à la pièce l'accueil qu'il fait à toute sincérité. Depuis deux ans la presse préférerait sans doute consacrer ses louanges aux innombrables histoires d'espions, aux opérettes sur la guerre, aux défilés de petites femmes déguisées en porte-drapeau, aux « on les aura » piétinés sur les planches des tréteaux, avec force baïonnettes de carton, etc... Le théâtre en était là après deux ans de guerre. Il aurait pu se taire, il parlait. Je trouvais ce genre de paroles dégradant pour le public de mon pays. Alors j'ai pensé que l'heure était venue et qu'il fallait élever la voix. *L'Amazone* n'est qu'une petite porte ouverte sur l'espace, voilà tout. Ce n'est qu'un pâle début, mais il m'a semblé qu'il devenait nécessaire et salubre, dans une époque comme celle que nous traversons. La veille de la représentation, je faisais paraître dans un quotidien l'avant-propos suivant :

\* \* \*

« J'accueille avec plaisir l'occasion qui m'est offerte d'expliquer pourquoi je me suis permis de porter, pour la première fois, à la scène, un peu de cette grande vérité qui étreint un pays entier, mais

que le théâtre n'avait pas encore abordée de front.

Après un recul de plus de deux ans, la guerre peut enfin entrer dans l'art comme elle est entrée dans l'histoire. Que, par toutes les portes ouvertes, elle s'engouffre dans la cité ! Déjà le poème, le livre, l'image en furent avides. Seul, le théâtre s'est tenu à l'écart. C'est un tort ! Je dis plus : tout écrivain chargé de représenter son époque qui n'aura pas tenu compte de l'immense événement, de sa répercussion sociale, du bouleversement qu'il apporte dans le domaine des âmes, aura failli à sa tâche ; cette tâche simple et fondamentale a été, de tout temps, de peindre, à mesure qu'on avance dans la réalité, le monde extérieur et intérieur, tel qu'il se déroule à nos regards. Alors aujourd'hui ? Aujourd'hui ?... Ah ! qui pourrait, qui oserait rester muet devant une France pareille, devant la passion sublime de l'humanité !...

Comprenons-nous bien. Il s'agit d'art. Je ne parle pas des spectacles occasionnels qui purent avoir leur intérêt et leur raison d'être. Il ne s'agit plus de rendre puérilement à nos admirables soldats un hommage dont ils sont lassés, ni d'exalter chez le civil un patriotisme, d'emphase plus ou moins vulgaire, qu'il n'écoute même plus ; de telles entreprises sont périmées. Je réproouve également tous les simulacres d'uniformes militaires qui, à mon avis, profanent la grande tragédie qui se joue actuellement et dont les morts, même au sein de la terre, n'ont pas cessé d'être les acteurs sublimes. Cette tragédie-là ne supporte pas son simulacre... Mais nous n'avons pas besoin de lui pour faire tenir dans nos œuvres l'esprit des vivants, l'esprit des morts, tout l'avenir, l'âme d'un pays ! Notre domaine, à nous, auteurs, c'est la conscience humaine. Ce domaine, la guerre vient de lui donner

subitement des proportions si gigantesques et d'en bouleverser avec une telle ampleur les faces, les plans, les aspects que, devant une pareille évolution, le poète épris de réalité commettrait quelque lâcheté à ne point s'emparer de sa plume. Il est utile, il est nécessaire qu'un aussi grand sujet pénètre et inspire l'art le plus vivant, le plus direct et le plus intérieur qui soit, je veux dire l'art dramatique. Mais, par exemple, on ne peut y toucher qu'avec une grande franchise et une totale indépendance d'esprit. Il faut répudier toute fausse éloquence ; aucun de ces faciles appels au patriotisme de théâtre ; rien qui ne soit de la vérité stricte et profonde, comme avant qu'il y ait eu la guerre, — rien surtout qui ne soit de l'art selon ses lois éternelles, ses lois de construction indifférentes aux circonstances. Le temps est venu où nous pouvons peindre et rendre l'extraordinaire, tragique et merveilleuse époque qu'il nous est donné de traverser. Si formidable que soit le sujet, il ne s'agit aucunement encore une fois de modifier les assises essentielles de l'art dramatique ; elles demeurent les mêmes, nous devons nous y subordonner entièrement. Il faut se pencher sur une autre réalité que celle d'hier, voilà tout. Comme toujours, nous devons porter à la scène les êtres les plus représentatifs de notre époque au fur et à mesure qu'elle se modifie. Tel est notre devoir de contemporains, et c'est aussi ce que l'avenir réclamera de nous ainsi que nous le réclamons du passé... En art, il n'y a de types éternels que ceux qui font tenir leur infini dans une stricte réalité. L'auteur dramatique n'est pas à proprement parler un moraliste, c'est-à-dire qu'il n'a point à défigurer la vérité, même au profit des plus belles causes. N'est-ce pas suffisant qu'il puisse demeurer un poète ou un devin du cœur ? Aussi modèlera-t-il des êtres ressemblants, authen-

tiques, tout en les choisissant parmi les plus expressifs de son temps, de même que les conflits, imaginés ou reproduits par lui, devront être exacts, mais allégoriques et généraux le plus possible. Notre plus haute recherche, notre ambition la meilleure tiennent tout entières dans ce dilemme.

*L'Amazone* qui sera représentée demain soir est donc comme mes pièces précédentes une « pièce de consciences ». Les états d'âme que j'y ai portés sont issus de la guerre, inspirés par elle. On pourra suivre comme d'habitude une anecdote rigoureusement plausible et même véridique ; mais ceux qui voudront bien réfléchir un peu n'auront pas de peine à démêler que chaque personnage, sous ses simples apparences, a des prolongements qu'il sera aisé de suivre, à la réflexion. C'est la réalité de la guerre envisagée sans artifice et abordée, si j'ose dire, de plain-pied. Ce sont trois petits actes qui décrivent le précipité chimique du formidable événement, ses répercussions sur une famille, sur l'amour, sur certaines forces tumultueuses de l'âme. Dans cette très simple et très normale aventure bourgeoise, le public distinguera que le personnage central, *l'Amazone*, représente l'idéal sous les traits de la jeunesse qui a soulevé, arraché l'homme à son foyer et entraîné le monde. Dans l'autre personnage de femme, j'ai voulu représenter l'humanité douloureuse et déchirée, partagée entre ses devoirs et ses instincts. Je demeure persuadé que la vraie foule douloureuse et pensive écoutera les sanglots ou les rires de nos personnages nouveaux avec autant d'attention qu'elle écoutait les sanglots et les rires de nos personnages précédents, et peut-être, ajoutera-t-elle, sans déplaisir, aux longs défilés de nos héroïnes d'autrefois, ce type récent de femme que la guerre a engendré, cette amazone qui représente la femme nouvelle, une



femme d'aujourd'hui, personnage peut-être momentané ou de transition, mais qu'il nous est impossible de ne pas considérer. Les traits épars qui caractérisent ces femmes d'aujourd'hui, leur rôle actuel, même la particularité de leur rôle social, il fallait les résumer dans un type qui empruntât à l'actualité sa vérité et sa curieuse beauté.

Et si ce dessin apparaît avorté, on m'excusera en faveur de l'intention. Il subsistera au moins ceci que j'ai voulu comme tant d'autres, mais, le premier, au théâtre, — pousser mon humble chant en votre honneur, ô morts de France ! vous qui nous avez dicté le devoir de la vie spirituelle la plus haute... Que la Patrie tout entière puise son inspiration en vous, morts d'hier et morts de demain !...

Pour nous, spectateurs de l'immense tragédie, les personnages fondamentaux n'ont pas varié, même sous des masques intensifiés, même sous les aspects les plus terribles. Ce sont les mêmes forces de l'infini : la mort, l'amour : ce sont nos passions, nos idéals, nos immolations. Oui... Mais à travers ces piliers immuables qui se dressent, témoins tragiques, sur la route, écoutons... regardons... La pauvre et grande âme humaine chemine... »

## II

Durant cette guerre il y a eu beaucoup de bonté, de charité individuelle, mais il n'y aura pas eu assez de pitié énoncée. Non ! il n'y en aura pas eu assez sur la terre pour répondre à la somme immense de douleur et d'horreur qui a été dépensée. Devant l'histoire, ce sera une tache pour l'humanité qu'un grand cri de pitié, un cri formidable, ne se soit pas élevé au cours de cette tuerie,

et qu'il n'ait pas été proféré par ceux-là mêmes de qui on était en droit d'espérer plus de courage. Un Tolstoï n'eût pas manqué de faire retentir sa vaste voix. Ce cri, il aurait pu sortir du sein de la chrétienté, des peuples neutres, du cénacle des penseurs. D'où provient cette abstention ou cette timidité ? Où est-il, l'imbécile ou l'hypocrite qui prétendra que la pitié est déprimante ? Allons donc !... Celui qui parlerait ainsi, je proclame d'avance qu'il ne saurait être autre qu'un installé de la guerre à moins qu'il ne soit seulement un minus habens dépourvu d'imagination ? Où aurait-il pris que les cris de pitié n'encouragent pas plus nos sublimes soldats dans leur tâche obscure et douloureuse que les coups de panache et d'encensoir perpétués par la littérature ?... Le simple sanglot d'une mère à son fils, « mon pauvre petit », est un viatique autrement réconfortant que les « nous vous envions l'honneur d'aller se faire tuer, sans sourciller, comme des fils de Corneille, etc... » C'est un fait que les soldats n'ont pas apprécié du tout le los inutile entonné en leur honneur : cette race merveilleuse qui n'éprouvait pas le besoin d'être réconfortée et qui l'a suffisamment montré, semble avoir trouvé de mauvais goût les cantates de l'arrière... Mais elle eût senti un lien plus solide avec l'arrière, si nous avions aidé à réveiller partout les notions de justice et de bonté oubliées. Ah ! pourquoi la pitié s'est-elle jugulée elle-même ! Pour ne pas contrister le civil et de peur de ralentir les affaires ? Je n'y crois pas ! Sommes-nous à ce point pusillanimes ? Quelle fable ! Si la foule avait dû être déprimée, elle l'aurait été, et bien autrement, par la série de déceptions que l'écriture et la parole lui ont fait subir, par les promesses perpétuelles des feuilles publiques démenties au fur et à mesure, par les mensonges dont on

l'a bercée, — par les insanités débitées à tout bout de champ, sur l'ennemi, — par les bravacheries et les satisfecit que de faute en faute les intéressés se décernaient indéfiniment dans notre pays, par le billet de banque du mensonge mis en circulation, par les traites d'illusions qu'on tirait sur le peuple, en les renouvelant éternellement, — et si elle a résisté à ce traitement-là c'est que la foule a une fière santé et une robuste constitution ! Prétendre que des sentiments de pitié, des élans généreux, des torches hardiment brandies, auraient déprimé le civil plus que ne l'a fait ce monopole de duperie, c'est le plus impudent peut-être de tous les mensonges, si ce n'est pas le plus hypocrite des remords ! La pitié, veilleuse à petite flamme courte et haletante, obscure lumière humiliée, elle est au cœur des mères, des pères, des femmes au chevet des mourants, elle est dans toutes les âmes déchirées... c'est la lampe du sanctuaire... Ah ! ceux-là comme je comprends leurs silences dont ils usent pour répondre en noblesse et en magnanimité à l'exemple que leur ont légué des morts qui furent aussi héroïques que pudiques !... Et puis ils n'avaient pas mission de parler !... Ils sont le peuple de la douleur... Mais ceux qui pensent ouvertement, qu'on écoute quand ils parlent, les esprits indépendants et libres, je ne comprends pas qu'ils aient si facilement pris leur parti du silence et qu'ils s'en soient remis au vague fatalisme du consentement universel. Ont-ils eu peu de troubler la tâche énergique de la patrie ? Ils l'auraient au contraire agrandie et assainie. Ont-ils redouté d'être mal compris, de tomber dans des équivoques ? Plutôt. Ont-ils été préoccupés, par opportunisme, d'équilibrer leur attitude et de se réserver prudemment pour le dénouement ? Ont-ils redouté que la haine et l'hypo-

crisie embusquées ne les accusassent faussement de patriotisme refroidi, voire de lâcheté ?... Jésus ne se fût pas posé cette question !... Et même si la calomnie les avait atteints, la belle affaire ! Est-ce donc un si lourd sacrifice de passer des rangs de la majorité à ceux d'une minorité ? Quand on a dans le cœur une foi bien ancrée, quand on porte en soi l'amour de son pays comme une religion intangible, que peut-on redouter de la calomnie, même lorsqu'on est en pleine renommée ? A supposer qu'elle s'exerce contre nous, n'est-il pas juste, lorsque nos enfants reçoivent des balles mortelles, que nous exposions une plus calme existence aux balles mâchurées et moins dangereuses de la calomnie ?... Oui, c'est vrai, hélas ! des gens se sont servis du patriotisme comme d'une arme dissimulée sous des flots de rhétoriques tricolores et ils ont fait du plus noble des sentiments l'instrument de leurs haines ou de leurs convoitises ! Mais à cette arme n'aurions-nous pas pu en opposer une autre dont le pouvoir (qui sait !) eût pu devenir incalculable ? Au milieu de cette faillite universelle de l'intelligence, à laquelle est due en partie la durée de cette guerre, comment ne nous sommes-nous pas aperçu plus vite que la pitié, la simple pitié, aurait pu devenir une arme capitale, irrésistible qui soulevant les peuples aurait peut-être aidé à terminer cette monstrueuse hécatombe ? Qui peut prétendre qu'elle n'eût pas été d'un appoint tout aussi considérable que le fameux « facteur moral » dont on a tant abusé pour excuser l'inertie et l'incurie ! Oui, la pitié, c'était la sixième arme...

Nous en avons douté. A peine est-elle sortie du fourreau qu'on l'a jugée tout de suite suspecte ! Honte à nous ! Nous n'avons pas su la brandir et nous ne pouvons pas calculer de quelle force nous

nous sommes privés !... Trop tard d'ailleurs, maintenant ! C'est irrémédiable. Nous subissons et continuons à subir la conséquence de ce total oubli. La pitié ! Oh ! en nous laissant aller à son élan, nous n'aurions pour cela rien abdiqué de nos justes volontés, nous n'aurions pas arrêté la justice française en si beau chemin... L'élan opposé de nos soldats vers le combat et pour le triomphe de notre cause aurait été plus raffermi encore par la pensée que, là-bas, derrière eux, des frères s'employaient à rapprocher le terme de l'effort sacré, de leur long martyre, sans pour cela rien distraire de nos revendications et de nos buts d'état.

Nous n'aurions point remis l'épée au fourreau ni cessé d'exposer tant de poitrines à la mitraille ennemie ; la même énergie eût été déployée contre l'invasion pour « la victoire du droit et de la justice, » selon la formule désormais consacrée. Mais il n'est point dit que pendant que des millions d'hommes s'égorgeaient, une ligue, un consortium d'intellectuels opposé à celui des fameux signataires allemands n'eût point endigué le flot perpétuellement montant que n'a barré aucune autre écluse que la résistance de nos soldats ; la conscience universelle des peuples est peut-être plus facile à réveiller qu'on ne le pense. La haine a porté partout son fer rouge ; elle a avivé toutes les plaies, mais jamais des mains crispées par la douleur ne se sont élevées entre les combattants ; l'amour, personnage suspect, ne s'est réfugié qu'au cœur des victimes et de leurs consolateurs ; les genoux n'ont pas voulu se plier pour implorer la conscience humaine en délire.

Rien ne nous prouve que la grande voix de la pitié ne se fût pas propagée et n'eût pas apporté une intimidation en Allemagne au moins égale à celle qu'y ont produite nos cris d'indignation

légitimes mais d'effets nécessairement minimes. Quant à nos protestations journalières de patriotisme et de ténacité, nos soldats n'en avaient que faire ! En admettant que son action n'eût pas été immédiate, cette vertu archithéologique n'en eût pas moins secouru petit à petit la morale saccagée, l'idéal meurtri, tout ce que l'ivresse des peuples a anéanti dans un coup de saoulerie. Elle eût aidé à la marche de la lumière et de la vérité. Elle eût entraîné les masses démocratiques de tous les pays, masses qui feront ces révolutions nécessaires et salutaires dont on peut prédire qu'elles seront le dénouement de l'orgie autocratique.

Elle eût facilité également une ligue des pays neutres.

Sur la fièvre de l'univers, nous n'avons eu pour baume jusqu'ici que les paroles malheureusement tardives du président Wilson. Elles ont eu une grande autorité, assez pour que nous jugions du pouvoir qu'auraient eu un appel plus éloquent, plus horrifié, une sollicitude plus émue. Un homme pourtant a parlé au nom de la masse silencieuse de l'humanité accablée et ruinée, au nom des collectivités martyrisées et ces messages n'ont pas été vains, même si ce peuple était forcé d'entrer en lice.

Des ondes de lumière ont été agitées et tout au moins les grands principes de l'humanité et les vastes espérances d'avant-guerre ont relevé leurs fronts humiliés. Elles fructifieront. Ayons confiance. L'Idée dépasse les êtres qui la mettent en branle. Elle entraîne les nations à sa remorque.

Mais ce n'était pas assez que cette objurgation tardive, il fallait plus ! Par malheur une sorte de terreur instituée par la presse mondiale a imposé le silence à ceux qui avaient peut-être le plus envie

de prendre la parole ou de pousser le cri d'une conscience déchirée.

On peut évaluer maintenant quelle a été la responsabilité de la presse de tous les pays dans la prolongation et dans les erreurs de cette guerre. Elle a instauré ou subi — on n'en peut plus distinguer le départ — la féodalité du mensonge et peut-être la presse est-elle moins responsable qu'on ne le pense, car elle a agi par tâtonnements et plus par suggestion que par intérêt. N'importe ! Elle a eu sa part dans la propagation des erreurs de toutes sortes. Elle a été le plus souvent dans son ensemble la parodie de la guerre. Elle a sophistiqué l'histoire et son soldat, rapetissé la grande résolution douloureuse et mélancolique de l'homme sur toutes les terres où l'on saigne, même celles de l'ennemi. Elle s'est faite marchande de sornettes... Elle n'a pas distingué les grandes directions de la pensée, ni les forces des événements en conflagration. Elle est restée en dehors de l'état d'âme populaire, — qui s'est passé d'elle. Elle est demeurée bureaucratique, sédentairement confinée dans des errements de jadis. Heureusement, il y eut, il y a toujours à sa tête des hommes d'action, des braves lutteurs qui ont fait du bien, des organisateurs et des esprits de pure race. L'ensemble ne constitue pas une force suffisante qui pallie l'effet déconcertant d'une si lourde consommation d'erreurs et de puérités qui justifieraient à elles seules la réputation de légèreté que nous nous sommes faite à travers les âges ! On a cru qu'à ces masses redevenues les troupeaux des anciens temps, il fallait conférer un idéal collectif énorme, des idoles grossières, des abstractions ingénues. Erreur ! Un sourd travail se produit dans l'Europe, auquel la presse est restée étrangère. Mais la plus grande faute de la presse a été

de faire subir sa tyrannie aux esprits indépendants et d'imposer le silence aux élans généreux et à la contrition de l'Europe. Ah ! la simple bonté, comme nous en reconnaissons intérieurement la puissance depuis que nous sommes privés de son effluve ! Nous nous reportons aux grandes paroles évaporées aujourd'hui et qui émanaient de l'expérience nazaréenne ; nous comprenons que l'humilité qu'il y a dans la charité est peut-être sans qu'il y paraisse une force tout aussi habile que les diplomaties d'état modernes, une source qu'on n'a pas captée parce qu'on la méprisait. On l'a laissée se dériver au hasard. Après cette débauche d'erreurs, l'intelligence humaine aura un gros effort à faire pour reprendre son altitude et reconquérir son rang ! Il faudra qu'elle aussi connaisse l'humilité et ce n'est qu'en confessant son erreur qu'elle recouvrera sa beauté.

Peu à peu heureusement des modifications tardives se produisent, trop tardives hélas ! pour qu'elles aient quelque poids maintenant dans les solutions du conflit. Des filets de lumière annoncent l'invasion future du soleil. Il viendra ! Il éclairera les peuples ! Dans le simple domaine de la littérature, nous venons d'avoir une belle œuvre de pitié et de réalité stricte pour l'appréciation de laquelle il est permis d'employer l'adjectif numéral cardinal. Ce n'est qu'un roman mais il nous a ouvert des espaces que l'on retenait prisonniers. C'est *Le Feu* d'Henri Barbusse. Sévère et puissante accumulation de témoignages, accent d'une âme fiévreuse et fraternelle, ce livre a déjà et aura de jour en jour plus encore une répercussion salubre. Or, je ne sache pas que ces pages où la vérité saigne tout entière, et qu'un cœur passionné d'espérance a dicté, aient affaibli nos courages, déprimé les soldats par le récit de



leurs misères, entamé la noblesse de notre cause !... Jamais la vérité ne déçoit. Nous sommes instruits par le passé que les pires erreurs des dirigeants ont été toujours de poser le boisseau sur la lumière !... Et la lumière finit toujours par faire sauter le boisseau.

Malheureusement, après trois ans bientôt de guerre et d'adaptation au malheur autant qu'à l'héroïsme éperdu, je crois bien que toute intervention, autre que celle du fusil et du canon, est sans avenir ! On est allé trop loin dans l'in vraisemblable pour que l'expérience suprême ne soit pas tentée ! et les peuples y sont amèrement résolus ; ils continueront tête baissée dans l'orage du sang !... La victoire sans doute décidera. Prions pour notre sainte et immortelle patrie ! Prions pour le sort des armes, et pour tous les saccages exécrés qu'elles vont accumuler encore !... Prions, parce que notre victoire peut tout réparer ; elle est le salut de l'humanité en péril. Elle suscitera une réaction formidable et féconde ; — mais au prix de quelles ruines ! Comment ne pas frémir en y songeant ?

Ce n'est plus maintenant que la pitié et la raison peuvent s'imposer avec utilité. C'est au moment où se produisit la chute de l'orgueil allemand, après la Marne et l'Yser, quand les peuples étourdis se mirent à fourbir, chacun de leur côté, des armes démesurées, à entraîner dans leurs filets les autres peuples neutres et à préparer ainsi le cercueil des vieux régimes... c'est à ce moment-là qu'elles devaient intervenir ! Maintenant il ne nous reste plus qu'à invoquer platoniquement la déesse Raison, — et à écrire chacun selon son cœur, du plus humble au plus autorisé.

Et quand bien même l'effet de la pitié déchaînée n'eût pas été ce qu'on en aurait pu attendre, je ne

vois pas en quoi l'esprit humain se serait déshonoré pour avoir tenté par son imploration de hâter la fin logique d'une catastrophe qui n'a plus aucun rapport avec ce qu'on appelait du nom de guerre, avec ce que nous envisagions aux jours sublimes et légers de la mobilisation, alors que maintenant le pugilat est devenu à proprement parler le suicide de la vieille Europe, la cachexie des races... Certes, devant ce piétinement sur le charnier, comme elle est sans risque l'attitude de celui qui s'écrie : « Sont-ils beaux ! Pas une plainte ! De la vaillance et de la gaieté française ! Arrière le pessimisme ! La France est régénérée quand elle était hier gangrenée aux moelles et divisée. Vive l'union sacrée, etc... » cependant qu'on voit, de toutes parts, grimacer au contraire les haines de partis et que manifestement ils aiguissent leurs armes et leurs ongles, pour un corps à corps qui sera un des plus irréductibles qu'on aura jamais vus !... La pitié les eût aidés peut être à se reprendre et à éviter l'attaque fratricide qu'ils préparent, mais qui semble inéluctable désormais.

Pour ceux qui ne se soumettent pas à des soucis de carrière, la juste attitude est de parler sans rébellion, sans colère, — mais avec la décision de ne pas mentir ni à la vérité ni à la dignité d'écrire. Quand on n'est pas un flambeau, qu'on n'a pas rang dans cette phalange qui a le droit et la puissance de faire retentir jusqu'aux confins du monde le cri inentendu qui soulagerait la masse des peuples opprimés et résignés, il n'y a qu'à retracer simplement ce que l'on voit et ce que l'on ressent en face des évidences. Cela constitue déjà, par le temps qui court, un acte de courage !... Triste constatation !... Les entrepreneurs de scandale dont le métier est le chantage, les trafiqueurs

de guerre, les termites de la calomnie organisée sont là pour pétrir automatiquement les pincées de boue qu'ils puisent à la grande auge. Non contents de déshonorer la presse, ils rendent vains les efforts des moralistes et des écrivains sérieux. Plus d'un a remarqué tristement qu'entre la satire du moraliste et le pamphlet du calomniateur, le public mis en garde par trop d'expériences ne sait plus distinguer : il confond dans la même défiance l'œuvre de salubrité et le trafic d'intérêt. Heureusement, ces manufactures de calomnies officielles et privées se sont tellement discréditées elles-mêmes que si elles parviennent à jeter la suspicion sur les bonnes entreprises, elles n'arrivent pourtant point à renouveler leur propre crédit auprès d'une foule que les excès de duperie ont lassée depuis longtemps.

J'en ai eu encore la preuve à propos de cette pièce qui ne prétend pas à être une œuvre importante, mais que défendait sa sincérité. La masse profonde du public ne s'y est pas trompée et cette fois encore la conspiration dirigée contre la pièce a fait long feu.

Il sera néanmoins intéressant plus tard pour l'information littéraire de rechercher quel a été durant la guerre le réveil de la critique dramatique après trois années de silence. Le formidable événement, hélas, ne paraît avoir été d'aucune conséquence pour elle. Aucune évolution. Elle est demeurée semblable à elle-même ; elle a amplifié le ton, voilà tout. Les injures dont j'ai été abreuvé cette fois passent de beaucoup celles que j'avais reçues pour mes pièces précédentes. On sent une volonté plus ramassée de donner le coup décisif. Il est inconnu qu'un écrivain, surtout un auteur dramatique, ait été attaqué avec autant d'âpreté. Les invectives de ce genre sont généralement ré-

servées aux hommes politiques ou à ceux dont la vie publique s'est mêlée à des effervescences de partis. Je voudrais bien dire que ces attaques s'adressent à l'esprit de la pièce et à ce qu'elle peut contenir de volonté artistique ou de tendance morale. Hélas ! j'en serais complètement empêché ! Les tendances de l'œuvre y sont pour peu de chose. La coalition a été nettement dirigée contre la personnalité d'un écrivain dont l'indépendance et l'isolement semblent avoir servi de cible. A part quelques esprits coutumiers d'analyses qui honorent leur profession, — combien rares ! — et qu'il est superflu de désigner ici, un flot d'articles conçus dans un style d'une rare indigence ont charrié tous les lieux communs de l'invective... La plume a peine à reproduire ces gentilleses... Je me suis vu traité successivement dans les grands quotidiens de « bandit crapuleux, empoisonneur public, excrémental, pourriture, faussaire, lubrique, honte de la France... le plus nauséabond des mercantis, farceur et saligaud, de Sade dans son cachot, palefrenier morphinomane, potard convulsionnaire, gatouille de bateau, ordure suprême..., etc., etc. » Que sais-je !... Injures qui n'ont aucune relation d'idée avec la pièce, mais c'est là le procédé habituel de la calomnie. Ce n'est triste que parce que de pareilles choses s'écrivent durant que les Allemands piétinent encore le sol de France ! Ma pièce était communément traitée de parodie sacrilège, de chiennerie, de pauvreté ignominieuse et de spéculation révoltante, etc... Et il ne faut pas croire que ce genre de critique ait été un langage spécifique réservé aux entrepreneurs habituels de l'injure et de la haine. Je citerai tel poète — sans talent, mais connu — qui osa écrire : « Par ici, les nettoyeurs de tranchées ». L'essai d'obstruc-

tion ne s'arrêtait pas là. Dès le lendemain de la représentation, des directeurs de journaux importants et de quelques feuilles de choux, s'en furent au ministère réclamer la fermeture du théâtre qui représentait *l'Amazone* ou l'interdiction de la pièce. Jolies préoccupations ! Quelques critiques ont résumé eux-mêmes la physionomie de l'événement. Je leur laisse la parole : « Une partie de la presse n'a été qu'une explosion de haine personnelle, depuis longtemps contenue. Il s'agit d'une coalition de concurrence... Certains fournisseurs ne pardonnent pas à l'auteur d'avoir dénoncé dans *l'Amazone* la faillite de la littérature de poilus sentimentaux, d'infirmières angéliques et de marraines sirupeuses. De là ce concert d'imprécations. Si ce n'est pas le cloaque (M. H. BATAILLE aurait le droit de ne pas ménager les qualités méprisantes à ceux qui ne lui mesurent pas les calomnies), c'est bien la mare aux grenouilles (1) ».

« On n'a guère étudié l'œuvre, mais on a davantage insulté l'auteur. La critique dramatique a donné avec excès dans la polémique personnelle. Elle a eu tort... *L'Amazone* n'a pas été un succès pour les critiques, etc... (2) ».

D'autres ont marqué le dessein politique de cette cabale tendancieuse. Que le public, dont la religion est faite depuis longtemps à ce point de vue, ait répondu par un haussement d'épaules à ces diffamations et à ces salisseurs professionnels, il y a là un signe d'époque. Depuis longtemps il exerce son contrôle lui-même et il casse les gages d'anciens mandataires qui, d'âge en âge, de compromission en compromission, d'incompétence en

1. Camille le Senne.

2. Ernest-Charles.

incompétence, en sont arrivés à se disqualifier presque complètement ; il leur faudra faire un sérieux pas en arrière et revenir à des procédés plus décents pour retrouver une autorité dont ils se sont peu à peu dépouillés. La juste appréciation de la foule qui s'est libérée de leur influence a définitivement percé à jour le jeu de ces discréditeurs attitrés de la pensée française, assermentés à leur parti ou à leur clientèle, qui n'ont d'autre mission que d'avilir les forces intellectuelles de leur pays, parce qu'elles se dirigent vers des chemins qui ne sont pas les leurs, et sur lesquels il est toujours facile d'exercer ce qu'on pourrait appeler des tirs de barrage. A ceux-là la guerre était apparue une aubaine presque inespérée, une raison d'être nouvelle et à la faveur d'un patriotisme devenu leur bonne à tout faire — c'est-à-dire qu'ils l'ont mis à tous les ouvrages — ils espèrent organiser le sacage de leurs ennemis et se refaire des virginités compromises, au moyen de cette vieille idéologie : la guerre qui vient au secours de leur système politique et privé. Sur la garde de leur sabre, ils inscrivirent le nouveau mot d'ordre d'agression : Union sacrée. Mais dans tous les domaines de la vie nationale, il ne semble pas que ce soulagement leur ait été octroyé ! Le bon sens français, la robustesse populaire, en attendant le retour des soldats, demeurent inattaquables. La nation leur montrera, preuves en mains, que depuis cent ans et plus qu'elle s'achemine vers la réalisation de ses grands programmes, il n'y a plus d'obscurantisme qui puisse désorienter une race soumise en tant de siècles à trop d'expériences !

Mais pour en revenir à l'humble littérature et à la plus humble de toutes, la littérature dramatique, constatons qu'à vrai dire l'occasion paraissait belle de passer au fil de l'union sacrée un

écrivain que l'on sait vivre dans un isolement complet et qui n'étant soutenu par aucun parti, par aucune amitié, semblait devoir représenter, dans les circonstances actuelles, un des obstacles les plus faciles et les moins lourds à renverser. La tentation était grande ! Il est, en effet, assez anormal que l'homme seul, c'est-à-dire l'homme qui passe de son cabinet de travail à son jardin, et qui a la prétention d'exercer librement au dehors son métier, soit en relation directe avec la grande foule et fasse avec elle échange de sincérité. Il y a là une anomalie évidente. Les ennemis de la liberté de penser voient dans ce libre commerce de sympathies, obtenu sans truchement, un mauvais présage pour l'avenir. La liberté de penser, la seule que pour ma part je réclame, la tradition veut qu'on ait bien du mal à l'exercer, dans notre pays, même lorsqu'elle est sans aspérité et qu'elle s'exprime sans violence ! Mais « l'homme seul » la considère par contre, cette liberté, comme le plus précieux quoique le plus fragile des biens ; la perte de son indépendance est la seule privation dont il puisse souffrir, l'unique risque auquel il soit décidé de ne pas s'exposer. Chacun a une conception particulière de sa vie et de son devoir et il ne faut pas s'étonner que le solitaire entende avoir le bénéfice de son isolement. Pour qui vit loin de toute compétition de carrière, loin de tout honneur officiel et de la vie de relations, de telles résolutions ne comportent d'ailleurs qu'un minimum strict d'inconvénients (être méconnu et provoquer les légendes malveillantes et absurdes, qu'importe !) et, pour s'en garer, il suffit de s'abstraire dans un travail toujours renouvelé. Personnellement, je continuerai donc et il est fort à croire que les coups de boutoir continueront de leur côté ; l'attaque redoublera vraisemblable-

ment, d'autant plus qu'elle n'a subi jusqu'ici que des échecs et que l'auteur n'est disposé à faire aucune concession. Mais désormais je me refuserai même à prendre connaissance de ces tentatives d'obstruction et j'ignorerai de parti pris les diverses réactions auxquelles mes pièces donneront lieu. J'estime qu'il n'y aura pas de meilleure réponse que de soumettre mon hygiène littéraire à plus de solitude encore ; non point par sentiment de suffisance, mais pour protéger mieux cette fameuse indépendance si nécessaire à l'écrivain, et sans laquelle notre métier deviendrait le dernier et le plus misérable des métiers ! Je suis, par ailleurs, mieux instruit que tout autre de mon infériorité. Je ne défends que la bonne foi de mes ouvrages où les lacunes, les fautes et les faiblesses abondent. Sur le terrain de la sincérité seulement je les sais inattaquables. A part quoi je n'ai point du tout la prétention ni la sottise de penser que leur exécution soit irréprochable.

Pour m'excuser de tant de tares manifestes, je m'en réfère seulement à quelques vers griffonnés il y a des années sur des cahiers intimes aujourd'hui livrés au public et où se résumait toute la foi naïve de ma jeunesse :

« ...Mais mon pardon sera peut-être  
 D'avoir avec un soin pieux noté ces voix  
 Qui font le grand écho du cœur, ces cris de l'être  
 Désespéré, perdu au sein des vieux pourquoi...  
 Mon pardon, ce sera de m'être fait petit,  
 Proche, attentif, sincère, et d'avoir consenti  
 Que le rêve s'incline, ou que la main se pose  
 Sur l'immense pitié qui sort du cœur des choses !  
 En sorte que j'ai bien mérité, quoique indigne,  
 Mon pardon. D'un cœur pur, l'ouvrier se résigne  
 A n'être qu'humblement l'artisan de sa cause,  
 Heureux s'il peut encor permettre à son orgueil  
 De déposer, ainsi que des fleurs à l'autel,



— Révoltés et soumis au destin, tour à tour,  
Mais beaux d'avoir battu la charge universelle,  
Trophées sans gloire, en gerbe éparse, pêle-mêle —  
Tous ces cœurs exhaussés sur ton décombre, Amour !... »

\* \* \*

La tâche qui s'offre aux écrivains d'aujourd'hui est belle et féconde. Elle consiste à se presser fraternellement autour de l'Idée, autour du Flambeau, plus menacé que jamais. Qu'ils considèrent sincèrement le péril qui l'assiège, — péril que nous voulons croire aussi momentané que celui de la patrie. Mais ce ne sera jamais un poncif de répéter que l'Idée également est une patrie à laquelle nous devons un dévouement filial ! Le monde intellectuel dans une nation démocratique devrait constituer une élite conductrice. Je n'ai point prétendu ici faire la critique ni définir les rapports de la littérature et de la guerre. Il y a eu de grands esprits, il y en a eu de modestes qui tous, et d'une volonté égale, se sont ennoblis à écrire les choses essentielles ; mais j'ai déploré certaines réserves, certains excès dans la prudence, une sorte de maussaderie générale qui n'a pas su faire opposition aux quelques tentatives de domination criardes et agressives dont nous avons le spectacle. Courage et résistance sur tous les terrains de la patrie intellectuelle ! Exaltons en nous le goût de l'éternel. Je suis persuadé que désormais la pensée un peu mortifiée prendra mieux conscience de sa puissance, de son rôle dans l'organisation sociale dont elle est un instrument de précision et de régulation. Elle ne voudra pas que l'histoire puisse dire qu'elle n'a pas su tenir son poste durant une perturbation aussi formidable et

aussi menaçante. Eh quoi ! serait-il possible que les errements de naguère, cette ardeur héréditaire au dénigrement mutuel qui est une tare des Français, cette espèce d'indolente anarchie que nous connaissons trop, la guerre civile des lettres, la fidélité des haines, un scepticisme d'attitude, la confusion volontaire et dédaigneuse en littérature du pire et du meilleur, notre vieux gérontisme aveugle, stagnant et officiel, tout cet attirail d'intimidation surannée subsiste comme si rien ne s'était produit ? Quoi ? serait-il vraiment possible que, ayant en face de nous le terrible exemple donné par une Allemagne qui sait organiser la hiérarchie de ses valeurs, tant d'expériences ne nous servent pas de leçon et que nous ne profitions pas d'une aussi dure épreuve ? Ouvrons les yeux. Ouvrons les grands et que les vrais écrivains se tendent la main, non pour défendre leur collectivité, mais leur religion en péril, la Raison. Le règne de la force oppressive heurte aux portes de la vieille Byzance. Une représsaille éternelle flotte sur la terre. L'odeur nauséabonde du sang et du crime ne fait que s'accroître ; un désespoir monte de l'horizon. Que l'homme intègre reste à son poste de vigie, en attendant que se dissipent les assauts de ténèbres ! Non, la confiance dans le beau, dans le pur, dans le bon et le vrai ne sera pas une vaine espérance ! Ces mots-là sont pour nous l'honneur même de vivre. Nous attendons leur réalisation.

Jamais le grand principe ternaire de nos pères et de nos maîtres n'a resplendi d'un éclat plus radieux, malgré l'ombre implacable où le sang les éclabousse : liberté, égalité, fraternité ! Et c'est le sang des justes qui vient encore de rajeunir ces trois catéchumènes. La route sera longue, mais elle est sûre. En avant, peuples, vers le soleil, là-

bas, la république sociale universelle, qui, un jour, renouvellera le monde !

Si, par malheur, nous faisons défection, que ce soit à toi, jeunesse de France, dont l'effort n'aura pas affaibli le courage, que ce soit à toi qu'incombe la tâche de remettre tout en ordre dans les grands foyers sociaux. Tu feras nette et pure la place où tu projettes d'asseoir ton repos. C'est toi seule qui détermineras les grandes directions immédiates de la conscience au lendemain même du jour où cessera brusquement cette régence de la haine à laquelle toutes les vieilles fédérations de l'esprit humain se sont soumises avec une docilité momentanée, comme l'ont fait nations et royaumes. Et l'enfance aussi, celle qui joue en ce moment au cerceau et à la toupie, alors que les aînés se battent, cette enfance verra et accomplira de grandes choses ! A l'heure tragique et enténébrée que nous vivons, on ne peut se défendre d'une grande émotion lorsque l'on regarde les enfants bâtir leurs pâtés dans le sable... Quel héritage nous laisserons à leurs petites mains ! Peut-être verront-ils enfin de grandes innovations continentales ? Peut-être de beaux repentirs jailiront-ils de cet avortement monstrueux de la guerre ? Croyons ! La plus immorale des expériences entrainera le plus fécond des châtements lorsque, après le cauchemar forcené qu'elle est en train de vivre, après cette hypnose farouche de l'idée fixe — car tout sommeil n'est pas forcément léthargique — l'humanité entière tendra les bras vers la lumière, comme un dormeur qui se réveille..

Janvier 1917.

*P.S.* — Depuis que ces pages ont été écrites

et imprimées, d'importants événements extérieurs qu'elles pressentaient se sont déjà produits. L'auteur n'a rien à ajouter ni à rectifier. L'avenir se fixe et pose ses points de repère.

H. B.

## ACTE PREMIER

Un salon bourgeois, à la Flèche, en l'année 1915.

### SCÈNE PREMIÈRE

GERMAINE, UN HOMME,  
puis LE DOMESTIQUE et LA MÈRE CARACO.

GERMAINE

Là ! fourrez tout contre l'armoire !

L'HOMME

Ç'a fait quarante paires de sabots.

GERMAINE

Bon ! bon ! quarante aujourd'hui, cinquante hier... est-ce que l'envoi sera complet ?

L'HOMME

Non, nous devons encore fournir à Mademoiselle une vingtaine de paires qui ne seront prêtes qu'à la fin de la semaine.

GERMAINE

A la fin de la semaine, c'est bien tard ! Je crois que ces dames font leur envoi aux tranchées dans deux ou trois jours.

L'HOMME

Je comptais les trouver ici pour la petite facture.

GERMAINE

Vous pouvez passer à l'ambulance, je crois qu'elles ne rentreront pas avant une heure d'ici.

UN DOMESTIQUE *de 16 ans, arrivant par la gauche.*

Hé Germaine, il y a là une vieille qui a plutôt l'air d'une mendigote, qui veut absolument parler.

GERMAINE

A qui ?

LE DOMESTIQUE

Elle ne sait pas.

GERMAINE

Et c'est pour ça que tu me déranges ? Tu ne pouvais pas la renvoyer toi-même.

LE DOMESTIQUE

Je l'aurais bien fait, mais elle dit qu'elle ne vient pas demander de l'argent, qu'elle vient en apporter.

GERMAINE

A qui ?

LE DOMESTIQUE

Elle ne sait pas !

GERMAINE

Ah ! mon pauvre garçon ! heureusement que tu es de la prochaine classe !

LE DOMESTIQUE

Elle dit qu'on la connaît bien dans le quartier, qu'elle s'appelle la mère Caraco.

GERMAINE

Eh bien ! mène-moi ça ici. (*A l'homme.*) Tenez, empilez vos dernières paires là-dessus.

L'HOMME

Sur cette table de travail ?

GERMAINE

Toute la maison est remplie comme un wagon de marchandises. Maintenant si vous voulez aller à la cuisine, l'apprenti que vous avez vu à l'instant va vous donner un verre. (*A la mère Caraco qui est entrée.*) Alors c'est vous la mère Caraco ? Qui demandez-vous, d'abord ?

LA MÈRE CARACO

Je veux parler à la dame de la maison.

GERMAINE

Laquelle ? elles sont deux. Il y a Madame Bel-  
langer et puis sa parente, une réfugiée.

LA MÈRE CARACO

Je veux parler à la petite.

GERMAINE

Qu'est-ce que vous leur voulez ? Si c'est pour  
un secours, faites une demande à la Croix-Rouge  
ou adressez-vous à la mairie.

LA MÈRE CARACO

C'est pas pour un secours, je viens apporter de  
l'argent.

GERMAINE

Et vous ne savez pas à qui ? Surtout que vous  
avez une tête à apporter de l'argent ! Combien ap-  
portez-vous ?

LA MÈRE CARACO, *tire de sa poche vingt francs en or.*

Voilà. C'est vingt francs.

GERMAINE

Et en or ! Donnez-les moi, je les remettrai de  
votre part.

LA MÈRE CARACO

Oh ! c'est plus compliqué que ça ! je les dois et  
je ne les dois pas !... C'est une des dames en  
question qui me les a donnés.

GERMAINE

Eh bien ! alors, gardez-les et fichez-moi la paix.

LA MÈRE CARACO

Elle me les a donnés, mais comme je suis hon-

nête et qu'elle m'a dit en me les donnant : « Tenez, voilà vingt sous... »

GERMAINE

Une erreur. Bon ! Alors c'est Mademoiselle naturellement ! Attendez que je finisse de ranger ça et puis vous allez venir avec moi à la cuisine, vous attendrez ces dames qui ne vont pas tarder à rentrer. Ne vous asseyez pas là, voyons, ne vous asseyez pas !

*Germaine continue de ranger.*

LA MÈRE CARACO

Vous comprenez, je les rapporte pour le principe, mais je voudrais bien que, vu mon honnêteté, elle me les laisse... je pourrais les échanger contre quelques sacs de pommes de terre aussi.

LE DOMESTIQUE, *introduisant deux dames.*

Ces dames disent qu'elles ont rendez-vous avec Mademoiselle Ginette.

## SCÈNE II

LES MÊMES, DEUX DAMES

PREMIÈRE DAME

Oui, Mademoiselle Dardel nous a fait dire de passer chez elle.

GERMAINE, *interrompant.*

Chez elle ! comment chez elle ! C'est inouï !

LA DAME

Enfin, ici, chez Madame Bellanger... pour prendre du linge ; elle a dû le faire préparer ; c'est pour la Mutualité des Orphelines du département. Voilà notre livre.



GERMAINE

Bon, ça ne me regarde pas ; si Mademoiselle vous a donné rendez-vous, attendez-là. Oui, vous pouvez vous asseoir. (*A la mère Caraco.*) Allez, venez.

LA MÈRE CARACO

Je suis très connue dans le quartier. La mère Caraco.

*Par la galerie restée ouverte, entre Ginette.*

## SCÈNE III

LES MÊMES, GINETTE

GINETTE, dix-neuf ans. Blonde.

*Costume d'infirmière et manteau bleu.*

Je vois qu'on m'attendait !... B'jour... Quel temps admirable aujourd'hui !

PREMIÈRE DAME

Vous nous avez donné rendez-vous, Mademoiselle, pour le linge de la Mutualité.

GERMAINE

On est venu apporter les sabots, les voilà.

GINETTE

Parfait. (*A la mère Caraco.*) Et vous ?

LA MÈRE CARACO

Mademoiselle ne me reconnaît pas ? Je suis la personne à qui vous avez donné vingt sous hier dans la rue.

GINETTE

Eh bien ! que réclamez-vous ?

LA MÈRE CARACO

Je ne réclame pas, mais comme les vingt sous étaient vingt francs...

GINETTE, *vivement.*

Chut! taisez-vous... tout à l'heure. (*A Germaine.*)  
Dites-moi, Germaine, j'ai une faim du diable,  
apportez-moi tout de suite du saucisson, du pain,  
beaucoup de pain.

GERMAINE, *dans les dents.*

Il a augmenté !

LES DAMES

Ah ! vous devez être si surmenée...

GINETTE

Non !... je suis creusée... mais pas crevée du  
tout... Evidemment voilà deux nuits que je ne  
dors pas... De grands blessés sont arrivés avant-  
hier.

UNE DAME

Vous avez l'air un peu fatiguée, Mademoiselle.

GINETTE

C'est regrettable, car je ne me suis jamais  
mieux portée. J'ai une vie si merveilleuse, si pas-  
sionnante !

LA DAME

Alors vous avez bien voulu préparer quelques  
dons, comme vous me l'aviez fait espérer !...

GINETTE

Parfaitement, vous m'excuserez s'il n'y a pas  
grand'chose ! Ce que j'ai pu récolter... Je vais  
vous faire apporter ça. (*Elle appelle par la galerie.*)  
Jean, dites à Germaine de vous donner le paquet  
préparé dans l'office avec l'inscription : « Mutua-  
lité des Orphelines ». (*Elle revient vers les dames.*) Une  
seconde, vous permettez ? (*A la mère Caraco, bas.*)  
Eh bien, vous pouvez les garder vos vingt francs.

LA MÈRE CARACO

Oh ! merci. Mademoiselle ne s'était pas trompée ?

## GINETTE

Si, je m'étais trompée affreusement... C'est une gaffe ! Je m'en suis aperçue à l'instant même où je vous mettais la pièce dans la main, mais je me suis dit : bah ! puisque ça y est !... *(Elle rit.)* Vous en avez parlé à la cuisinière ?

## LA MÈRE CARACO

Il ne fallait pas ?

## GINETTE

Bah ! tant pis !... Et puis rien qu'en pensant à la tête qu'elle me fera, ça m'amuse. *(A la mère Caraco, un peu ahurie.)* Je vous disais de vous taire devant elle parce que je n'ai pas d'argent personnellement, je suis pauvre comme vous, je suis une émigrée, moi, et les petites aumônes que je puis faire, c'est avec l'argent de ma cousine... voilà ! Maintenant que vous connaissez la valeur de cette petite libéralité, vous en ferez peut-être un meilleur usage encore ! Vous ne buvez pas, au moins ?..

## LA MÈRE CARACO

Oh ! non, Mademoiselle, jamais plus depuis la mobilisation... Le dimanche seulement, je bois ma gratification...

## GINETTE

Vous êtes une patriote... Tenez, suivez le domestique. *(Le domestique entre avec le paquet. Aux dames.)* Voici, Mesdames..., ce n'est pas énorme...

## LES DAMES

Vous êtes trop aimable ! Si vous voulez bien signer sur le registre...

## GINETTE

Donnez. *(Le domestique est sorti avec la mère Caraco et Germaine revient avec le plateau. Ginette, tout en signant, prend un morceau de pain et commence à manger)*

*gloutonnement.*) J'ai une faim ! je n'ai même pas pris le temps depuis ce matin de manger un crou-ton. Vous avez une voiture en bas ?

LES DAMES

Oui.

GINETTE

Eh bien, le garçon va vous descendre le paquet tout de suite ! Excusez-moi, j'ai tellement de choses à faire et c'est ma seule heure de repos, je me la consacre à moi-même.

LES DAMES

Encore merci, Mademoiselle. Vous remercieriez beaucoup Madame Bellanger de notre part.

*Elles sortent. Ginette reste avec Germaine.*

## SCÈNE IV

GINETTE, GERMAINE

GERMAINE

Est-ce que Madame rentre pour le dîner ?

GINETTE

Oui, mais nous coucherons cependant à l'ambulance... Personne n'est rentré ?

GERMAINE

Non, pas encore, Mademoiselle Simone n'est pas revenue du cours... Je n'ai pas pu trouver d'épinards, alors j'ai fait de l'oseille.

GINETTE

Faites-la bien aigre. Pour moi d'ailleurs, ça n'a aucune importance, Germaine... quand j'aurai

mangé six tranches de saucisson, ou douze... (*Un temps.*) Ou vingt-quatre !...

*Germaine agacée sort. Ginette reste seule et, manches retroussées, se met avec ardeur à jouer du violon. Au bout de quelques instants, Germaine revient.*

GERMAINE, *radieuse.*

C'est la voisine, Mademoiselle Tinayre, qui veut dire un mot pressé à Mademoiselle !

GINETTE

La vieille ! qu'elle entre !... Tiens, pourquoi riez-vous ?...

*Germaine sort. Quelques secondes après, Mademoiselle Tinayre entre. Ginette s'interrompt de jouer.*

## SCÈNE V

GINETTE, MADEMOISELLE TINAYRE

MADemoISELLE TINAYRE

Je vous demande pardon d'interrompre votre concert, Mademoiselle.

GINETTE

Je vous en prie !

MADemoISELLE TINAYRE

Mais je me permets de venir vous trouver de la part aussi de ma sœur. Vous êtes une personne de grand mérite, nous savons le bien qu'il faut penser de vous, mais je vous assure qu'il y a des circonstances où certaines distractions prennent un aspect singulièrement déplacé ! Deux fois, je vous ai écrit à ce sujet.

GINETTE

Mon Dieu ! quand je reviens de l'ambulance,

j'avoue que je ne vois pas d'inconvénient à me dérouiller un peu les doigts.

MADemoiselle TINAYRE

Mademoiselle, quand on a l'âme dans le deuil comme nous l'avons tous, quand notre pensée se reporte sur nos chers absents, il est pour le moins déplacé de nous forcer à écouter des flonflons !

GINETTE

Diable ! des flonflons, vous êtes sévère pour mon répertoire.

MADemoiselle TINAYRE

Rappelez-vous qu'il n'y a pas longtemps une circulaire préfectorale avait sollicité les habitants que l'on n'entendit même pas de piano dans les rues de La Flèche.

GINETTE

Au commencement de la guerre ! mais depuis... On a marché ! Je suis absolument persuadée, comme vous le dites, que votre âme est en deuil, bien que je ne sache pas qu'un de vos proches soit sur le front ou dans un hôpital...

MADemoiselle TINAYRE

Je vous demande pardon ! Un neveu que nous avons pour ainsi dire élevé a été gravement atteint...

GINETTE, *vivement, mais sans ostentation.*

J'ai vu massacrer sous mes yeux ma mère qui a été exécutée comme otage... J'ai tout perdu, jusqu'à ma fortune, jusqu'à la maison dans laquelle j'ai toujours vécu. Mon frère a eu un œil crevé par les Allemands. Mon père, malade, est mort de chagrin pendant l'occupation. J'étais seule, il n'y avait plus d'homme à la maison pour

faire les funèbres besognes, j'ai cloué moi-même le cercueil de mon père !

MADemoiselle TINAYRE

Mais, Mademoiselle !

GINETTE

Après je me suis enfuie. Je suis restée trois jours en pleins bois sans manger. Ensuite, j'ai fait 150 kilomètres à pied, sans un sou, sans linge, laissant derrière moi tous ces deuils et ma vie écroulée. Je me suis fait rapatrier ici où ma cousine a bien voulu me recueillir, je consacre le plus que je peux de mes heures et de mes nuits à tous ceux qui ont souffert autant et plus que moi.

MADemoiselle TINAYRE, *l'interrompant.*

Encore une fois, Mademoiselle, je ne doute pas de vos mérites et cela n'a aucun rapport.

GINETTE, *reprënd.*

Je crois porter dans mon cœur de dix-neuf ans plus de chagrin que vous n'en portez dans le vôtre et avoir payé à la douleur une contribution que je ne vous souhaite pas. Eh bien, malgré tout cela, je ne trouve pas mauvais, oh ! pas mauvais du tout, quand je reviens de l'hôpital, de causer quelques minutes avec ce violon d'emprunt ! Lui et moi, nous nous remémorons le bon temps !...

MADemoiselle TINAYRE

Si gaîment que, ma sœur et moi, nous avons parfois l'air de dire notre prière du matin dans un cinéma.

GINETTE

Tiens ! vous y allez donc !

MADemoiselle TINAYRE

D'ailleurs, s'il ne nous a pas suffi de nous adresser à vous-même, il y a quelqu'un qui pour-

rait nous départager et au jugement duquel je me soumettrais. C'est Monsieur le sous-préfet lui-même.

GINETTE

Oh ! dans ce cas, bien volontiers, j'accepte... Qu'à cela ne tienne.

*Elle va à la table à écrire et éclate gentiment de rire.*

MADemoiselle TINAYRE

Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de si risible dans ma proposition.

GINETTE

Je vous demande pardon, mais je pensais justement à ce jeune sous-préfet intérimaire... Il a une tête à être passionné de musique... Il doit jouer admirablement la *Veuve Joyeuse* d'un doigt sur le vieux piano de la sous-préfecture !

MADemoiselle TINAYRE

Je ne trouve pas ces plaisanteries très drôles.

GINETTE

Je ne vous les donne pas pour telles !... Enfin, soit !... vous avez raison, il n'y a pas de meilleure lumière départementale pour le moment. (*Elle appelle après avoir écrit.*) Jean !...

MADemoiselle TINAYRE

Vous venez d'écrire à Monsieur le sous-préfet ?

GINETTE

Oh ! je ne lui ai rien expliqué... je lui demande simplement s'il veut bien trancher un cas de conscience ! (*Au domestique.*) Jean, vous ferez porter cette lettre à la sous-préfecture, ou portez-la vous-même si vous avez le temps. (*Le domestique sort. Entre Germaine.*) Ah ! non ! non ! plus personne !... Je n'y suis pas.



GERMAINE

C'est un soldat.

GINETTE

Qu'il s'adresse à l'ambulance !... Je ne reçois pas ici...

GERMAINE

C'est justement un soldat de l'ambulance... Il dit qu'il part pour le front...

MADemoisELLE TINAYRE, *se levant froidement.*

Je vous salue bien, Mademoiselle...

GINETTE

Moi de même. Dès que la réponse me parviendra, je vous la transmettrai. Mes respects à Madame votre sœur. Accompagnez et faites entrer.

*Elle reste seule, enferme son violon dans la boîte.*

## SCÈNE VI

GINETTE, RENAUDIN

GINETTE, *le reconnaissant.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

RENAUDIN, *hésitant, embarrassé.*

Je vous demande pardon, Mademoiselle, de m'être permis de venir chez vous, c'est incorrect ; mais, tout à l'heure, dans le brouhaha, vous avez été appelée par la directrice et Mademoiselle Desmouillère au moment où je vous disais adieu. Alors ça m'a paru un peu court. Je voulais vous remettre quelque chose d'important, oh !... pour moi, pour moi seulement... Il y avait du monde, je n'ai pas osé... Je me suis permis de venir jusqu'ici... J'ai eu tort !... Vous n'êtes pas fâchée ?

GINETTE

Mais ne vous excusez pas, Renaudin. Moi aussi, j'aurais voulu vous dire une phrase de départ, vous faire tous mes vœux. Vous m'en aurez donné l'occasion... C'est moi qui vous remercie.

RENAUDIN

N'est-ce pas, quand on s'en va et qu'on se dit qu'on ne reviendra peut-être plus... (*Mouvement de Ginette.*) Hé oui, dame, c'est déjà bien beau d'être revenu une fois ! Il ne faut pas être exigeant !... Vous avez été si bonne pour moi toujours pendant mon temps d'hôpital. Je n'aurais pas voulu que vous croyiez que je n'avais pas trouvé un mot vrai de remerciement... le mot du cœur... La timidité m'a toujours serré à la gorge...

GINETTE

Voyons, vous plaisantez ! Pourquoi remercier ? Ce que nous faisons pour vous c'est si peu de chose en comparaison de ce que vous faites pour nous !... Du reste, il ne faut pas avoir de mauvais pressentiments. Ce n'est pas bien ! Vous êtes un chanceux, vous ; vous reviendrez dans quelques mois sain et sauf, et le drapeau en tête !... Je vois mon Renaudin d'ici.

RENAUDIN

Un chanceux !... oui. On dit toujours ça. C'est la phrase...

GINETTE

Et où partez-vous ?

RENAUDIN

Ben... Je vais rejoindre mon dépôt à Troyes. Après, naturellement, je ne sais pas où on nous enverra, mais je pense que ce sera du côté de

Notre-Dame-de-Lorrette. On se bat ferme de ce côté en ce moment.

GINETTE

C'est là que Thierry ?...

RENAUDIN

Oui... Justement !

*Un silence.*

GINETTE

Bah ! ce n'est pas la même chose ! lui, c'était un maladroit, un gros paysan, balourd. Vous vous rappelez, il restait à se chauffer devant le feu pendant des heures ; c'était son idéal, un idéal de garçon de ferme en convalescence, se chauffer devant un feu de bois. Il n'aura pas su se remuer, le bon gros !...

RENAUDIN

A propos, quand vous êtes partie tout à l'heure... Est-ce que la nouvelle était déjà arrivée... que... Chantagne, le petit Chantagne...

GINETTE

Quoi ?

RENAUDIN

Ah ! vous ne saviez pas !

GINETTE

Chantagne aussi ! Qu'est-ce que vous me dites là ! Il n'y a pas quinze jours !... (*Un long silence.*) Pauvre gosse ! ça me fait de la peine, beaucoup de peine, il était reparti si content, si gai. Le pauvre petit, on ne lui en voulait pas de tout le mal qu'il vous donnait...

RENAUDIN

Oui, un mauvais malade, hein ? celui-là !

GINETTE

Un gamin ! Est-ce possible ?... Il me semble

que c'est d'hier. Vous rappelez-vous quand il nous faisait enrager, ses petites blagues d'enfant. Quand nous ouvrions la porte, qu'il criait de loin : « bonjour, chérie » en se fourrant après sous les draps pour se cacher avec un rire d'enfant qui va se faire gronder !... Alors c'est fini !...

*Ils demeurent songeurs.*

RENAUDIN, *riant.*

Peut-être que bientôt il y en aura un autre comme moi qui viendra vous dire : « Vous savez, Renaudin ! vous vous rappelez Renaudin... un petit brun... avec des moustaches courtes... »

GINETTE, *avec autorité.*

C'est très mal de partir avec ces idées-là, Renaudin !

RENAUDIN

Oh ! je n'ai pas peur, allez !... Et vous savez bien que je n'ai pas peur ! Si ça y est, ça y sera ! Et puis, du reste, c'est des gens comme nous qui devraient y passer, oui, ceux qui n'ont pas beaucoup de famille, ou pas du tout, ceux qui ne laissent rien derrière eux !

GINETTE

Vous n'avez pas de mère ?

RENAUDIN

Je vous l'ai déjà dit, mais vous avez oublié... C'est trop naturel, ne vous excusez pas... Non, vous savez, moi je n'ai pas été heureux. J'ai encore mon père, il est horloger à Albi ; il m'aime bien, seulement ce n'est pas lui que je voudrais avoir comme dernière image devant les yeux... car vous savez, nous sommes obligés tous de penser à quelqu'un... y a pas ! c'est obligatoire. Oh ! bien sûr, on a toujours dans le cœur l'idée de patrie, mais ça n'est pas dans les yeux, dans la mémoire.

On a besoin de se reporter, pour se donner du courage, quelquefois à une figure plus précise... à qui on ait l'habitude de penser et qui vous accompagne... A la fin, au bout de mois et de mois de cafard, de boue, de poisse, on n'a plus que quatre ou cinq pensées favorites. On rabâche tout le temps. Tenez, dans le combat où j'ai été blessé, j'avais un camarade qui, pendant l'ouragan de mitraille, chantonnait, accroché par terre à deux touffes d'herbe, un air de gramophone qu'il avait l'habitude de chanter dans la tranchée. Et ça n'était pas par fanfaronnade ni par peur. Non, c'était pour avoir en lui, autour de lui, sa pensée d'habitude, la pensée qui lui faisait le plus de plaisir, qui lui rappelait le plus la vie, les bons moments, la rigolade... Moi, je suis bien fixé. Je sais à quoi je penserai... Au meilleur moment de ma vie.

GINETTE, *les yeux baissés.*

Le meilleur moment, je crois que c'est toujours l'enfance.

RENAUDIN, *secouant la tête.*

Non, le meilleur moment ç'aura été le temps que je viens de passer à l'hôpital. Oh ! oui... je repenserai longtemps, longtemps à l'hôpital, à vous ! Ça, je peux dire que j'ai eu de la chance, j'ai été heureux ! Vous pouvez parler de veine !

GINETTE, *riant.*

Mais c'est une chance que vous avez tous ! Presque tous nos hôpitaux se valent...

RENAUDIN

Oui, mais pas les infirmières ! Et vous le savez bien !... Quand on vous embarque, qu'on n'est pas trop touché, c'est une phrase qui se dit là-bas : « Est-ce que je vais avoir la veine de tomber sur

la chouette ambulance ! » Et ça veut dire... des visages, doux, agréables... autour du lit... quelqu'un qui vous comprendra... Vous, vous avez été si bonne, si gentille, toujours... Vous ne savez pas la différence qu'il y a entre vous et les autres. Et le courage que vous savez donner presque sans rien dire pourtant... Vous êtes rude même parfois... N'empêche que quand vous entriez dans la salle, ah ! tout de suite, tout de suite, fallait voir leurs yeux se faire doux, gentils... et apaisés. Tous ont plus ou moins le béguin pour vous... mais ce n'est pas la même chose que moi. Je... *(Il s'arrête.)* Zut ! Je vous demande pardon de vous dire tout cela, ça n'est pas bien intéressant d'ailleurs pour vous de savoir que là-bas il y en a un qui clignera souvent les yeux pour se rappeler... pour tâcher de ne pas oublier... C'était ça justement que je voulais vous dire, j'avais remis toujours jusqu'au dernier moment... Et puis juste quand j'ai pris mon courage à deux mains, comme par un fait exprès, il y a eu la directrice, le père Bertoubeau, les embêteurs, il n'y a pas eu moyen de placer un mot. J'étais navré ! Quelle chance que vous m'ayez laissé monter et que je vous aie retrouvée, pour la dernière fois où je vous regarde, dans votre costume d'infirmière... Si j'y passe là-bas, je vous reverrai comme au bon temps, comme vous êtes là, comme vous étiez près de mon lit... Voulez-vous accepter quelque chose de moi ? Je n'ai personne à qui laisser un souvenir de moi... Prenez-le, allez... Si je reviens, ça n'aura pas d'importance, vous le détruirez... Mais ça me ferait tant de plaisir... dites ?...

GINETTE

Mais volontiers, Renaudin, ça me fera plaisir à moi aussi.

RENAUDIN, *embarrassé.*

C'est idiot, idiot, vous allez rire !

GINETTE

Montrez !...

RENAUDIN

C'est quand j'étais petit. J'ai sculpté ça, vous voyez, dans un coquillage... J'ai été élevé à Hendaye, au bord de la mer. Ça n'a l'air de rien, mais il a fallu des mois... Vous savez ! c'est très difficile...

GINETTE

Mais oui, c'est d'un travail inouï, c'est prodigieux de fini... C'est autrement difficile à faire, sûrement, que la bague des tranchées.

RENAUDIN

Je le portais quelquefois comme bouton de manchette. Je m'en suis servi comme d'un fétiche, d'une médaille. Vous voyez, j'avais gravé deux colombes. C'est idiot, n'est-ce pas, de vous donner ça ! Vous voyez, ça me fait piquer un fard... D'autant que dans peu de temps, vous n'y penserez plus, à nous... Quand ce sera fini, que vous serez heureuse... mariée... avec des gosses... et le tralala de la vie...

GINETTE

Vous vous trompez, Renaudin. Toutes celles qui auront revêtu ce costume en garderont un souvenir... ineffaçable. Ce costume, je le quitterai comme on quitte le voile et je repenserai souvent, quelle que soit ma vie, à l'heure de l'hôpital ! Moi aussi, je vous promets que je sortirai quelquefois ce petit souvenir sculpté que vous venez de me donner et qui devait vous être une chose très chère, je le sens...

RENAUDIN, *avec un grand soupir.*

Chouette !... ça va mieux !... Ah ! c'est que... c'est que je n'ai jamais pu vous dire... si vous saviez... Mademoiselle... si vous saviez ce...

## SCÈNE VII

LES MÊMES, PIERRE BELLANGER

PIERRE

Pardon.

GINETTE

Entrez, entrez... Vous ne nous dérangez nullement, Pierre... Un de nos soldats guéris qui repart au front tout à l'heure... Monsieur Bellanger... le mari de ma cousine, Madame Bellanger.

RENAUDIN.

Enchanté, Monsieur... Je dois des remerciements à Madame la major pour toute la bonté dont elle a fait preuve... Est-ce que je ne vous ai pas vu à l'ambulance, Monsieur ?

PIERRE

Je ne pense pas... Il y a plus de deux mois que je n'ai accompagné ma femme... Mes occupations à l'arsenal ne me laissent guère de temps.

RENAUDIN

Vous n'êtes pas mobilisé ?

PIERRE

Vous voyez, si je suis sans gloire, je ne suis pas sans fonction... Ne vous dérangez pas pour moi.

GINETTE

Monsieur me faisait ses adieux... Alors, Renaudin... vous disiez ?...



RENAUDIN, *balbutiant.*

Mais rien... rien... je n'ai plus rien à dire, Mademoiselle...

*Silence.*

GINETTE, *lui tendant la main.*

Donc ?...

RENAUDIN, *avec un élan brusque et farouche.*

Rien, sinon... puisque c'est la dernière fois... toute ma reconnaissance... entière... mais là... mais là...

*Il s'arrête ému, ne trouvant plus ses mots.*

GINETTE, *gravement.*

Au revoir, Renaudin.

RENAUDIN

Ou adieu !

GINETTE, *la main sur l'épaule, avec force.*

Pas de faiblesse... mon petit... Et... rappelez-vous ce que vous avez promis... Là-bas...

*Elle fait un geste destructeur.*

RENAUDIN, *fièrement.*

Oh ! ça... Au revoir, Monsieur !

*Il sort.*

## SCÈNE VIII

PIERRE, GINETTE

PIERRE

En voilà un qui part avec son viatique.

GINETTE

Quoi ?

PIERRE

Sa voix tremblait... Encore un de touché !

GINETTE

Pierre, vous savez que je déteste ce genre de plaisanterie.

PIERRE

Ce n'est pas une plaisanterie. Que ce pauvre garçon vous ait aimée, quel mal y a-t-il à cela ?... D'abord n'est-il pas naturel que l'on vous aime... et ensuite songez ce que vous êtes pour ces malheureux : le lien entre les joies du passé et celles de l'avenir... toute la femme, tout le foyer ; et qui plus est, vous êtes des femmes, qu'ils n'auraient jamais rencontrées. Ils auraient été vos inférieurs et vous vous êtes inclinées devant eux... vous les avez servis... vous les avez guéris... C'est du très bel ouvrage, Ginette. Mais un peu dangereux tout de même pour les foyers, cet ouvrage-là !

GINETTE

Croyez-vous que nous n'aurons pas semé dans leurs âmes beaucoup de courage à côté des consolations.

PIERRE

Oui, parbleu, du courage, de l'héroïsme chez ceux qui n'en avaient pas ! Mais chez ceux qui en avaient à revendre, au contraire, chez les simples, chez les brutes, vous n'avez fait qu'entr'ouvrir toute une zone d'attendrissement aristocratique qu'ils ne connaissaient pas et vous savez bien qu'il y en a qui retourneront dans leur foyer, guéris, mais l'âme terriblement inquiétée.

GINETTE

Mon cher, comme ça vous va bien à vous de philosophailler en sortant de vos écritaires, de votre

bureau ! Ah ! on vend de l'ironie dans les administrations !

PIERRE

Je n'ironise pas du tout, Ginette ; ce que je dis est plein de sens et d'exactitude... Et devant vous je n'ai jamais envie d'ironiser.

GINETTE

Alors c'est pire, puisque vous essayez de m'accabler de choses désagréables, sans résultat, d'ailleurs.

PIERRE

Je n'ai pas cette intention.

GINETTE

En diminuant notre pauvre mérite, si toutefois nous en avons un ! Et surtout en tenant bêtement ce langage de civil retardataire : « Cet homme vous aimait »... (*Elle hausse les épaules.*) Phuff ! Pékin !...

PIERRE

Je ne désignais pas une faiblesse. Au contraire. Il y a, à l'heure actuelle, presque un excès de toutes les vertus humaines. La guerre et le danger sont causes de cette surenchère. Tenez, vous, Ginette, qu'est-ce que vous auriez été dans votre milieu bourgeois de Lille ou de Roubaix ?... Vous seriez-vous même découverte jamais ! Auriez-vous su communiquer ce courage, cette intrépidité ?...

GINETTE

Vous venez de constater vous-même qu'ils n'ont guère besoin qu'on leur en communique, ceux-là !

PIERRE, *hochant la tête.*

Savoir !... On a toujours besoin du clairon, Ginette ! Pour faire l'ascension des sommets, il faut

être entraîné par une voix... et même par une musique.

GINETTE

Ça dépend des jarrets !... Consolerez-vous !... L'âge de la retraite a sa beauté modeste... mais enfin, pas dédaignable. On ne peut pas demander l'impossible !...

PIERRE

L'impossible !... Ah ! il y a quelque chose de si attirant dans l'impossible !...

GINETTE

Travailler bénévolement dans un bureau... assis... c'est encore très beau et c'est encore, paraît-il, servir la patrie... (*Subitement.*) Mais asseyez-vous donc au lieu de marcher tout le temps... Reposez-vous...

PIERRE

Merci ! J'ai travaillé debout, toute la journée, et je ne suis pas fatigué.

*Entre Cécile Bellanger en costume d'infirmière avec sa fille Simone. |*

## SCÈNE IX

LES MÊMES, CÉCILE, SIMONE

CÉCILE

Je suis allée chercher Simone au cours. C'est pour cela que je suis en retard.

GINETTE

Salut... depuis tout à l'heure.

CÉCILE

J'ai les amitiés du major Boudet à vous faire. Il vous a cherchée, vous étiez déjà partie !

GINETTE

Oui, aujourd'hui, j'avais hâte de rentrer jouer du violon. (*A Simone*) Comment va-t-elle ?

SIMONE

Pas très bien, toujours.

GINETTE

Tiens, qu'est-ce qu'elle fait là ? Qu'est-ce que vous faites, Simone ?

SIMONE

Eh bien ! du crochet.

GINETTE

Jusque dans la rue ! Quel zèle ! au moins si on vous rencontre, on sera bien sûr que vous faites quelque chose pour les blessés.

SIMONE, *aigrement.*

Tout le monde ne peut pas être infirmière... Si je n'avais pas ma gastro-entérite !

PIERRE

Allons, ne vous chamaillez pas !

CÉCILE

Ah ! voilà les sabots ! le compte y est ?

GINETTE

Ma foi, je n'ai pas eu le temps de vérifier, j'avoue. J'ai mangé une tranche de saucisson admirable ; quand je dis une tranche, je devrais dire un demi-saucisson, j'avais une faim de poilu !...

PIERRE

Vous ne mangez donc pas à votre faim à l'ambulance ?

GINETTE

Justement. On ne sent sa faim qu'en sortant.

CÉCILE

Le fait est que nous n'avons pas une minute en ce moment. Ce soir, il arrive encore deux grands blessés. On vous l'a dit, Ginette ?

GINETTE

Je crois bien !

CÉCILE

Coucherez-vous là bas ?

GINETTE

Il ne manquerait plus que je couche ici !

CÉCILE, à *Pierre*.

Et toi, rien de nouveau à l'arsenal ?

PIERRE

Rien ! toujours une insupportable comptabilité... des chiffres, des vérifications...

CÉCILE, *s'asseyant*.

Ah ! c'est bon tout de même ! Cela paraît si extraordinaire de se retrouver quelques heures par jour. On en perd tellement l'habitude, hein ?... Je ne me rappelle plus ma vie passée...

PIERRE

Le fait est qu'on a l'air d'une tribu qui campe dans de lointaines colonies. Chacun a son emploi ! Malgré que je sois plus administratif que jamais, on me donnerait l'ordre de scier du bois et de nettoyer la vaisselle que je n'en serais pas autrement étonné ! Simone, tu ne m'as pas embrassé !

SIMONE

C'est vrai, papa ?

PIERRE

Oh ! le beau livre d'école !

SIMONE

Oui, c'est une histoire de la guerre illustrée qu'on m'a fait acheter.

PIERRE

Montre cette merveille historique !

*Pendant qu'ils regardent, Cécile va à Ginette.*

CÉCILE

Pourquoi n'êtes vous pas venue avec moi faire quelques emplettes ?...

GINETTE

Mais je vous l'ai dit !

CÉCILE

Non, vous avez fui exprès pour ne pas passer chez le bottier.

GINETTE

Ma foi, je n'y ai pas pensé. Mais, je vous en prie, Cécile, je n'ai aucun besoin de souliers, pas plus que je n'avais besoin de la chemisette que vous m'avez fait faire.

CÉCILE

Voyons, ma chérie, tout cela ne compte pas et n'a aucune importance ! Vous agissez toujours comme si vous étiez une charge pour nous.

GINETTE

Nullement, mais je compte bien que, plus tard...

CÉCILE

Mais oui, plus tard... après les réparations, les indemnités, quand on vous aura rendu vos biens... Jusque-là n'abusez pas de votre discrétion.

GINETTE

Je fais déjà la charité avec votre argent ! Plutôt que de me payer une nouvelle paire de souliers,

dont je n'ai nul besoin, si vous voulez acheter quelques paquets de Maryland et de tabac anglais pour...

CÉCILE, *riant*.

Merci bien, ils fument déjà tous en cachette ; il y a le sacré Marocain qui met, chaque fois que je passe, son mégot dans la table pour que je ne sente pas !

PIERRE, *allumant une cigarette*.

Mais moi qui ne suis pas blessé, j'ai le droit, n'est-ce pas ? ça ne vous gêne pas ?

GINETTE

Si c'est du caporal, ça va... Je n'aime que ça.

CÉCILE

Vous vous êtes occupée du dîner ? Je ne sais pas ce qu'il va y avoir.

GINETTE

Oui, j'ai commandé... Tiens, mais au fait, j'y songe... Simone, venez avec moi, nous allons essayer le poridge cacao.

PIERRE

Qu'est ce que cette douceur ?

GINETTE

Un don magnifique d'un industriel. On m'a fait cadeau de 250 boîtes d'un vague poridge-cacao pour le front. Ça se prépare en une minute et il paraît que c'est naturellement délicieux. Nous allons faire la popote. Vous en goûterez, aussi, cousin ?

PIERRE

Merci, je me récuse cette fois. Je connais déjà le lait concentré.

GINETTE

Oui. C'est vrai, la vie des tranchées et vous !



PIERRE

Si c'est comme ça ! j'en prendrai quatre tasses.

GINETTE

Allez, venez, Simone, je suis persuadée que ce sera miraculeux pour votre gastro-entérite et votre colon transverse.

PIERRE

Où allez-vous faire ça ? A la cuisine ?...

GINETTE

Si vous voulez, on va le faire ici : je vais aller chercher la lampe à alcool et je vous ferai apporter des tasses... et de la crème pour vous...

*Pierre reste seul avec sa femme.*

## SCÈNE X

CÉCILE, PIERRE

CÉCILE

Je suis un peu fatiguée... J'enlève mon voile !... Je te ferai la même observation que tu as faite à ta fille !

PIERRE

Laquelle ?

CÉCILE

Tu ne m'as pas embrassée.

PIERRE

Tiens ! c'est vrai.

*CÉCILE, riant.*

Tu vois qu'on perd les notions les plus élémentaires de la tenue... Je ne t'en veux pas, mais est-ce que la guerre serait la désunion des fa-

milles ? Embrasse-moi fort ! Ah ! ça va mieux, on retrouve un peu ses habitudes ! Quand les retrouverons-nous toutes ! Enfin, il ne faut pas penser à notre misérable personne !... C'est égal, je me demande, vois-tu, comment une jeune fille comme Ginette qui a perdu sa famille, ses biens, la moindre chance de bonheur, peut conserver une santé morale et un équilibre pareils dans la gaiété... car c'est de la vraie gaiété qu'elle éprouve et qu'elle dispense à tout le monde. On l'entend chanter dans les couloirs de l'ambulance...

PIERRE

C'est sa jeunesse !

CÉCILE

Il n'y a pas qu'une question de jeunesse. Si tu la voyais, vraiment elle m'étonne toujours ! Quand les auxiliaires sont fatiguées, elle balaye la salle elle-même, vide les cuvettes, distribue la soupe ! Tout à l'heure elle a pansé un phlegmon et une main saignante aux phalanges arrachées, avec un sang-froid de vieux médecin.

PIERRE

Mais toi, Cécile, tu en fais tout autant !...

CÉCILE

Oui, nous en faisons peut-être autant, mais je ressens malgré tout une tristesse générale, des révoltes contre la souffrance, une mélancolie s'y mêle, et cependant j'ai mon intérieur, mon foyer que je retrouve tous les jours à la même heure, j'ai toi... moi !... Tandis qu'elle ! M'a-t-elle frappée dès la première nuit que nous avons passée ensemble à l'hôpital quand sont arrivés les grands blessés !... C'est une chose fantastique que la première nuit à l'hôpital où une trentaine d'hom-

mes mêlent leurs cauchemars, commandent, gémissent, montent à l'assaut, revivent le drame... Moi, devant ces fantômes, j'étais transie d'horreur, elle, à mes côtés, pas du tout, elle était calme, elle souriait presque. Moi, je suis allée tout de suite à l'un qui criait plus que les autres dans la grande mêlée imaginaire et je balbutiais n'importe quoi : « Voyons, voyons, calmez-vous, calmez-vous ! » Elle, presque en souriant, au contraire, s'est approchée d'un grand diable plus forcené, elle lui a tapoté la joue avec une autorité extraordinaire, comme si elle était de longtemps une professionnelle habituée, et en le tutoyant, elle lui a ordonné sévèrement de se taire pour ne pas fatiguer les autres... Et tu vois que, rentrée ici, elle joue du violon, elle a un appétit d'enfer... elle mange comme quatre !... Faut-il admirer ?... Pourtant, il me semble que, moi aussi, je porte une force d'amour, d'abnégation aussi grande... seulement, c'est une force sourde, grave... Est-ce que je reviens déjà de la vie, quand d'autres s'y précipitent ?... Elle joue du violon : j'ai abandonné le piano !...

## PIERRE

Cela provient du parfait accord de toutes ses facultés... Combien sont-elles de jeunes filles maintenant qui se sont transformées ainsi, par le miracle de la guerre !... Elles auront fait notre étonnement, notre stupeur admirative... Mais toi, tu as ta haute sensibilité... Nous sommes moins maîtres de nos sensations ? Sans doute c'est aussi qu'elles sont plus intenses... Mais il ne faudrait pas te surmener ?...

## CÉCILE

Et toi, tu as l'air soucieux ? Le communiqué est bon cependant, n'est-ce pas ?

PIERRE

Excellent.

*Reviennent Ginette et Simone avec une lampe à alcool  
des paquets, Simone en a les bras remplis.*

## SCÈNE XI

LES MÊMES, GINETTE, SIMONE,  
puis GERMAINE

GINETTE

Nous n'allons pas dévorer tout ça. C'était pour  
vous montrer les munitions ! Allez ! Simon  
installons-nous sur cette table et improvisons !

PIERRE

Voulez-vous qu'on vous aide ? Ça se prépare  
l'eau ?

GINETTE

Soyez tranquille, pour vous on ajoutera de la  
crème ! Je vous l'ai promis.

GERMAINE, *entrant.*

C'est Monsieur le sous-préfet avec un autre  
monsieur. Il demande s'il peut voir ces dames.

PIERRE

Ah ! c'est son auto qui vient de s'arrêter à la  
porte ! Vous l'attendiez donc !

GINETTE

Au fait, je ne vous avais pas encore raconté  
C'est à cause de la vieille folle d'à côté... la sé-  
questrée...

CÉCILE

Faites monter, faites monter le sous-préfet.

PIERRE

Il a dû trouver ce prétexte pour venir, comme il est visiblement amoureux de vous, Ginette.

GINETTE

Vous êtes odieux ! C'est une monomanie !

PIERRE

Voyons, vous ne pouvez pas nier que ce jeune sous-préfet intérimaire n'a pas été héberlué par vous ?

CÉCILE

Tais-toi, Pierre... le voilà (*A Ginette.*) Mais que vient-il faire ?...

GINETTE

Attendez, vous allez le savoir.

## SCÈNE XII

LES MÊMES, DUARD, LE DOCTEUR BARRIER

*Entrent le sous-préfet et un gros homme qui est le médecin civil Barrier. Le sous-préfet Duard est tout jeune et visiblement inexpérimenté.*

GINETTE

Oh ! je suis désolée, vous n'auriez pas dû vous déranger vous-même, Monsieur le sous-préfet... cela n'avait aucune importance !

DUARD

Mais je ne me suis pas dérangé le moins du monde, je passais en auto devant votre porte avec le D<sup>r</sup> Barrier, que je vous présente...

BARRIER

Madame, mademoiselle, monsieur...

*Salutations.*

DUARD

De quoi s'agit-il ? Puis-je vous être utile ?

GINETTE

Oh ! le cas est sans gravité. Il pourra même vous apparaître une plaisanterie douteuse... Avec aplomb j'ai accepté de vous soumettre ce cas de conscience...

CÉCILE

Nous étions en train de goûter à un produit avant de l'expédier sur le front, un de ces nouveaux produits dont on nous encombre et dont les tranchées ne veulent même plus.

PIERRE

Un five o'clock de cagnas. Je vous en prie...

DUARD

Ce serait avec le plus grand plaisir, mais nos minutes sont comptées. J'ai promis de conduire le docteur chez une cliente qui ne peut guère attendre.

BARBIER

Elle est en train d'accoucher.

PIERRE

Le Docteur Barrier, n'est-ce pas ?

DUARD

Un de nos grands spécialistes.

BARRIER

Oui, Mademoiselle, pendant que l'humanité est en train de s'entre-tuer, moi j'ai pour mission de faire faire à la vie le maximum de rendement... Jamais besogne ne m'a paru plus agréable !

GINETTE

Simone, donnez deux tasses, à moins que réellement vos minutes soient comptées, à tous deux.

DUARD

Oh ! le fait est que je suis accablé de besogne, mais mes clients sont moins pressés que ceux du docteur !... Trois cents dossiers d'allocations, réquisition de blé, de foin, veiller à l'hygiène des écoles, au personnel des grandes usines, un courrier de deux cents lettres de réclamations, des réclamations de députés, car il y en a encore ! Rédiger dans la quinzaine un rapport sur la réforme administrative !

GINETTE

Et vous voulez encore que je vous ennuie avec ma petite requête !

CÉCILE

Mais enfin, qu'est-ce que c'est, Ginette ?

GINETTE

Après tout, j'ai peut-être tort de rire. Figurez-vous que nos insupportables pies-grièches de voisines prétendent m'interdire de jouer du violon et s'en réfèrent à je ne sais quelle ordonnance de la préfecture et aussi à votre jugement personnel. Il paraît que c'est inconvenant de jouer du violon... ailleurs qu'au front sur des boîtes de macaroni...

DUARD

Quelle idiote ! Je vais vous rédiger une lettre que vous pourrez lui montrer à cette dame. J'entends ne pas être tenu responsable d'un arbitraire pareil.

GINETTE

A la bonne heure ! je n'en doutais pas !

DUARD

Quelle est cette personne ? Une vieille dame ?

GINETTE

Naturellement ! comment voulez-vous qu'il en

soit autrement ! Ah Dieu ! avant la guerre, je n'aimais pas les vieux, maintenant je les déteste.

BARRIER

Merci, en passant.

*On rit.*

GINETTE

Oh ! mais je n'appelle pas vieux du tout un homme de votre sorte... placé...

PIERRE

Au guichet de la vie.

BARRIER

Il en a de bonnes !

GINETTE

J'appelle vieillard tout ce qui se consume dans l'inutilité. l'anémie, l'ankylose ! Et ce qu'on en voit !

BARRIER

La cachexie, comme nous disons entre nous, mais c'est un sale mot pour de jolies bouches.

CÉCILE

Voilà Ginette lancée !... Je vous avertis que c'est sa marotte.

DUARD

Mais, il y a des vieillards intrépides et charnants, Mademoiselle.

GINETTE

J'enrage de penser qu'après la guerre il y aura tous les vieillards ! Et que cette belle jeunesse meurt tous les jours pour entretenir le règne de la vieillesse ! Ah ! s'ils se contentaient d'étouffer les violons !

BARRIER

Elle ne pardonne pas à la vieille dame d'à côté !



DUARD

Je vais la saler !

BARRIER

Mais elle me plaît, cette petite demoiselle-là... Passez-moi une tasse de cacao. Ça remplacera les pernodts défunts. (*Regardant sa montre.*) Et puis, la mère et l'enfant auront bien la politesse de m'attendre ! D'abord les enfants peuvent attendre, ils ont bien le temps devant eux ! Tandis que nous !

DUARD

Une pierre dans votre jardin, Ginette...

BARRIER

Du tout, du tout ! Figurez-vous que je pense comme cette petite demoiselle-là !

DUARD

Moi, sur ce chapitre, je m'en réfère à la limite d'âge administrative... On est jeune jusqu'à la classe 87.

BARRIER

Après la guerre ce sera le régime des vieux bureaucrates et du gérontisme ! Tout peut mourir en France, même la jeunesse, pas l'administration ! Le dernier survivant de la planète Terre sera un employé des contributions indirectes ! L'administration, ah ! nous l'aurons connue, celle-là !

GINETTE

Ce que ça fait plaisir d'entendre ça ! Je vous demande pardon de le dire, Monsieur le sous-préfet, mais dès qu'on a affaire à elle, la sacrée administration, tenez, même dans un service comme le nôtre à l'hôpital...

DUARD

Chut ! chut ! je devrais me scandaliser !

BARRIER

Que voulez-vous ? Nous payons en caducité notre excédent de génie et de jeunesse. C'est comme une espèce de loi des compensations.

GINETTE, *se haussant sur la pointe des pieds et avec des grands gestes coupants.*

Ah ! il faudra balayer tout ça après la victoire !

BARRIER, *riant.*

Regardez-la avec ses dents de jeune louve, elle va en croquer sa tasse !

DUARD

Elle ne fait qu'une bouchée de tous les fonctionnaires futurs et passés.

PIERRE, *haussant les épaules.*

Et puis tout cela est bien puéril, Ginette ! Dans le poids mort des civils dont vous parlez, il n'y a pas que les vieillards ; il y a une masse de gens inaptes au service et à l'activité.

GINETTE, *l'interrompant.*

Les déchets, quoi ! Heureusement, il y aura aussi les autres...

BARRIER

Qui ?

GINETTE

Mais ceux auxquels on ne pense pas assez, ceux qui reviendront, tiens, parbleu ! Et à ceux-là toutes les places au soleil !

PIERRE

Et à eux tout l'amour !

GINETTE

Tiens, comment donc, aussi !

BARRIER

Je compte bien sur leur clientèle !

GINETTE

Qu'ils reviennent pour épousseter ceux qui auront fait en leur absence l'intérim de la jeunesse ! C'est que nous en voyons, vous savez, nous autres, les femmes, des vieux beaux qui cambrent les jarrets et qui sont décidés à ne pas rendre la place après la guerre ! Puis, vous savez, ils connaissent le moyen de refaire la France !

PIERRE, *levant les bras.*

Dieu l'a faite ainsi. Nous n'y pouvons rien !

DUARD

Ce n'est pas un mal. Il en faut... il en faut...

PIERRE

Et vous êtes injuste aussi... Pourquoi accabler ceux qui ne peuvent prétendre à un plus haut sacrifice de leur vie ?... Ils s'efforcent d'être des remplaçants équitables, utiles.

GINETTE

Peuh ! là ! là ! En voilà des mots, qui ont la goutte !

PIERRE

On ne peut pourtant pas tuer les vieux pour vous faire plaisir. Quel abattoir !

GINETTE

Que voulez-vous, quand je vois tous les jours ces admirables enfants souffrir sans se plaindre (car ils ne se plaignent même pas), et repartir de même, faire le sacrifice de tout ce qu'il leur restait à vivre, avec cette simplicité tranquille, ah ! bon Dieu, j'imagine que si j'étais homme, tant

qu'un souffle de vraie vie et de santé enflerait ma poitrine, je ne pourrais pas tenir en place !...

BARRIER

Il faut tout de même des jarrets, Mademoiselle.

CÉCILE

Je vous écoute, Ginette, et je ne vous approuve pas... Il est nécessaire qu'il en reste pour perpétuer la famille ! L'incendie ne peut pas gagner toute la terre.

PIERRE

Et puis la jeunesse, c'est très bien, la jeunesse ! mais serait-elle ce qu'elle est sans nous ?

CÉCILE, *protestant.*

Comment, nous ? Mais je suppose bien que personne ici ne parle de nous !

GINETTE

Naturellement.

PIERRE, *s'anime.*

Que serait-elle sans nous la jeunesse ? Une force brute, voilà tout ! Nous lui donnons sa direction. Oui, certes, nous ressentons l'élan qu'elle nous communique comme un rouage communique le mouvement à un autre rouage, mais en revanche que ne reçoit-elle pas de notre expérience ? Il est nécessaire que la vieillesse soit là pour servir à la jeunesse de ...

GINETTE, *interrompant.*

De repoussoir. Ça évidemment.

PIERRE

Oh !

*Il repose sèchement sa tasse sur la table dans un geste nerveux. On se retourne.*

CÉCILE

Qu'est-ce que tu as ?

PIERRE

Moi ? Rien ! Rien du tout... Je réfléchis seulement tout à coup que j'avais oublié une course importante... à deux pas d'ici. Monsieur le sous-préfet, votre auto est en bas ? J'en ai pour trois minutes, juste aller et retour. Je vais jusqu'au coin de la rue.

CÉCILE

Où ?

BARRIER, *tirant sa montre.*

Diab!e ! diab!e ! eh là ! Ils ne pourront jamais attendre jusque-là. Sur ma demi-heure nous venons de perdre cinq bonnes minutes à discuter comme au café de la République.

PIERRE

Mettez votre chapeau. Le temps de vous apprêter, je serai de retour.

BARRIER

Dépêchez-vous alors, Monsieur, je vous en prie.

DUARD

Je vous demande pardon d'insister à mon tour.

PIERRE

Entendu et merci.

*Il sort.*

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins PIERRE

CÉCILE

J'ai peur que vous ne l'ayez un peu agacé.

GINETTE, *riant.*

Ça, j'avoue que parfois j'agace mon cousin. J'adore la discussion.

CÉCILE

Et toutes ces parlottes sont bien vaines...

DUARD

Nous en avons oublié, dans la chaleur du banquet, de vous donner notre jugement sur ce produit. Il n'est pas trop mauvais, c'est le mieux qu'on puisse en dire. Ça repose des bonnes choses.

GINETTE

Et vous, Simone, comment trouvez-vous ça ?

SIMONE

Infect.

GINETTE, *riant*.

Naturellement. Simone ne parle pas souvent, mais quand elle parle elle laisse tomber des diamants...

DUARD

Je ne vais plus oser revenir ici...

GINETTE

Pourquoi ?

DUARD

Vous avez été bien dure pour moi... Hé oui, je suis hélas ! de ces tristes auxiliaires qui, bien qu'âgés de trente ans et quelques mois...

GINETTE, *vivement*.

Oh ! mais je serais désolée que vous preniez pour votre compte des discussions d'ordre général... S'il fallait traiter en mépris tous ceux qui, pour des raisons valables, sont obligés de vivre à l'arrière, et qui, d'ailleurs, s'emploient de tout cœur à leur tâche !... Je ne connais pas de plus stupide injustice...

DUARD

Sans rancune, allez !... Il n'y en a pas un de

ceux-là qui ne se soit posé la question : « Dans ma faiblesse n'entre-t-il pas un peu de lâcheté ? »

CÉCILE, *avec force.*

Pas ici... je vous le garantis !...

DUARD

Et cela ne m'empêche pas de vous être tout dévoué, Mademoiselle, tout acquis à chaque fois que vous aurez besoin de moi... N'hésitez pas à m'appeler et à user de mes services... Au moins, faire en sorte d'être bon, utile... à tous...

GINETTE

Mais vous voyez que je ne me prive pas de vous déranger... Et, si même pour l'organisation du train sanitaire... *(On entend la corne de l'auto.)* Tiens ! ce n'est pas possible, déjà lui !

BARRIER

Il ne peut pas matériellement avoir eu le temps !

DUARD, *va à la fenêtre.*

Charles, qu'est-ce qu'il y a ?... Quoi ?... Oh ! bon *(Il se retourne.)* L'auto l'a laissé là où il l'a conduit. Et il nous le renvoie, de peur que nous ne nous mettions en retard.

BARRIER

Tant mieux, profitons-en !... Je suis bourrelé de remords !... Madame, Mademoiselle, excusez-nous... La classe 37 m'appelle.

CÉCILE

Dites-moi... Vous descendez la rue Carnot ?

DUARD

Tout droit.

CÉCILE

Voulez-vous me déposer en passant chez ma cousine de Saint-Arroman ?...

DUARD

Je crois bien !

CÉCILE, à *Ginette*.

Je vous laisse Simone...

GINETTE

Allez, allez...

CÉCILE

Je reviendrai d'ailleurs aussitôt.

DUARD

Et je vous enverrai ce mot pour la vieille voisine ce soir même.

GINETTE

Je vous en prie... Ce n'est pas pressé...

BARRIER

Au revoir, ma petite infirmière... J'aime ces natures-là... Aussi, si vous avez jamais besoin de moi... A votre disposition !

GINETTE, *riant*.

Oh ! docteur !

BARRIER

Suis-je bête !... Oui, c'est vrai... Où avais-je la tête ?... l'habitude professionnelle ! Et d'ailleurs un jour ou l'autre, je pense bien que vous ferez votre devoir de bonne française ! D'ici là, en tout cas, charmé de vous avoir connue !

GINETTE, *riant*.

Alors... au revoir...

*Le docteur sort.*



## SCÈNE XIV

GINETTE et SIMONE, seules, puis PIERRE

GINETTE

Maintenant faisons le ménage nous-mêmes, Simone.

SIMONE

Si vous voulez.

*Pendant qu'elles rangent les tasses.*

GINETTE

L'homme aux sabots étant venu, il faudra que nous les comptions tout de même !

SIMONE

Nous n'avons pas besoin d'être deux pour ça !

GINETTE

On n'est pas plus aimable.

SIMONE, *avec intention.*

Vous savez que je ne suis pas « bonne » !

GINETTE

Vous vous calomniez peut-être ! Qui sait ?

SIMONE

Non. Mais, sans doute, je suis trop petite pour m'intéresser à la guerre. Plus tard, quand je serai grande je m'intéresserai aux autres... comme vous !

GINETTE

Mais les autres, ma petite Simone, les autres, ce sont des gens en effet rudement intéressants !

SIMONE

Avant les autres, j'aime les miens.

GINETTE

Tiens ! tiens !... Mais c'est la première fois que vous me sortez des idées aussi arrêtées !

SIMONE

Croyez-vous ?

GINETTE

Vous ne m'aimez pas, Simone, avouez-le. Qu'est-ce que je vous ai fait ? Est-ce parce que je vous ai quelquefois rabrouée ?

SIMONE

Vous rabrouez tout le monde... C'est une habitude... Et puis, moi, ça n'a pas d'importance.

GINETTE

Il faudra soigner votre estomac, ma petite. Votre caractère s'aigrit beaucoup. Vous n'êtes pas malheureuse pourtant ?

SIMONE

Je le suis.

GINETTE

Ça se dit ! Je voudrais bien savoir depuis quand ?

SIMONE

Depuis que vous êtes arrivée ici.

GINETTE

Depuis que...

*La porte s'ouvre. Entre Pierre.*

GINETTE

Tiens, vous revoilà !

PIERRE

Mais oui ! Ils sont partis ?

GINETTE

Bien entendu, puisque vous avez renvoyé la voiture. Cécile en a profité pour se faire déposer

chez sa tante. Elle reviendra dès qu'elle aura fini sa visite.

PIERRE, à Simone.

Tu t'en vas, fille ?

SIMONE

Je vais faire mes devoirs.

*Elle sort.*

## SCÈNE XV

GINETTE, PIERRE

PIERRE

Je ne vous dérange pas ?

GINETTE *s'est mise à coudre.*

Pas le moins du monde. (*Silence.*) Il est très bien, ce gros docteur... hein ?... (*Nouveau silence.*) Je dis, il est très bien, ce gros docteur...

PIERRE

Ah ! oui !

GINETTE

Cela n'a pas l'air de vous intéresser.

PIERRE

Si. Je repensais à notre conversation ! Ah ! quel mépris dans toutes vos paroles ! Et quel mépris spécialement de moi !

GINETTE

Vous plaisantez ! Quel rapport...

PIERRE

Ne faites pas la bête. Il n'est pas de jour que vous ne m'ayez tancé d'importance.

GINETTE

Ah ! ça, en voilà une idée ! Vous faites ce que

vous pouvez, mon pauvre Pierre ; on n'a aucun reproche à vous adresser. Vous avez fait votre devoir ; vous avez quarante-six ans. Vous pourriez être évidemment dans un lointain dépôt, dans une intendance insignifiante, mais vous n'encourez aucun blâme en vous rendant utile dans votre propre ville. Vous voilà comme le sous-préfet ! J'ai toujours voulu parler de ceux qui n'ont pas l'âge de la retraite, et de ceux...

PIERRE, *l'interrompant.*

Pas le blâme, si vous voulez, mais le mépris ! ah oui ! Mais ça n'est pas votre faute ; vous avez le mépris cruel de la jeunesse. Et puis, c'est peut-être pour mon châtiment aussi !

GINETTE

Votre châtiment ?

PIERRE

Oui, d'avoir osé vous faire l'aveu que je vous ai fait !

GINETTE, *froide.*

Il est convenu que nous n'en reparlerons jamais.

PIERRE

Mais vous y répondez toujours indirectement par vos railleries... justes, oh ! très justes !... Celui qui ne peut prétendre aux actes les plus énergiques et les plus valeureux de l'âme doit se soumettre lui-même à toutes les conséquences de son âge ou de sa pleutrerie. Aligne tes fiches, vieux bonhomme, dans ton bureau. C'est justice.

GINETTE

Mais qu'est-ce qui vous prend aujourd'hui ? Je me suis mal exprimée sans doute. Moi aussi je suis pantoufle, Pierre ! Résignons-nous à notre modeste emploi. La beauté, c'est pour les autres !

Pourquci faites-vous cette figure piteuse, grand Dieu ! Tenez, voulez-vous me passer les ciseaux qui sont sur la table ? Merci !

PIERRE

Je ne mérite pas tant de mépris. Au fond, j'ai ma valeur.

GINETTE

Mais je vous respecte énormément ; je sais que vos travaux d'architecte sont remarquables et j'apprends toujours à vous écouter.

PIERRE

Je vaux mieux que tout cela. La province m'a un peu étouffé, la vie de famille aussi ; au fond personne ne me connaît. J'ai été un solitaire. Si j'avais pu vous parler à cœur ouvert, vous m'auriez jugé, mais voilà... c'est de ma faute. Tout de suite, j'ai été assez bête, assez naïf, comme un vieux collégien, pour faire la gaffe et pour qu'il me soit interdit à tout jamais de reprendre cette conversation interrompue. Je vous aurais mieux éclairée sur moi-même, sur mes sentiments ! Vous m'avez ordonné de me taire, je me suis tu.

GINETTE, *énergiquement.*

Il ne pouvait pas en être autrement.

PIERRE

En effet. Seulement je me suis tu trop vite !

GINETTE

Non ! Parce qu'à coup sûr, le lendemain si vous aviez persisté, j'aurais bouclé mon imperceptible valise. Je n'aurais pas trahi l'hospitalité.

PIERRE *hausse les épaules.*

Oui, oui !... Mais tout de même ce sont de bien grands mots, et vous l'avez trahie tout de même !

GINETTE

C'est le comble, par exemple !

PIERRE

Parfaitement, à votre insu ! La trahison, c'est d'avoir apporté ici votre jeunesse, je ne dis pas seulement votre charme, je dis la puissance de votre jeunesse ardente, même votre gaieté, même ce courage que vous communiquez à tout le monde. Vous parliez tout à l'heure de la bureaucratie, de la porte qu'il faudrait ouvrir pour balayer cette atmosphère endormie. Eh bien, c'est ce que vous avez fait, vous, en entrant ici sournoisement et sans le vouloir.

GINETTE

Oh ! sournoisement !

PIERRE

Vous avez ouvert les fenêtres, vous avez balayé cette atmosphère provinciale où des énergies un peu molles s'endormaient dans le confort, dans une austérité pour laquelle nous n'étions peut-être pas nés. Cette grande histoire, la Guerre passait au-dessus de nos têtes. Vous, avec vos blessures toutes neuves, toutes saignantes, votre rage, votre enthousiasme, vous êtes arrivés comme un petit bolide. Vous nous avez tous entraînés. Qui sait même si Cécile aurait trouvé en elle ces ressources d'énergie si vous ne la lui aviez un peu soufflée ; vous n'avez pas besoin de proclamer votre amour pour la jeunesse, allez ! C'est vous qui êtes la jeunesse ! Mais cruelle par exemple... et sévère ! Bah ! la bonté vous viendra plus tard. La bonté, c'est déjà de la décadence.

GINETTE, *éclatant de rire, le nez sur son ouvrage.*

Bon Dieu ! mais je ne suis pas tout ça ! Qu

diable allez-vous chercher là ! Toutes ces choses se réduisent à bien moins... bien moins... C'est l'histoire d'une pauvre petite émigrée, un petit bout de rien du tout qui est entré dans une maison amie, chez des gens adorables et pleins de cœur. Or, pendant qu'elle se mettait simplement à sa besogne d'infirmière, à son petit traintrain de vie, le cousin, comme dans les pires romans, a failli devenir amoureux de sa petite personne. Ça aurait pu se gêter, elle aurait dû se fâcher... et puis tout s'arrange... Voilà à quoi se limite exactement l'histoire.

PIERRE, *secouant la tête.*

Non, pas du tout. Vous savez bien que ce n'est pas ça ! N'essayez pas d'en diminuer les proportions ! C'est plus, beaucoup plus !... C'est même tellement, que, par moments, je me demande si ce n'est pas une seconde vie qui commence... Et si, tout à coup, je vous révélais la profondeur de mes sentiments, vous en seriez peut-être effrayée... Mais cependant, je sais, je lis dans vos yeux, dans votre attitude, que vous vous en rendez compte.

GINETTE, *fronçant les sourcils.*

Alors, taisez-vous encore et toujours... c'est ce qui vaudra le mieux.

PIERRE

C'est une superstition ancienne qui vous fait dire : il vaut mieux se taire devant l'amour. Voyez-vous, je vous disais tout à l'heure une grande vérité, au sujet de ce soldat balbutiant qui s'en allait emportant avec l'amour qu'il vous a voué une grande force qui va le soutenir et l'embraser !... Je vous disais qu'un des miracles les plus merveilleux de cette guerre aura été de transformer les sentiments de l'homme devant la femme et réciproquement. Est-ce parce que vous

n'êtes plus les mêmes que naguère, vous autres femmes ?... Est-ce plus simplement parce que le danger de l'heure nous a fait mieux comprendre la destination de l'amour et de la tendresse, mais je sens parce que j'éprouve qu'il y a encore dans l'amour des rayons X qui restent à découvrir... Et quand la découverte est faite de ces rayons invisibles, c'est toute une espèce de rénovation ! En vous aimant comme je le fais, je ne peux même pas savoir s'il entre une partie d'amour physique pour vous ! C'est vrai ! Je vous aime, Ginette, éperdûment, suivant l'ancien terme, mais je vous aime comme on aime l'air pur, l'air vif des sommets, la santé, la marche... C'est un sentiment neuf qui a quelque chose de grand, d'enthousiasmant !

GINETTE

Ce n'est pas mon influence que vous subissez ! A travers moi vous sentez l'enthousiasme de l'heure que nous vivons.

PIERRE

Ah ! qu'importe si vous êtes le clairon ! Mais je jure qu'à mesure que vous parlez, qu'à mesure que vous vivez ici, je sens renaître en moi des ferveurs, des juvénilités, des espérances que je n'aurais plus jamais attendues de moi-même. Même quand je boude contre les paroles que vous prononcez, mon cœur vous donne toujours gravement raison : car vous avez toujours raison, Ginette ! Vous m'avez amélioré, vous m'avez inspiré le désir d'un idéal, vous m'avez rajeuni et si vous en avez guéri d'autres de leurs blessures, vous avez fait ici une très bonne œuvre aussi sans vous en douter : vous m'avez guéri de moi-même.

GINETTE

Faites mieux, faites plus encore, oubliez complè-



tement nos pauvres personnalités. Non, non, on ne peut pas parler d'amour, voyez-vous, on n'a pas le droit d'éprouver autre chose que l'amour qu'ils éprouvent, eux !

PIERRE, *avec rage.*

Ah ! vous ne parlez toujours que d'eux ! Et pour les rapprocher davantage de vous... vous les appelez... des enfants !

GINETTE

De quoi voulez-vous donc que je parle ? Je voudrais que vous les voyez comme nous les voyons, oui, il faut les avoir vus comme l'autre jour lorsqu'on est venu leur chanter la *Marseillaise* dans la salle de l'ambulance. Pierre, Pierre, si vous aviez vu toutes ces figures illuminées ! les grands blessés qui se soulevaient sur leurs coudes ! les petits qui enlevaient respectueusement leur coiffe, comme s'ils étaient devant une grande personne, devant un chef ! Et leurs yeux !... oh ! leurs yeux en écoutant cette chose qui les avait emportés déjà dans la mitraille et qui allait les reprendre bientôt, cette chose pour laquelle ils allaient mourir ! Il y en avait qui pleuraient de grosses larmes, il y avait des mains agitées, des mains qui froissaient le drap comme des agonisants, et eux aussi, ils associaient tout ce qu'ils avaient en eux d'amour à cette chose-là et j'entendais un blessé qui, tout en pleurant d'ardeur et d'enthousiasme, murmurait le nom de son amie ou de sa femme et disait : « Marie ! Marie ! » comme un autre disait peut-être dans un autre coin de la salle à cette minute : « Maman ! maman ! »... Ah ! les braves petits ! les braves petits !...

PIERRE, *tout à coup avec éclat.*

Oui, vous avez raison mille fois, il n'y a qu'eux !

Eux seuls méritent d'être aimés, tous ces sonneurs d'enthousiasme ! Ginette, vous n'avez pas besoin de m'entraîner ! Je vous réservais depuis quelque temps une grande surprise, et vous ne vous en doutiez pas ! Regardez-moi bien, savez-vous ce que je viens de faire à l'instant, savez-vous où je suis allé avec l'auto ? Je me suis fait conduire au bureau militaire. Dans ma poche depuis hier matin, je serre précieusement la réponse que l'autorité militaire m'a fait parvenir en réponse à une demande formulée par moi depuis une quinzaine de jours.

GINETTE

Et qui était ?

PIERRE

Celle d'obtenir mon envoi volontaire en première ligne.

GINETTE, *stupéfaite*.

Qu'est-ce que vous dites là ?

PIERRE

C'était facile. J'ai été soldat et je n'ai été versé dans mon service que par protection au moment de la mobilisation. Je n'ai que quarante-six ans après tout. Dans les tranchées, il y a des hommes de cinquante !

GINETTE

Et cette autorisation, vous...

PIERRE

Je l'ai là depuis hier matin. Elle me brûle ! Croyez-vous, je me sentais encore partagé par différents sentiments, je ruminais les vieux devoirs, comme s'il y en avait deux ! Il n'y en a qu'un ! Oui, oui ! Je m'en rendais compte ; mais au milieu de notre conversation de tout à l'heure, quand j'ai entendu votre cinglante ironie... car

je vous poussais exprès, je vous aguichais pour voir jusqu'au fond de votre conscience, pour y lire ce cri de reproche que vous n'avez jamais osé me lancer en face... alors j'ai bondi comme sous un coup de cravache, je suis allé droit au bureau militaire...

GINETTE

Pierre, vous n'avez pas signé ?

PIERRE

C'est tout comme ! Je voulais voir si j'étais en règle : je le suis. Je n'ai plus que ma signature à mettre. Dans un quart d'heure, ce sera fait.

*Il est là, face à elle, souriant, radieux.*

GINETTE

Mais votre femme, est-elle au courant... votre femme ?

PIERRE

Jamais de la vie par exemple ! Je n'ai mis personne au courant de mon travail de conscience

GINETTE

Mais alors vous n'avez pas le droit. Vous devez connaître son opinion, peut-être son désaveu. Vous avez une fille ! Réfléchissez.

PIERRE

C'est vous qui me parlez ainsi, tout à coup ? Ah ! je ne vous reconnais pas ! Qu'est-ce que cette objection soudaine et timorée ! Est-ce qu'ils n'ont pas tout sacrifié, eux, leur famille, leurs enfants, leur femme, comme je vais le faire, moi le retardataire ! Ce qui est bon pour les autres, n'est-il pas bon pour moi ? Non, je ne suis pas au rancart, Ginette. J'en suis ! Depuis que j'ai pris cette décision, je suis rempli d'enthousiasme, de joie. Je trichais avec vous, je vous présentais des objec-

tions, et à mesure que vous les détruisiez, au lieu de la déception que vous croyiez enfoncer en moi, c'était du bonheur, c'était de la joie que j'éprouvais !...

GINETTE

Pierre ! je vous en conjure, Pierre, vous agissez sous l'empire d'une idée. Elle n'est peut-être pas juste... Il y a plusieurs devoirs, en effet. Je suis effrayée... vous m'épouvantez...

PIERRE

Et en outre, voyons, voyons, est-ce que ce n'était pas la seule solution ? Il n'y en avait pas d'autres ! Vous parlez de devoir, mais vous ne pensez pas le premier mot de ce que vous dites. Est-ce que nous ne vivions pas tous deux dans une gêne insupportable ; est-ce que cet amour que j'éprouvais pour vous n'était pas entre nous et ne pesait pas dans toute la maison de son poids de mensonge ? Votre loyauté elle-même changeait par moments ! Avouez que vous aviez envie de partir quelquefois ?...

GINETTE

Je regrette de ne l'avoir pas fait ! Si j'avais su

PIERRE

Non. C'est moi qui dois partir. C'est moi qui partirai et pour la plus belle des causes ! La maison sera assainie derrière moi. Mais ce n'est là qu'un bien mince espoir en comparaison de celui qui m'anime, Ginette, ma chérie ! Vous m'avez donné la force d'aller à la patrie ! Je vous dois tout ! Rassurez-vous, votre amour n'est pas en cause. C'est fini. Ça été ma Jouvence, voilà tout ! Maintenant, corps et âme pour mon pays ! Vous m'avez arraché à ma torpeur, j'ai vingt ans, vingt ans au cœur, Ginette ! Je vais me battre ! Oh

soyez tranquille, je reviendrai, je reviendrai et j'aurai mérité, je vous le jure, d'être estimé de vous, Ginette !

GINETTE

Pierre, je suis en proie à une émotion effrayante, Pierre, il me semble à mon tour que je suis prise dans une espèce de vertige. Non, il ne faut pas que cela soit... Voyons, voyons, mon ami, de l'ordre, voyons, raisonnez... raisonnez... (*Pierre la regarde en souriant.*) Il y a quelqu'un d'abord à qui il faut demander, à qui...

*Juste à ce moment, la porte s'ouvre. Cécile entre, suivie de Simone.*

## SCÈNE XVI

LES MÊMES, CÉCILE et SIMONE

PIERRE, *de suite.*

Je t'attendais.

CÉCILE

Tu as quelque chose à me dire ?

PIERRE

Oui. Mais attends que Simone soit passée à côté

CÉCILE, *à Simone.*

Tiens, emporte les livres alors.

*Simone sort.*

PIERRE, *après un grand temps.*

J'ai une grande nouvelle à t'annoncer, à vous annoncer à tous. Je suis sûr que tu m'approuveras quand je te l'aurai dite.

CÉCILE, *s'asseyant.*

Qu'est-ce que c'est ?

PIERRE

Ma chère Cécile, j'agitais en moi depuis quelque temps des remords auxquels je ne t'ai point fait participer. Le résultat de mes réflexions, de mes décisions est tel que je ne pouvais que te mettre en présence du fait accompli. Je n'ai pas voulu que ta volonté entrât dans la balance.

CÉCILE

Tu n'agis jamais qu'avec discernement et avec justesse, je n'aurais pu sans doute qu'acquiescer. J'écoute !... Ginette n'est pas de trop ?

PIERRE

Voici... Je veux servir ma patrie comme les autres. Je suis en pleine force. Ma mise au rancart n'était, après tout, qu'une lâcheté. On a le droit dans mon cas de contracter un engagement. J'ai fait des démarches sans t'en avertir. Je me suis occupé de mettre avant tout ma conscience en règle. C'est décidé, j'ai obtenu mon incorporation au 162<sup>e</sup> d'infanterie où je reprends mon grade de sous-lieutenant.

CÉCILE, *se levant, tremblante.*

Tu as fait cela ? c'est fait, c'est décidé ?

PIERRE

Je n'attends plus que mon ordre d'appel.

CÉCILE

Et ce régiment se trouve où ?... (*Pierre fait un geste qui a l'air de dire « je ne sais pas ».*) Ah ! dans les tranchées alors, à la ligne de feu ?

PIERRE

Au front.

CÉCILE, *avec un cri.*

Tu as fait cela ! Ton enfant, mon Dieu, ton enfant, et moi... moi !...

PIERRE

Et eux ! n'ont-ils pas leurs femmes, leurs enfants ! Je ne pouvais plus y tenir. Tu m'approuves, n'est-ce pas ?

CÉCILE

Je ne peux pas le croire ! C'est une épreuve... Dis-moi que ce n'est pas vrai... Ou alors, que c'est un cas de conscience, un scrupule, appelons-le ainsi, comme tant d'hommes en agitent en ce moment. Dans ce cas, tu verras, tu verras... je te calmerai. C'est moi qui te ferai comprendre la vérité. Ginette est une enfant qui, souvent bien à tort et sans penser aux conséquences, a agité devant nous des idées de devoir et de sacrifice parfaitement exagérées... Mais d'ailleurs je m'abuse, ce ne sont pas les paroles d'une enfant qui ont pu t'impressionner !

PIERRE

Non ! Ne cherche pas. C'est l'idée fixe, torturante du devoir. C'est devenu une obsession. Je ne peux plus attendre.

CÉCILE

Mais, mon ami, mais, mon chéri, c'est bien compréhensible ! Parbleu, tu ne serais pas l'être que tu es, si tu n'éprouvais pas de la gêne, de l'ennui... Mais tu t'égares et tu ne vois plus juste du tout. Ton âge libère ta conscience. Tu n'as pas été pris pour le service armé. Je comprends ces scrupules chez des hommes encore jeunes...

PIERRE

Je suis un homme en pleine vigueur. J'ai été soldat. On a l'âge de ses artères et de ses muscles.

CÉCILE

Ah ! mais je ne veux pas ! Ah ! mais c'est im-

possible !... Mais oui, nul homme n'est tenu de faire plus que son devoir... lorsque la patrie elle-même ne le réclame pas... Mon chéri, c'est une espèce de fièvre qui te prend... Donne-moi ta main... Pourquoi me la refuses-tu ?... Ah ! Ginette, voyez comme vos paroles sont imprudentes.. comme nous devons tous regretter d'avoir parlé à la légère !... Mais, n'est-ce pas, Ginette, dites-le lui, dans aucun cas, vous n'avez fait allusion à une lâcheté quelconque... Jamais nous ne l'avons incriminé ! Jamais personne n'a songé à venir lui dire qu'il était un lâche !

PIERRE

Personne... mais moi.

CÉCILE, *avec éclat.*

Toi ! toi !... Il faut bien tout de même qu'il y en ait qui restent. Ils ne peuvent pas tous mourir !

PIERRE

Il ne s'agit pas de mourir. Il s'agit de vaincre. Il s'agit d'être là.

CÉCILE

Mais c'est abominable à la fin !... Tu ne vois pas l'état dans lequel tu me mets... Oh ! la façon dont tu as organisé cet engagement, derrière moi, sans t'inquiéter de ce que je pourrais penser ! Cette façon de me mettre, comme tu le dis, devant la chose accomplie ! Il y a là positivement quelque chose d'excessif, de révoltant... moi... moi... ta femme... J'avais le droit d'être consultée, y songes-tu ? Tu me brises... tu m'accables... Je ne sais plus où j'en suis. Aie pitié de moi !

*Son pauvre visage exprime un bouleversement intense.*

PIERRE

Ma chère Cécile, ma résolution est inébranlable.



Je suis prêt d'ailleurs à subir toutes les tortures que ma décision va m'imposer. Je n'en sortirai que plus raffermi... dussè-je en ressortir aussi plus triste !

CÉCILE *éperdue.*

Alors si je ne compte pas, songe à Simone. Ah ! elle aura plus d'empire que moi, ta petite Simone ! Elle a tant besoin de toi, elle qui est si faible, si délicate et qui t'aime tant, car elle n'aime que toi... Mais oui, moi, elle m'aime très peu... bien moins que toi en tout cas... Je t'en prie ! Je t'en supplie... Ah ! je vais convoquer tous nos amis ; ils te parleront, ils te dicteront ta conduite. Tu verras, j'ai toujours été de bon conseil, reconnais-le ; je ne peux pas me tromper.

PIERRE

Tout ce que tu diras est inutile et tous les conseils seront bien importuns. Je te répète que la chose est faite, tu entends, signée...

CÉCILE

Signée !... (*Elle appelle.*) Simone !... Simone !...

GINETTE, *courant à la porte.*

Non... ne l'appellez pas... Ne l'appellez pas...

PIERRE

Cécile ! je t'en supplie ! n'appelle pas... Tout à l'heure, tu réclamais ma main, donne-moi la tienne... viens ici.

*Il l'attire.*

CÉCILE

Non, non, ne me touche pas... Va-t-en ! va-t-en ! Je ne compte plus pour toi !... Ne me parle plus... Laisse-moi...

PIERRE

C'est ton premier mouvement, Cécile... C'est

ton premier cri ; tu m'approuveras après. Je te connais.

CÉCILE, *se précipitant sur la porte.*

Simone ! Simone !... (*Dès que Simone est sur le seuil, elle lui crie.*) Simone, ton père veut nous quitter... Simone ! ma pauvre enfant...

SIMONE

Papa !

CÉCILE

Il veut aller se battre... Il veut aller se faire tuer... Va te jeter à ses genoux... Dis-lui d'avoir pitié de nous !

PIERRE, *se dégageant brusquement.*

Ah ! tu abuses, Cécile, tu abuses... Voilà la scène que je voulais éviter. Relève-toi, Simone... relève-toi ! A mon tour, c'est moi qui dis : Allez-vous-en... Quand vous serez plus calmes toutes deux, je pourrai vous parler, vous persuader. Pour l'instant, laissez-moi tous. J'ai encore besoin de me retrouver seul... devant ma conscience.

CÉCILE, *immédiatement sautant sur cette lueur d'espoir.*

Ah ! tu vois bien que tu n'as pas dit ton dernier mot ! Oui, je te laisse... oui, nous te laissons. Viens mon enfant chérie, viens... Ton père a compris... ton père t'a entendue ! Ah ! c'est égal, je viens d'avoir une rude peur. (*Elle respire largement.*) Oui, oui, mon chéri, nous te laissons, réfléchis. Nous t'attendons à côté.

*Elle sort encore secouée par les larmes et en serrant Simone tout contre elle. Elle laisse la porte ouverte. Ginette, la main sur le bouton de la porte, se retourne vers Pierre.*

## SCÈNE XVII

GINETTE, PIERRE

PIERRE

Ah ! ça, suis-je un criminel ?... En faisant ce que des millions d'êtres ont fait avant moi... ne dirait-on pas que je commets une lâcheté...

GINETTE

C'est le cri du cœur !

PIERRE

On ne ferait pas mieux pour un traître !

GINETTE

Dans ces grands sacrifices il y a toujours la trahison de l'amour !

PIERRE

Alors, si je suis emporté par le coup de vent qui passe...

GINETTE

Peut-être cette femme sent-elle obscurément que ce coup de vent-là vient d'une profondeur où elle n'avait pas sa place...

*On entend crier à côté : Simone ! Simone ! mon enfant... Ginette pousse la porte sans la fermer entièrement.*

PIERRE

Alors, devrai-je donc me rétracter ?... Dois-je aller poser ma signature ou non ?... Une seule voix m'inquiète... Ginette, répondez-moi sincèrement, du fond de vous-même... Oubliez tout ce qui n'est pas directement et uniquement le devoir lui-même... Le devoir ! il n'y a pas autre chose en question, Ginette ! C'est vous seule que j'en-

tendrai... que je lise dans votre voix la vérité nécessaire... Si je m'en vais, si je vais me battre et à plein cœur, si je reviens — et je reviendrai — avec les autres, après la victoire, dites, dites, verrai-je dans vos yeux éclater l'assentiment, la fierté ! Verrai-je dans votre sourire ce quelque chose de plus et qui ne sera pas de l'amour — mais qui me remplira de bonheur, d'orgueil, qui voudra dire simplement cela... « C'est bien ! c'était ça qu'il fallait faire... Je suis contente... » Je sacrifie le foyer, l'amour, même légitime, s'il restreint la conscience et je serai heureux de céder à celui qui vous entraîne, pour la plus belle des causes, loin de la vie humble, fade et déperissante... Ginette ! verrai-je cela... un jour... Ginette, est-ce cela que vous me direz un jour ?

*Elle le regarde avec une émotion indicible. Leurs yeux se fixent dans une intensité effroyable. Grand silence.*

GINETTE

Oui !

PIERRE, *se redressant dans un grand mouvement de joie.*

Alors !...

*Il se précipite sur son chapeau et sort précipitamment.*

RIDEAU

## ACTE DEUXIÈME

Même décor. Le salon a quelque chose de plus abandonné, de plus reclus. Des housses aux meubles. La grande table est poussée près de la cheminée qui est allumée. Les fauteuils sont tournés vers l'âtre.

### SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR et MADAME DE SAINT-ARROMAN  
MONSIEUR DES MARAIS, GERMAINE

GERMAINE

Si Madame et ces Messieurs veulent se donner la peine d'entrer, je vais prévenir ces dames.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Annoncez Monsieur et Madame de Saint-Arroman et Monsieur des Marais. (*La bonne sort.*) Vous voyez sur la cheminée son portrait en uniforme. Quelle heure as-tu, Léon ?

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Quatre heures.

MONSIEUR DES MARAIS

C'est tout à fait pareil...

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

A quoi, Monsieur des Marais ?

MONSIEUR DES MARAIS

Quand on venait prendre des nouvelles de mon fils... et que j'écoutais chuchoter les visiteurs derrière les portes.

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Comment voudriez-vous que ce ne fût pas toujours la même chose ?

MONSIEUR DES MARAIS

Je ne l'ai pas vue depuis un ou deux ans, Madame Bellanger... Elle n'avait pas un visage fait pour l'anxiété ! C'était une femme solide.

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Oh ! notre cousine est restée pareille ! Elle a une autre résistance que ça !

GERMAINE, *rentre.*

Ces dames arrivent.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Merci.

## SCÈNE II

LES MÊMES, GINETTE

GINETTE, *peu après, en costume de ville gris.*

Cécile me prie de l'excuser auprès de vous... Elle est souffrante.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Mais je crois bien, je crois bien... Nous venions simplement demander si vous aviez des nouvelles... sans quoi nous n'ignorons pas que Cécile ne sort presque plus depuis un mois.

GINETTE

Oui, elle a suspendu complètement son service à l'ambulance ; elle ne se sentait pas en état d'esprit de continuer son service.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Je vous présente Monsieur des Marais que nous

avons rencontré et qui a absolument voulu monter.

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Eh bien ! avez-vous des nouvelles ?

GINETTE

Aucune, aucune, sans quoi je vous aurais déjà fait prévenir.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

C'est désolant !

GINETTE

Ou c'est tant mieux.

MONSIEUR DES MARAIS

Evidemment, voilà toujours ce qu'on se dit !

GINETTE

Un ami de Cécile qui est très influent et très actif, monsieur Lacaze, a fait toutes les démarches à Paris et même par la Croix-Rouge en Allemagne. Rien ! Par conséquent, c'est la porte ouverte à tous les espoirs, n'est-ce pas ?

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Cela fait combien de temps maintenant que vous êtes sans nouvelles ?

GINETTE

Trente-quatre jours ! Avez-vous lu la dernière carte ? Elle était datée de Champagne. Bref, nous sommes toujours dans le même état d'esprit et au même point que lorsque le service des renseignements nous a répondu : pas de nouvelles !... Tenez, voilà la carte.

*Monsieur et Madame de Saint-Arroman et Monsieur des Marais regardent la carte postale.*

MADAME DE SAINT-ARROMAN, à *Ginette*, à part.

Je vous demande pardon d'avoir amené cette relation à nous...

GINETTE

Je ne connais pas ce Monsieur, en effet.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Il a perdu son fils à la guerre, il y a six mois. Depuis lors, une forme aiguë de la curiosité le fait rôder autour du malheur des autres pour y retrouver le sien. C'est un excellent homme mais son insistance est presque malade.

GINETTE

Oui... C'est un des innombrables guetteurs.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Je redoutais qu'il ne vous soit très agréable de le voir ; il y en a qui évitent la vue de ce petit homme qui se promène le dos remonté comme s'il pleurerait toujours.

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN, *rendant la carte*.

A ce moment, en tout cas, il avait l'air joyeux et bien en forme... Merci. Mais enfin l'état de Cécile ?

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Espère-t-elle, ou, au contraire, se laisse-t-elle aller ?

GINETTE

En apparence, elle est très forte et très confiante : il ne lui échappe jamais que des paroles de certitude, mais l'anxiété de son œil et sa marche fébrile démentent toute tranquillité.

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Et vous personnellement, Mademoiselle ?



MONSIEUR DES MARAIS

Oui, vous ! vous avez l'air perspicace... Pour mon pauvre fils, je sens que vous auriez deviné.

GINETTE

Moi ! oh ! j'ai la plus grande confiance. Elle ne repose sur rien, naturellement, que sur des intuitions, mais je serais bien étonnée si l'avenir la démentait. J'ai la foi.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Vous ne croyez pas que notre pauvre Cécile ferait bien de reprendre un peu ses occupations à l'hôpital comme vous ?

GINETTE

Mais je compte bien que d'ici peu elle va reprendre son service. En ce moment-ci d'ailleurs nous n'avons pas de grands blessés et l'on peut s'absenter l'après-midi ; il n'y a qu'une dizaine de lits ; seulement il faut nous attendre dans un mois, avec la grande attaque de Champagne, à une recrudescence d'occupation. D'ici là il est tout à fait salubre que Cécile se soit reposée. Elle avait beaucoup travaillé depuis un an et demi, songez !

MONSIEUR DES MARAIS

Le travail !... Oui... il faut travailler avant... parce qu'après... on ne peut plus...

GINETTE, *sèchement.*

Cela dépend des âges et du courage qu'on a, Monsieur.

MONSIEUR DES MARAIS

Quand bien même...

GINETTE, *impatiente.*

Vous ne faites rien dans la vie ?

## MONSIEUR DES MARAIS

Je me lève dès cinq heures du matin... Je suis toujours debout... Je vais dans les gares, dans les hôtels de la ville, partout où il y a de la tristesse. Il faut bien user ma vie !...

## GINETTE

Le moment du repos est sans doute venu pour vous...

## MONSIEUR DES MARAIS

Je voudrais bien oublier le siècle, la vie, toutes les misères humaines. Mais on ne peut pas... Elles vous attirent ! Elles vous attirent...

## GINETTE

N'est-ce pas, c'est un aimant puissant ?

## MONSIEUR DES MARAIS

Oui, mais nous, les vieux, cela nous soulève... à peine... pour mieux nous laisser retomber après dans notre vie sédentaire.

MADAME DE SAINT-ARROMAN, *prudemment.*

Chère amie, nous ne voulons pas vous déranger plus longtemps.

## GINETTE

Il est tout à fait naturel que vous soyez venus aux nouvelles. Je suis désolée de ne pas vous en donner de meilleures. N'hésitez pas, quand vous passez par ici, à sonner. Vous n'en voulez pas à Cécile, n'est-ce pas ?

## MADAME DE SAINT-ARROMAN

Oh ! je la comprends si bien !... et puis que nous dire ? Ces paroles vaines et vagues que toutes les familles échangent en ce moment ? Il n'y a qu'à s'en remettre à la volonté de Dieu. Nous souhaitons tant que le courage de ce brave

garçon soit récompensé, car il a été admirable en quittant ainsi volontairement tous les siens...

GINETTE, *gravement.*

Ce sont de grands exemples.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Allons, au revoir, Mademoiselle.

MONSIEUR DES MARAIS, *intentionnellement.*

Je reviendrai.

GINETTE, *avec un haut-le-corps.*

Hum ! Pas sûr ! Monsieur des Marais, vous reviendrez, mais dans cinq ou six mois. Je vous invite à dîner. Malgré votre deuil, nous lèverons nos verres en l'honneur d'une joie qui sera universelle, et à côté de ce brave garçon, vous trouverez la force de lever votre verre de champagne comme les autres.

*Elle lui frappe familièrement sur l'épaule.*

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Dites bien à Cécile que nous serions heureux de la voir, de parler ensemble de l'absent, que nous l'aimons bien... Et que la ville entière a les yeux et le cœur fixés sur elle.

GINETTE

En tout cas, je le lui dirai.

*Ils sortent.*

### SCÈNE III

GINETTE, CÉCILE, puis GERMAINE

CÉCILE, *entrant comme si elle avait guetté leur sortie.*

Ils sont restés moins longtemps que je ne le craignais. Ah ! ces empressements sont fastidieux ! Ils finiraient par vous donner l'appréhension du

malheur si on n'était pas si ferme, ni si rassuré. Ginette, nous allons faire un peu de musique, voulez-vous ? Vous avez le temps ?

GINETTE

Oh ! je n'ai pas besoin d'être là-bas avant une demi-heure.

CÉCILE

Et puis après j'irai me promener seule près du canal.

GINETTE

Décidément, c'est votre promenade favorite.

CÉCILE, *feuilletant les partitions.*

Oui, c'est là où nous nous promenions dans les premiers temps de notre mariage. Instinctivement, on recherche tous les endroits où on a été heureux ensemble, n'est-ce pas ? Et je l'ai tant parcouru, ce chemin, avant la naissance de la petite ! Nous allions souvent jusqu'à la croix Saint-Bernard à bicyclette, dans notre jeune temps... J'entends encore craquer les branches sous les roues de ma bicyclette... Tous les parcours que l'on faisait à deux deviennent si émouvants maintenant ; je ne peux plus entrer chez le marchand de tabac du coin sans un petit battement de cœur... (*Se reprenant.*) Et c'est absurde parce que vous connaissez mon état d'âme, n'est-ce pas ? Mais on serait nerveuse à moins. Voulez-vous que nous jouions du Grieg ?

GINETTE

Volontiers. (*Elle reprend son violon et accorde.*) Il faut que j'achète de la colophane meilleure ; celle-là est en mille miettes.

CÉCILE

Je ne vous ennuie pas au moins avec tous mes souvenirs. Les souvenirs, c'est si personnel !

GINETTE, *la voix ferme.*

Non, mais l'avenir, voyez-vous, il faut toujours avoir les yeux fixés sur lui ! J'ai une si grande confiance en l'avenir...

CÉCILE

Vous avez raison, seulement le passé n'est jamais tout à fait liquidé... Tenez, je me demande même si je lui ai assez fait comprendre tout mon amour pour lui, toute ma tendresse... En quinze années de mariage, c'est inouï, on ne trouve même pas le temps de dire tout son amour. J'ai des remords maintenant de ne pas le lui avoir assez fait comprendre ! Comme c'est court, quinze ans !... Mais je parle, je parle ! Excusez-moi... Simone n'est pas en âge de partager ces sentiments-là, alors je me confie à vous. Je sais bien, vous allez me gronder encore, Ginette, et vous aurez raison ; tout le monde n'a pas votre force admirable ! Ne me grondez pas, tenez, et embrassez-moi.

*Elle lui tend la joue.*

GINETTE

Cécile, Cécile ! ne vous laissez pas abattre... Ayez confiance ! Je suis si sûre, moi, si certaine !

CÉCILE *lui caresse amicalement les cheveux.*

Et moi donc !... Nous nous comprenons bien maintenant n'est-ce pas ? Depuis six mois d'intimité complète à nous deux et surtout depuis ce dernier mois !... Dites, au fond de vous, m'avez-vous pardonné ce petit mouvement que j'ai eu naguère envers vous, m'avez-vous bien pardonné ? Ce n'était pas, vous le comprenez, vous-même que j'accusais directement, mais l'imprudence de vos paroles ! Comme disait Pierre en riant, vous êtes née cornélienne... Mais enfin, dame, cette espèce d'appel aux armes perpétuel qui

semblait votre marotte à cette époque !... Je sais bien qu'un esprit comme Pierre n'a pas pu être sérieusement influencé par les opinions d'un enfant... Tout de même sur le moment, n'est-ce pas ! J'avoue que je regrettais tant de paroles que nous avons prononcées imprudemment, sans nous douter de ce qui se passait dans son esprit à lui.

GINETTE

Car, vous aussi, vous étiez très combative.

CÉCILE

Ah ! Dieu, je me le suis assez reproché ! Si j'avais pu deviner ! Mon tort, voyez-vous, ça n'a pas été quelques paroles imprudentes qui n'ont pas dû peser beaucoup sur sa décision, non, mon vrai tort a été un respect humain absurde, j'aurais dû l'empêcher de partir, j'aurais dû m'accrocher à lui.

GINETTE

Ç'eût été mal ! Vous ne le deviez pas.

CÉCILE

Si, si, je le devais, ce sera le remords de toute ma vie !

GINETTE, *sursautant.*

Est-ce que vraiment vous penseriez !...

CÉCILE

Non, non, non ! Je ne pourrais pas supporter cette idée-là ! non, je ne le veux pas ! Quand bien même j'entendrais toutes les horloges de la ville sonner en même temps, l'heure n'aura pas sonné tant que je n'entendrai pas celle-ci... la mienne

*Elle se croise énergiquement les bras.*

GINETTE

Ce soir, ou demain matin, et vous savez qu

mes pressentiments ne me trompent pas, j'ai la certitude que vous allez recevoir une lettre.

CÉCILE

Vous m'avez déjà dit vingt fois que vos pressentiments ne vous trompaient pas ! Et puis, non, j'aime mieux ne plus attendre ! J'aime mieux me faire à l'idée de ne rien recevoir jamais... Toutes les mères et toutes les femmes de France qui n'ont pas de nouvelles doivent éprouver ce sentiment jusqu'au retour définitif. Elles vivent dans une espèce de vie intermédiaire, oui... ni tout à fait mort, ni tout à fait vivant là-bas... Il vaut mieux ne pas savoir, il vaut mieux attendre toujours... Nous sommes maintenant comme les femmes de ces marins dont on me parlait, les marins d'Islande ; tous les jours elles attendent un peu plus un retour qui ne se fera peut-être jamais... alors elles arrivent ainsi insensiblement à la vieillesse en gardant l'espoir... et quand on leur apprend qu'ils sont morts, elles s'aperçoivent qu'elles le savaient depuis déjà longtemps !... (*S'asseyant au piano.*) Chantons la chanson de la fidélité... l'épouse qui attend éternellement celui qui ne revient pas... Voulez-vous ? La chanson de Solveig.

GERMAINE, *entrant.*

Monsieur Duard.

GINETTE

Est-ce que ?...

CÉCILE

Recevez-le, faites monter, je vous laisse.

GINETTE

Vous ne le recevez pas ?

CÉCILE, *souriant.*

Comme ce n'est pas pour moi qu'il vient d'abord !

GINETTE .

Si vous pensez vraiment cela, je ne le recevrais plus moi-même.

CÉCILE

Je vous en prie. Je suis très heureuse de la sympathie que me témoigne à moi comme à vous Monsieur Duard qui est un excellent homme, mais pour les mêmes raisons qui m'ont empêchée de recevoir tout à l'heure ma famille, je préfère le silence complet et le recueillement sur le sujet qui m'opprime... Puisque vous êtes assez gentille pour me servir d'intermédiaire dans toutes ces occasions, faites-le encore une fois. Je ne dédaigne pas du tout l'amitié de ce charmant homme, il peut m'être très utile... Même invitez-le à dîner pour un de ces soirs.

GINETTE

Et notre musique ?

CÉCILE

Nous en ferons tout à l'heure, j'en profite pour descendre à la lingerie ; j'ai commencé hier l'inventaire du linge. J'avais trop négligé la maison...

*Elle sort par la petite porte du fond. Entre Monsieur Duard.*

## SCÈNE IV

GINETTE, DUARD

DUARD

Bonjour, Mademoiselle. Personne n'est venu, vous n'avez reçu personne ?

GINETTE

Si les cousins de Madame Bellanger.



DUARD

Et puis c'est tout ?

GINETTE

C'est tout. Pourquoi ?

DUARD

Personne d'autre n'a demandé à voir Madame Bellanger ?

GINETTE

Personne à ma connaissance... Votre ton m'inquiète ; qu'y a-t-il ?

DUARD

Rien, rien de grave, mais je suis un peu agité, en effet, anxieux.

GINETTE

Pour nous ? Pour elle ?...

DUARD

Ecoutez, Mademoiselle. Je vais vous expliquer en deux mots et puis je me mettrai à la recherche de la personne que je m'attendais à trouver ici. Il faut absolument que je la trouve ; je reviendrai ce soir à six heures, si vous le voulez bien, et nous parlerons de ce que j'aurai appris.

GINETTE

Mettez-moi au courant d'un mot, au moins.

DUARD

Il s'est présenté à la sous-préfecture en mon absence, car j'étais en tournée d'inspection à propos des réquisitions, il s'est présenté une personne que ma sœur a reçue avec mon adjoint et qui vient de Genève, un agent de la Croix-Rouge internationale comme on nous en dépêche quelquefois pour des communications particulières.

GINETTE

Et alors ?... Achevez.

DUARD

Ne vous énervez pas ainsi, Mademoiselle, aucun malheur ne frappe votre maison ! Cependant cette personne a prononcé deux ou trois noms dont deux étaient totalement inconnus de ma sœur comme habitants de La Flèche, mais elle croit bien que le troisième nom était celui de Bellanger. Encore une fois cela a été plus bredouillé que prononcé, et en somme la préfecture n'a rien à voir avec des communications de ce genre... Non, non, ne vous émotionnez pas, Mademoiselle, je vous en prie ! Quand bien même ma sœur ne se serait pas trompée, cela ne signifierait rien du tout ; en tout cas, il ne faudrait pas en conclure à un malheur. Au contraire ! Monsieur Bellanger peut être prisonnier. Par la Suisse se font toutes les communications de ce genre. Là serait l'explication de ce silence car, encore une fois, s'il était arrivé un malheur, c'est par l'administration militaire que nous le saurions.

GINETTE

Alors, en ce moment cet homme erre par la ville et nous ne savons pas où le trouver ?

DUARD

Ce sera l'affaire de peu d'instants pour moi de le pister et de le rejoindre.

GINETTE

C'est ça, c'est ça !

DUARD

Mais, je vous en prie, ne vous mettez pas dans cet état !

GINETTE

Apportez-moi une bonne nouvelle, je vous en supplie, apportez-moi une bonne nouvelle ou je deviendrais folle !

DUARD

C'est vous qui parlez ainsi !

GINETTE

Oui, vous ne pouvez pas savoir... vous ne pouvez pas comprendre. Depuis un mois je lutte... j'essaye de me calmer. Ah ! si le malheur survenait ! si c'était vrai !

DUARD

Ce ne sera pas ! Mais quand bien même, celle à laquelle il faudrait porter secours dans ce cas, celle pour laquelle il serait nécessaire que vous ayez tout le courage voulu, c'est Madame Bellanger. C'est elle qui serait frappée la première.

GINETTE, *instinctivement.*

Pas plus que moi !

DUARD, *la fixant avec étonnement*

Pas plus que...

*Silence.*

GINETTE

Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, Monsieur Duard, je vous en supplie !... Excusez seulement mon trouble. Vous êtes notre ami, vous êtes mon ami, n'est-ce pas ? J'ai si peu de personnes à qui me confier ! j'ai toujours senti dans votre regard une loyauté qui m'a donné confiance !

DUARD

Comptez entièrement, Mademoiselle, sur mon attachement et sur ma sincérité.

GINETTE, *en proie à une grande émotion.*

J'ai des remords, des remords affreux qui torturent ma conscience depuis le départ de mon cousin. Ma part de responsabilité est si grande !

DUARD

Je vous supplie d'avoir confiance en moi. Allez jusqu'au bout de la sincérité. Croyez-vous que je ne puisse deviner à demi...

GINETTE

Il y avait une vilénie dans l'air... Instinctivement, j'ai voulu la détourner, la changer en beauté... J'étais sincère. J'ai fait comme les sœurs de charité, comme les prêtres, lorsqu'ils voient une âme en perdition. Leur prosélytisme s'acharne et lorsqu'ils gagnent cette âme à leur cause, alors ils s'enorgueillissent de leur ouvrage, comme s'ils avaient fait une grande action !... Ah ! les fous, les fous ! Que m'importait à moi, je vous le demande un peu, de gagner cette âme à la patrie ! comme si elle en avait encore besoin, la patrie !... En tout cas ce n'était pas à moi de parler !... J'étais l'hôte, la réfugiée... Hélas ! qu'ai-je fait !

DUARD

Je veux vous aider, Mademoiselle, vous secourir moralement...

GINETTE

Je n'ai pas conseillé, mais j'ai inspiré ce départ !

DUARD

Eh bien ! je ne vois pas le mal qu'il peut y avoir à inspirer une vertu de sacrifice et de courage que le plus humble ouvrier, le plus simple paysan de France porte en lui. De quoi pourriez-vous avoir honte ? Ceux qui peuvent éprouver un remords, ce sont ceux qui ne sont pas capables d'escalader

la cime. J'en sais peut-être quelque chose... Calmez-vous, je vous en prie. Je ne vous reconnais

GINETTE

Oh ! c'est que j'ai tellement changé !... J'avais dix-neuf ans au commencement de la guerre... Une année de plus et il me semble que j'en ai cinquante !... Je vivais dans une espèce de vertige, comme sur une barricade, les yeux encore pleins des horreurs que j'avais vues... J'aurais voulu être homme pour partir et taper dur !... Ah ! les belles heures d'enthousiasme !... Je ne savais rien de la vie ! Je pleurais comme on chante...

DUARD

Eh bien, rien n'est changé !

GINETTE

Rien..., mais la fièvre s'est calmée depuis... Nous avons eu trop de loisirs... La conscience a eu le temps de naître... Des mois... des mois... d'hécatombes... de sang... cette guerre de siège qui n'en finit pas !... Dirais-je encore : « Partez ! » comme je l'ai dit dans un coup de tête, d'emballement... sans même me poser les questions... qui m'obsèdent chaque nuit maintenant !...

DUARD

Vous vivez trop repliée sur vous-même... Vous vous rongez toutes les deux. D'abord il n'y a aucun malheur, j'en ai le sentiment très net.

GINETTE

Dieu vous entende !

DUARD

Le pire est peut-être que Monsieur Bellanger soit prisonnier en Allemagne.

GINETTE

Oh ! tout serait sauvé, je n'en demande pas plus.

DUARD

Et puis ma sœur a peut-être mal compris le nom. Ecoutez, pardonnez-moi de vous laisser dans cette anxiété morale, mais il est indispensable que j'aille à la recherche de ce personnage.

GINETTE

Oui, c'est vrai, allez vite, sachez de quoi il retourne. J'ai même été imprudente de vous retarder, pardon.

DUARD

J'ai mon auto en bas. Je reviendrai dès que je saurai quelque chose ; comptez sur moi, sur ma discrétion, sur mon respect. Vous, pendant ce temps et à tout hasard, au cas où..., détournez l'attention de Madame Bellanger.

GINETTE

A l'instant même, oui.

DUARD

Et ressaisissez-vous !

GINETTE

Oh ! c'est déjà fait ! Je m'en veux de cet instant de faiblesse ; il est passé.

DUARD

Et dites-vous que d'une minute à l'autre vous aurez la preuve que toutes vos appréhensions étaient vaines.

GINETTE

Oui. Il le faut. J'en suis sûre d'ailleurs et comme dit Cécile qui s'y entend en courage : « Quand bien même toutes les horloges de la ville sonne-

raient en même temps, si l'heure n'a pas sonné à cette pendule-ci, je n'ai rien entendu ! »

DUARD

A tout à l'heure.

*Il sort. Ginette se reprend un peu, en silence, puis elle va à la porte et appelle.*

## SCÈNE V

GINETTE; CÉCILE, puis GERMAINE

GINETTE

Cécile !

CÉCILE

Voilà.

GINETTE

Vous étiez en bas.

CÉCILE

J'arrive. (*Ginette accorde son violon et se compose un visage. Peu après Cécile entre.*) Je croyais que sa visite serait plus prolongée. Que venait-il faire ?

GINETTE

Comme tout le monde comme tous nos amis : s'informer.

CÉCILE

Oui, eh bien ! ces gens-là ne font qu'augmenter l'obsession. J'en ai par-dessus la tête. Ces gens se croient obligés de ne parler que de ça ! Ouf ! On voudrait être au fond d'une campagne, dans un trou au bord de la mer.

GINETTE

Le fait est...

CÉCILE

Vous suivez sur la partition ou vous savez par cœur ?

GINETTE

Par cœur.

CÉCILE

Il faudra que je fasse accorder le piano.

GINETTE

Il est un peu bas, oui. Donnez le *la* de l'autre octave, qui est plus juste. Allons-y.

*Elles jouent. Au bout de quelques minutes, Germaine entre sur la pointe des pieds, s'avance près du piano et montre une carte à Cécile.*

CÉCILE

Oh ! vous m'avez fait peur ; qu'est-ce que c'est ? (*Lisant.*) Ah ! oui ! Faites entrer, je sais ce que c'est. Oh ! vous pouvez rester, Ginette. Ce doit être à propos du train sanitaire. J'avais adressé une demande d'appareil radioscopique à la Croix-Rouge de Genève. Ce doit être la réponse.

*Elle se lève.*

GINETTE

Vous dites ? Quelqu'un de la Croix-Rouge de Genève ?

CÉCILE

Voilà la carte.

GINETTE

Vous êtes certaine, Cécile, que ce soit à propos du train sanitaire. ?

CÉCILE

Auriez-vous une autre idée ?

GINETTE

Je ne sais pas ! une demande de secours... Qui sait ?... Ne vous donnez pas la peine, je vais aller voir.

*Elle se dirige avec précipitation vers la porte.*



CÉCILE, *l'arrêtant net par le bras  
et sur un ton extrêmement impératif.*

Ginette, je désire recevoir cette personne. Je vous prie de rester ici...

*Elles demeurent oppressées, en regardant la porte.  
Entre un homme aux allures compassées et un peu  
protestantes. C'est un homme d'une soixantaine  
d'années, ganté, un portefeuille sous le bras.*

## SCÈNE VI

LES MÊMES,  
L'ENVOYÉ DE LA CROIX-ROUGE

L'ENVOYÉ

Mesdames.

CÉCILE, *lui montrant de suite un siège.*

Monsieur.

L'ENVOYÉ, *avec hésitation.*

Madame Bellanger, s'il vous plaît ?

CÉCILE, *exagérément aimable.*

C'est moi-même, Monsieur. Vous venez sans doute au sujet d'une demande adressée par moi pour mon train sanitaire... Je suis confuse que l'on ait délégué quelqu'un.

L'ENVOYÉ

Mon Dieu, Madame, j'ignorais, je l'avoue, que vous ayez fait une proposition de ce genre... qui n'est pas de mon domaine.

CÉCILE

Alors ?... Asseyez-vous, Monsieur.

L'ENVOYÉ, *géné.*

Ma présence, Madame, chez vous revêt un ca-

ractère tout particulier. Il est absolument nécessaire que je me trouve seul avec vous un instant.

*Ginette ne bouge pas.*

CÉCILE, *étonnée et faisant signe à Ginette de demeurer.*

Vous pouvez parler, Monsieur. Je vous présente ma cousine, infirmière à l'hôpital de la Croix-Rouge. Je n'ai pas de secrets pour elle. Parlez, je vous écoute.

*Silence tendu et pénible.*

L'ENVOYÉ, *parlant lentement  
et cependant en phrases préparées*

Je fais partie, Madame, du service international de la Croix-Rouge et j'arrive de Genève même. Du reste, je m'adresse à une infirmière-major, vous êtes aussi au courant que moi de nos divers services. Par conséquent, vous ne pouvez ignorer que, dans certaines circonstances, la Croix-Rouge emploie des membres délégués auxquels on confie la mission de se rendre dans les familles distinguées où nous pouvons servir d'intermédiaires en quelque sorte... Oui, nous sommes ainsi quelques-uns qui nous sommes chargés volontairement d'apporter à des épouses, à des mères... dans les meilleurs cas, des renseignements, lorsque nous en possédons, sur des prisonniers... Dans les cas les plus tristes et les plus douloureux, nous apportons des reliques qui nous sont parvenues...

CÉCILE, *la voix blanche.*

Vous avez des nouvelles de mon mari, Monsieur ! Il est prisonnier ?

*Elle reste assise, accrochée au fauteuil, mais penchée et la tête tendue comme au-dessus d'un abîme.*

L'ENVOYÉ

Il n'a jamais été prisonnier.

*Les deux femmes se lèvent brusquement en même temps.*

CÉCILE *balbutie.*

Alors, pourquoi seriez-vous là ? Vous venez vous-même de me dire... que...

*Elle s'arrête.*

L'ENVOYÉ, *les yeux baissés.*

Vous n'avez jamais reçu aucune communication du bureau des recherches ?

CÉCILE

Pourquoi ?... Ah ! la vérité ! vite... Blessé grièvement ?... Allons, allons... (*Elle pousse une plainte affreuse.*) Il est mort ! je sens qu'il est mort !...

GINETTE, *blême et lui serrant les bras.*

Cécile, du calme !... pour l'amour de Dieu.

CÉCILE

Je vous dis qu'il est mort ! vous le voyez bien, il n'y a qu'à vous regarder... Mais regardez-le, mais regardez-le... tenez...

*Elle montre l'homme du doigt.*

L'ENVOYÉ, *d'un ton vif et grave.*

Et moi, Madame, je n'ai aussi qu'à vous regarder pour lire dans toute votre personne de quel courage supérieur vous êtes animée. Vous êtes à coup sûr de ces nobles femmes toutes prêtes au plus douloureux, au plus sublime des sacrifices !

CÉCILE

Je suis veuve !

L'ENVOYÉ, *dans une attitude respectueuse et inclinée.*

Votre mari, Madame, a été un héros.

*Elle ne le laisse pas achever, les deux femmes se précipitent en hurlant dans les bras l'une de l'autre. Elles poussent en même temps le cri que des millions d'êtres ont poussé, dans de semblables chambres closes, partout sur la surface de la terre.*

## CÉCILE

Mon Pierre, mon pauvre Pierre !... C'est fini de nous deux !... Il y a huit jours que j'en étais sûre !...

*Elle s'écroule sur le canape. La maison retentit de son gémissement.*

GINETTE, *criant avec elle.*

Pierre ! (*Désespérément.*) Mais ça n'est pas possible, ça n'est pas encore sûr, n'est-ce pas, Monsieur, dites ?... dites ?...

L'ENVOYÉ, *violemment ému.*

Madame, Mademoiselle, excusez-moi. J'étais loin de me douter en entrant ici... J'avais au moins l'espoir que vous étiez plus au courant que vous ne l'étiez en réalité. Je pensais que vous aviez reçu un avis dubitatif...

CÉCILE, *parlant à travers les incommensurables sanglots qui la secouent toute.*

De disparition, oui, c'est tout ! la mention : disparu...

GINETTE, *accrochée encore à une lueur d'espoir.*

Mais la preuve, Monsieur, la preuve, la possédez-vous ? (*Enlaçant Cécile.*) Je vous en supplie, avant de vous laisser abattre, attendez la certitude... Il y a des erreurs de ce genre tous les jours...

L'ENVOYÉ

Je ne serais pas ici pour y apporter autre chose que des certitudes ! Mais, Madame, je me reprocherais toujours d'avoir été l'annonciateur de ce deuil héroïque si je ne laissais pas à votre douleur tout son premier cours... Elle veut le recueillement..., la solitude...

CÉCILE, *le front heurtant le bois du canapé, à l'idée que l'homme va s'éloigner, trouve la force de parler.*

Tous les renseignements, vous les avez !

*Elle fait des gestes de mains suppliantes et retombe sur le canapé.*

L'ENVOYÉ, *s'approche de Ginette, à voix basse et rapide.*

Mademoiselle. Je mets là, sur cette table... mon adresse à l'un des hôtels de la ville : je n'en bougerai pas. Aussitôt que vous désirerez me voir.

CÉCILE, *qui a deviné, essaye de se maîtriser.*

Restez, restez. Pas plus tard !... Pas de précautions pour une femme comme moi... *(Elle se met debout.)* Je suis chrétienne. Vous reviendrez, oui, Monsieur, mais je veux savoir au moins comment il est mort. *(Mais elle étouffe et s'affole.)* Pierre, mon ami, mon ami... Alors tu n'es plus ! as-tu souffert ?... Mon pauvre petit !... *(Elle sanglote.)*

L'ENVOYÉ

Vous voyez. C'est au-dessus de ses forces.

GINETTE, *bas, s'appuyant à la table.*

Oui, oui, Monsieur, en effet... il vaudra mieux que vous reveniez tout à l'heure...

CÉCILE, *à travers des spasmes et des hoquets.*

Avant... au moins... je vous supplie... je veux savoir, je veux, j'aurai la force... je vous assure... je me raidirai... *(Elle se remet encore debout. Alors elle lance les deux mots fatidiques.)* Quand ?... Où ?...

*Un silence. Toute larme semble séchée subitement. On entendrait craquer le feu.*

L'ENVOYÉ

Votre mari, Madame, est tombé en Champagne, près du village de Beaumont, en territoire occupé par l'ennemi. Il est bien mort en héros, puisque c'est en service commandé, le 23 du mois dernier

Il a dû être chargé d'une reconnaissance extrêmement périlleuse. D'après mes renseignements, c'est lui-même qui aura réclamé cette mission qu'il a partagée avec un camarade, car ils sont partis à deux. Aucun n'est revenu.

*GINETTE, comme si elle recevait une secousse en pleine poitrine.*

Il l'a réclamée ? Vous êtes sûr qu'il l'a voulu ? D'où tenez-vous ces renseignements qui ne nous sont pas parvenus et qui nous auraient été transmis par l'administration militaire ?...

#### L'ENVOYÉ

Si barbare que soit un peuple, si cruelle que soit la guerre, les ennemis n'en rendent pas moins quelquefois hommage à ceux qui sont tombés face à eux dans quelque expédition aventureuse... Ils estiment que ceux-là ont le droit d'être honorés d'une tombe spéciale. Aussi à la funèbre nouvelle que je vous apporte, Mesdames, se joint la petite... la grande, très grande consolation... que Monsieur Bellanger est enterré par l'ennemi à côté du village de Beaumont avec une croix indicatrice. La fiche a été transmise à la Croix-Rouge de Genève par l'administration allemande. Et à la notice ont été joints, comme ils le font quelquefois en signe de respect, les objets appartenant à votre mari, sa plaque d'identité, ses breloques, et son portefeuille. Ils ont même poussé le respect jusqu'à remettre le gousset qui contenait de l'argent et une médaille. Je suis chargé de vous remettre ces précieuses reliques et c'est pourquoi je suis ici. Madame, il est des personnalités qui méritent et au-delà que ces reliques ne soient pas confiées à la poste ou à l'inconnu des bureaux. Nous avons prévenu l'administration militaire

française de la démarche que nous comptons faire.

CÉCILE

Vous les avez là, Monsieur ?... (*Avidement.*) Si... si... je veux les voir tout de suite, je veux les reconnaître.

L'ENVOYÉ, *hésitant.*

Je redoute pour vous une commotion.

CÉCILE

Donnez, donnez !

*Alors il sort du portefeuille un paquet cacheté de gros cachets rouges. Il le pose lentement, respectueusement sur la table. A cet instant les deux femmes restent terrifiées, le cœur battant devant cette chose inconnue et mystérieuse.*

CÉCILE

J'ai peur !... J'ai peur !... *Une espèce de terreur sacrée les emplit toutes deux. L'envoyé fait sauter les cachets, et développe le papier qui recouvrait les objets. Le paquet s'ouvre. D'aussi loin qu'elle reconnaît les objets, Cécile pousse un gémissement affreux.)* Oui ! oui ! Je reconnais, je vois, je vois, c'est ça ! c'est ça ! (*Elle se précipite et porte à ses lèvres les objets, la montre, la plaque.*) Sa plaque ! son nom et puis ça, tenez, Ginette, ça... Vous vous rappelez ces souvenirs ? Pierre ! Pierre ! mon chéri... Le portefeuille que je lui avais donné l'année dernière. Oh ! il me semble que c'est lui que je touche tout à coup... Il me semble que c'est lui que j'embrasse... Ce portefeuille encore tout chaud de sa poitrine.

*Elle le tient contre elle puis le couvre de caresses, en se penchant sur la table. Ginette n'a plus la force d'aller à elle. L'homme demande d'un geste s'il faut rester ou s'en aller. Pendant que Cécile est effondrée sur les reliques.*

GINETTE, à bout d'effort.

Oui, tout à l'heure. Laissez-la seule. Revenez dans une heure.

L'ENVOYÉ, à voix basse.

Il n'y a personne à appeler auprès de vous deux ?

GINETTE

Non, Monsieur.

L'ENVOYÉ

Dites-lui bien, Mademoiselle, qu'il est mort en héros et qu'elle sera fière quand elle aura la force d'en savoir davantage...

GINETTE

Dans une heure...

*Cécile entend le bruit de la porte qui se ferme. Elle relève le front, fait un mouvement pour empêcher l'homme de sortir. Seules, elles se laissent aller à leur détresse.*

## SCÈNE VII

CÉCILE, GINETTE

CÉCILE

On me l'a pris ! on me l'a pris ! Ils nous les prendront tous !... C'est de ma faute aussi. Lâche que je suis ! je n'aurais pas dû le laisser partir, j'aurais dû m'accrocher à lui.

GINETTE

Peut-être !

*CÉCILE se met à parler, de tout à la fois, en gémissant, comme font ceux qui ne se réfugient pas dans le silence.*

Il était trop bon ! il était trop juste cet homme-là ! Vous avez eu le temps d'apprécier, vous, sa



valeur, son courage ; mais ses petites délicatesses, moi seule je les connaissais. Il était si bon ! je respectais ses volontés.. Et Simone ! Simone... où est Simone ? Il ne faut pas qu'elle sache, il ne faut pas qu'on entende mes cris, où est-elle, cette enfant ? Empêchez-moi de crier !

GINETTE

Simone est en ville. Ne vous inquiétez pas d'elle.

CÉCILE

Il faudra lui cacher la fin de son père le plus longtemps possible, n'est-ce pas ?... Cet homme va revenir, dites, Ginette ?... Je suis en état d'écouter tout ce qu'il ne m'a pas dit. Je veux savoir.

GINETTE

Quoi ?

CÉCILE

La chose terrible ! S'il a souffert... Comment était le corps, la blessure... Ç'aura été effroyable ! s'il a dû s'avancer tout seul...

*Les yeux fixes, elle a l'air de considérer devant ses pieds la scène d'épouvante. A son tour, Ginette regarde dans l'espace, devant elle. Les deux femmes se représentent le tableau d'horreur. Mais leurs expressions ne sont pas pareilles.*

GINETTE

Oui, tête haute ! en avant... Je le vois ! Il a marché, il voyait la mort ! Il a dû s'avancer sans peur...

CÉCILE, *pelotonnée, les mains au visage.*

Taisez-vous ! taisez-vous donc ! Je ne veux pas voir... Oh ! l'agonie... Quelle chose abominable ! Par terre... là... tout seul... dans un champ... Je vois ses efforts... pour se traîner... je...

GINETTE

Non ! Pas d'agonie ! il est mort d'un coup au cœur, en plein cœur. Je suis sûre de cela !

*Elles parlent toutes deux comme dans une hallucination. Ginette les yeux étincelants de fièvre, Cécile voûtée, regardant le sol.*

CÉCILE

Pas d'agonie ! parbleu, c'est toujours ce qu'on nous dit, à nous autres femmes...

GINETTE, *avec une voix égarée presque prophétique.*

On ne me l'a pas dit de lui, mais j'en suis sûre !

CÉCILE, *devant l'accent d'une pareille affirmation, paraît avoir presque une détente de l'angoisse. Elle tourne la visage vers celle de qui vient la parole apaisante.*

Merci, Ginette ! Je vous donnerai un souvenir de lui... Parmi ces pauvres choses, ces épaves, vous choisirez. (*Elles revont toutes les deux à la table... Cécile serre farouchement les objets contre elle.*) Elles sont à moi, elles seront toujours sur ma peau. Et entre toutes, Ginette... entre toutes, voilà la grande chose sacrée... la seule chose vivante encore !

*Elle tient le portefeuille à plat sur sa main, sans oser l'ouvrir.*

GINETTE

Pas maintenant... Ce n'est pas encore le moment des souvenirs, vous avez tout le temps... Laissez cela, vous voyez bien que vous n'avez même pas la force nerveuse de supporter le choc.

CÉCILE

Il y a peut-être un testament... qui sait ?

GINETTE

Laissez donc... laissez donc !

*Avec des précautions infinies, des défaillances, elle déplie la chose, entr'ouvre le portefeuille.*

CÉCILE, *dès que le portefeuille est ouvert, dans un redoublement de larmes.*

Son écriture... tenez, sa chère écriture penchée !... Tenez, tout de suite, mes lettres... les vôtres aussi !

GINETTE, *sursautant.*

Les miennes ?... Donnez, donnez, que je voie...

CÉCILE *lui passe une lettre dont Ginette se saisit brusquement.*

Pierre ! Pierre chéri !... Mais qu'est-ce que c'est que cette croix de sang... Du sang ! Le sien !... là-dessus... sur cette page ! Non ! c'est une croix tracée, sur une lettre... une lettre de vous...

GINETTE

Donnez vite que je reconnaisse.

CÉCILE

Mais ce n'est pas de vous, ça ?

GINETTE

Donnez, je vais voir... je...

*Cécile lui repousse la main tout en lisant, puis elle a un mouvement de recul et prend du champ. Ginette reste immobile. Cécile lit, puis ses yeux se relèvent et se portent sur ceux de Ginette. Elle la fixe, d'une façon terrible dans le silence total. On n'entend que leurs respirations à toutes deux.*

GINETTE, *à voix étouffée.*

Eh bien ! quoi ?... Cécile ?

*Les deux femmes se considèrent ainsi longuement. Sous le regard effrayant de Cécile, Ginette a instinctivement reculé.*

CÉCILE, *la voix changée, et avec une gravité menaçante.*

Ginette, vous allez me laisser seule avec ce mort.

GINETTE

Mais pourquoi... Je...

CÉCILE, *la foudroyant du regard.*

Ginette, je vous en prie... je vous ordonne... de me laisser seule ! Je veux être seule devant cette dépouille. Sortez...

*Ginette, ne quittant pas Cécile du regard, va à la porte de la chambre, met la main sur le bouton de la porte, puis s'arrête, peureuse. Cécile la pousse brusquement.*

CÉCILE

Mais sortez donc !

## SCÈNE VIII

CÉCILE, seule.

*Elle referme la porte à clef. Alors elle se précipite sur le portefeuille et elle lit, elle lit ardemment. On voit passer sur sa physionomie, à la clarté de la lampe sur le piano, toutes les phases du drame intérieur, tous les sentiments à la course qui se bousculent les uns les autres : la terreur, l'indignation, tout, jusqu'à la peur elle-même... Dans le silence, au bout de longtemps, l'autre porte s'entr'ouvre ; c'est Ginette qui a fait le tour et qui rentre à pas de loup par la petite porte sous tenture. Cécile ne l'entend pas, ce n'est que lorsqu'elle est au milieu de la pièce qu'elle se retourne.*

## SCÈNE IX

CÉCILE, GINETTE

CÉCILE

Assassin ! Assassin !

GINETTE

Pas ça ! pas ça !...

CÉCILE

Assassin ! c'est vous qui l'avez envoyé à la mort !

GINETTE

Non, ne dites pas une pareille chose !... Ce n'est pas vrai ! Cécile !... Croyez-moi !...

*Elle tombe à genoux.*

CÉCILE

Les preuves sont là... Assassin ! Ah ! comme tout s'éclaire ! Tout vient de me révéler le crime. Non seulement, elle a pris le cœur de mon mari, mais elle m'a pris sa vie ! Et moi je perds les deux à la fois ! Mon Dieu ! mon Dieu !... Je l'apprends en même temps... J'ai tout perdu en une seconde Mauvaise bête, c'est toi qui me l'as tué. J'ai le droit de te rendre la pareille... J'ai envie de te serrer au cou, mauvaise bête !

GINETTE

Pardon, pardon, Cécile !... Je ne sais pas ce que vous avez bien pu lire !...

CÉCILE

Ses cris d'amour à lui et toutes vos lettres à vous... toutes ! Il ne doit pas en manquer une ! Tenez : « Si je meurs, en obéissant à votre voix, Ginette bien-aimée, je me rappellerai que... » (*Maintenant, elle effeuille rageusement les papiers.*) Oh ! et vos phrases de vos lettres à vous : « Ah ! qu'il était sublime et beau, votre regard, le jour où vous m'avez annoncé... »

GINETTE

Je ne vous ai pas trompée, Cécile, croyez-moi !...

CÉCILE

Pas trompée, assassin ! Répétez-le, ce mot ! Vous êtes venue ici sous le toit de l'hospitalité. Je

vous ai ouvert ma maison à vous, la réfugiée ! Je vous ai dit : venez, mon enfant, venez avec nous, vivez de nous, voici l'abri, le pain, la tendresse ! Et lâchement vous m'avez volé l'amour de mon mari.

GINETTE, *se traînant à genoux, Cécile courbée sur elle.*

Je suis désespérée... J'ai tout fait pour le repousser au contraire ! Il n'y a rien eu de mal entre nous !

CÉCILE

Rien de mal ! Ce petit mot ! Rien de mal ! quand vous me l'avez pris et emporté jusqu'à le jeter froidement à la mitraille. Car votre orgueil voulait toute la proie, et avec vos grandes phrases creuses, vous l'avez ensorcelé sans doute pour mieux en faire votre esclave mystique... C'est pour vous qu'il est allé se faire tuer.

GINETTE, *dans un cri de sursaut.*

Pour la Patrie ! Pour la Patrie !

CÉCILE

Pour vous.

GINETTE

Non !

CÉCILE

Si !... A la rue... tueuse !... Je ne sais pas, si vous restiez là, ce que je serais capable de faire.

GINETTE

Je ne peux pas me défendre. Vous ne comprendriez pas maintenant. Je ne pense qu'à votre affreuse douleur. Je suis en effet une criminelle, puisque cette douleur, c'est à moi que vous la devez, à moi seule, après tout !... J'aurais dû fuir !

CÉCILE

Ah ! oui, une criminelle et la pire, la plus abjecte

qu'il y ait ! Je vous aimais, nous vous aimions tous ici... Il n'y a pas de plus grand crime, puisqu'au moment même où veuve, je pourrais au moins pleurer sa mort, vous m'enlevez jusqu'à la possibilité des larmes !... C'est trop affreux vraiment ! C'est trop pour moi ! En apprenant la mort de celui qu'elles aiment, toutes les femmes, toutes, ont la joie au moins de le pleurer et moi, je ne le peux plus !... Pierre, tu m'as trahie ! je t'ai perdu maintenant pour l'éternité ! Ah ! va, c'est mon dernier cri d'amour pour toi, je ne te pleurerai plus jamais... tu m'as fait trop de mal !

*Elle retombe, déchirée, écrasée.*

GINETTE, toujours à genoux, s'approchant d'elle.

Pardon pour lui ! Oui, tout vient de moi. J'ai tort de m'absoudre ! tout vient de moi et rien de lui !

CÉCILE

Ne me touchez pas. Ne me touche pas, toi ! Ah ! ces yeux, comment ne les ai-je pas vus ! Comment n'ai-je pas vu plus tôt leur ignoble expression. J'étais trop noble, trop pure ! Je ne pouvais pas distinguer votre bas amour derrière son masque de faux héroïsme.

GINETTE

Non ! je ne l'aimais pas d'amour...

CÉCILE, se levant.

Ah ! ça, c'est vrai ! Le voilà, le cri du cœur ! Non, jamais vous ne l'avez aimé ! En effet, non ! Jamais vous n'avez aimé cet homme, car vous n'auriez pas eu le courage de l'envoyer à la mort, le courage que, moi, je n'avais même pas !... C'est vrai, elle ne l'aimait pas ! Et lui, le pauvre fou, il l'adorait ! Fallait-il qu'il vous aimât pour avoir gardé sur lui toutes vos lettres ! A ce point que vous n'imaginiez pas pareille impru-

dence, n'est-ce pas ? Mais lui, il s'est bien soucié qu'on trouve toutes ces lettres adultères sur son corps, il s'est bien soucié de navrer le cœur de sa femme ! Ce qu'il voulait, c'était ne pas se séparer de ces feuilles chéries. Vous pourrez les compter un jour, car je vous les rendrai vos billets d'amour. J'en répons d'avance, pas un ne manquera à l'appel !... Vous trouverez le compte !... Je sais ce que c'est maintenant que la fidélité du cœur !

## GINETTE

Votre douleur se cogne à droite et à gauche... Comment pourriez-vous reconstituer d'ailleurs ! Je vous en conjure, croyez-moi, ne diminuez pas le sacrifice qu'il a fait de sa vie, ne le mêlez pas à l'erreur d'un moment qui ne l'a pas conduit à ce chemin sublime. L'homme de la Croix-Rouge me l'a répété encore en sortant : « Dites-lui qu'il est tombé en héros ! » Vous comme moi, Cécile, nous n'avons été qu'un tremplin d'où son âme s'est élancée. Celle qui vous l'a pris n'est pas ici. Elle est là-haut ! elle est là-bas !

## CÉCILE

Non, elle est là à mes genoux ! La guerre va dévorer tout l'amour du monde ! Ah ! je la hais bien aussi, la guerre ! Derrière elle, il ne restera rien ! Elle dévastera tout l'amour ! oui, mais elle ne tue pas le souvenir, la guerre !... Tandis que vous !... D'elle et de vous, ç'a été la moins abominable !

## GINETTE

Cécile, vous n'avez pas pu lire suffisamment ces lettres ! Vous vous trompez. Il faut que vous les lisiez. Vous les lirez. Ce ne fut pas une aventure d'amour ; non, ce n'est pas une trahison. Réfléchissez ! Aurait-il gardé ces lettres sur lui an



risque qu'on les trouve après sa mort ? Ma justification est dans le témoignage qui m'accuse. Vous y lirez tout ce que je proclame. Je vous en supplie maintenant, ayez-en le courage... Si, il le faut ! Il n'y a qu'une chose qui me stupéfie : ce que vous venez de me dire à l'instant, qu'il se trouverait là-dedans une phrase écrite à mon adresse. Toutes les lettres qu'il dut m'écrire me sont parvenues.

CÉCILE

Elle l'avoue !

GINETTE

Ah ! Cécile ! Je vous les donnerai. Une autre que vous-même pourrait les lire sans frémir et sans condamner. Mais celles-ci, les avez-vous bien lues, Cécile ? Vos yeux brouillés de larmes ont pu se tromper. Ces mots s'adressent peut-être à vous...

*Elle s'est approchée de la table. Cécile s'élançe.*

CÉCILE

Eloignez vos mains... C'est un supplice de les voir se tendre vers cette chose ! J'ai bien lu ! Mes yeux ne peuvent plus s'abuser maintenant. Pourquoi cette lettre est-elle là ?... Oui, pourquoi ? *(Elle reprend la lettre, après l'avoir cherchée.)* Ce sera facile à savoir, nul doute... J'ai vu au passage son écriture au crayon... Elle m'a brûlée comme du feu !... Je me suis arrêtée.

*Tout à coup elle pousse une exclamation.*

GINETTE

Quoi donc ?

*L'attitude de Cécile change en un instant, elle devient grave et terrifiée.*

CÉCILE, lisant.

« Dans mon agonie, cinq heures du soir... » Mon

Dieu ! je touche la lettre qui a reçu son dernier souffle !... Mon Dieu !...

*Elles sont presque à genoux toutes les deux comme si une présence de l'au-delà se matérialisait.*

GINETTE, *presque dans un souffle.*

Lisez ! Lisez !... Recevons sa pensée.

CÉCILE, *avec un respect tremblant, éperdu.*

« Dans mon agonie, cinq heures du soir ! A vingt mètres des lignes allemandes. Je suis tombé. Mon ventre est broyé, j'ai pu me traîner sous un éboulement... Je vais mourir dans ce champ. *(Elle s'arrête. On entend leurs sanglots. Puis, peu à peu, elle recommence et déchiffre lentement, mot par mot.)* Je ne regrette pas d'avoir accepté la mission qu'on m'a donnée tout à l'heure. Devant la mort, devant l'inconnu qui va peut-être me juger, dans un instant, je ne mentirai pas... Je n'ai rien à me reprocher. J'ai aimé profondément ma femme et mon enfant. *(Sanglots.)* Que celle qui m'a montré le chemin du devoir ne se fasse aucun reproche !... » *(Elle s'interrompt, regarde Ginette et dit :) C'est vous. (Puis elle reprend :) « Je la remercie pour son âme pure et haute qui a été mon soutien. Si jamais ce mot testamentaire crayonné dans l'agonie heureuse lui parvient, qu'elle sache que je lui confie mon souvenir, que je lui donne ma pensée. Elle seule peut la comprendre et la continuer. (La voix de la lectrice se modifie, et devient brûlante et âpre.) Elle seule pourra dire quand les autres pleureront : « Je suis contente de lui. » (Cécile relève le front et de la main essuie sur ses joues le sillon des larmes.)* Moi, je meurs heureux... Oui, par delà la vie ! par delà les âmes ! Pour la plus noble des causes ! Je vais mourir avec devant les yeux

l'image que tout être se fait de la Patrie... avec sur la bouche un nom, un seul... »

*Elle n'achève pas. Elle pousse un cri du fond des entrailles en même temps que du gosier de Ginette sort un autre cri, d'une toute autre expression, claire, extasiée.*

GINETTE

Pierre ! Pierre !... Il a écrit cela !...

CÉCILE

Il a osé l'écrire ! C'est là, c'est là !...

GINETTE

Mon Pierre ! mon Pierre !...

CÉCILE

Sa veuve ! elle est sa veuve !... Ah ! le lâche ! le lâche !

*GINETTE, les mains jointes, la tête levée.*

Mon Pierre ! mon héros !

CÉCILE

Taisez-vous donc à la fin ! Allez-vous vous taire ! Tenez, voilà ce que j'en fais !

*Elle prend la lettre, la broie dans ses mains et la jette à terre.*

*GINETTE, se précipite.*

Je ne veux pas ! Donnez cela ! Non, non, vous n'avez pas le droit !

*CÉCILE lui barre le passage et l'empêche de toucher à la lettre.*

Il a renié à la dernière heure sa famille, sa femme, son enfant... Il n'est pas mort en soldat ! il est mort en amant ! Pour une fille, il a tout trahi ! Ah ! vous vous valez tous les deux !

GINETTE

Ne l'insultez pas, lui !... si noble ! si beau !

CÉCILE

Traître et lâche !

GINETTE, *les yeux perdus dans l'extase intérieure.*

Mon héros !...

CÉCILE

A vous deux, vous faisiez un couple d'hypocrites ! Il n'a été que cela, un hypocrite vulgaire, le mari adultère et banal !

GINETTE, *avec une expression de colère indignée.*

Oh ! vous ne l'insulterez pas, je ne le permettrai pas ! Il m'a confié sa mémoire. Il m'en a remis toute la gloire !

CÉCILE

C'est vrai, vous êtes la légataire ! Vous avez été l'inspiratrice de sa mort, il est bien juste que vous en soyez le chantre ! Allez, dressez-vous sur votre trépied de sibylle et criez, criez, tant qu'il vous plaira !...

GINETTE

Et vous, ne rabaissez pas votre héros !... Rien ne l'entachera... Il est allé tout droit dans la bataille, il a été merveilleux, j'en suis sûre... Son âme chantait ! Il me semble que j'entends des clairons !...

*Ses petits poings serrés ont l'air de scander un rythme intérieur.*

CÉCILE

Allez clamer dehors votre abominable ivresse que vous ne pouvez même pas faire taire devant moi...

GINETTE

Tant pis ! Il ne faut pas insulter celui qui vient d'être sublime, souverain ! Il aimait quelque autre chose plus que sa vie ! plus que nous !

CÉCILE

Et il n'a fait que des ruines !

GINETTE

Tant pis ! il était de ces gens qui ne sont peut-être ni des parents, ni des amis, ni même des époux... mais qui sont des hommes !

CÉCILE

Ah ! je les entends maintenant, les accents dont il s'est enivré ! Mauvaise sirène qui l'avez attiré là où nul ne lui demandait d'aller, même pas son pays !... Son chemin était assez beau !

GINETTE

Il n'y en a pas de chemin qui soit trop beau quand le risque est celui-là !

CÉCILE

En sorte... oh ! c'est affreux !... que moi, la femme, l'épouse, je ne suis même pas sûre que mon mari soit mort pour la patrie !... Il aura fait sa mort si ténébreuse, si obscure, que je ne serai jamais fixée sur elle... L'homme que j'ai aimé n'était peut-être qu'un lâche masqué de gloire...

GINETTE, *hors d'elle, la voix coupante.*

C'était un demi-dieu !... Il était de leur race !...

CÉCILE

A la rue, vous qui avez trahi ! et qui avez encore l'audace et le triomphe plein la bouche ! A la rue ! d'où vous venez, sans sou ni maille...

GINETTE

C'est ça qui m'est égal, par exemple !

CÉCILE, *lui jetant ses lettres à la face.*

Allez-vous-en avec votre idole qui n'est plus la

mienne... qui m'a reniée jusque dans la mort  
l'idole que je renie à mon tour...

GINETTE

Mais que vous ne briserez pas !

*A ce moment, Monsieur et Madame de Saint-Arroman  
apparaissent à la porte, poussant Simone devant  
eux.*

## SCÈNE X

LES MÊMES, MONSIEUR ET MADAME DE  
SAINT-ARROMAN, SIMONE, GERMAINE,  
puis DUARD.

CÉCILE, *lui tendant les bras désespérément.*

Simone ! Simone ! tu n'as plus de père, tu n'as  
plus de père !

SIMONE

Maman !

*Elles s'étreignent.*

CÉCILE

On te l'a volé, mon enfant, on te l'a tué !...

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Pauvre Cécile ! Monsieur Duard, que nous ve-  
nons de rencontrer, vient de nous apprendre la  
terrible nouvelle ! Soyez si fière !...

SIMONE, *se débattant dans les bras de sa mère.*

Papa !... papa est mort !

*Germaine est entrée timidement, en larmes, et se tient  
sur le pas de la porte.*

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Mais aussi songez quelle mort ! Quelle mort ad-  
mirable, enviable... quelle gloire pour vous !...

CÉCILE, *que ces voix exaspèrent.*

Ah ! vous aussi, vous aussi, parbleu ! La gloire ! la gloire ! Vous trouvez qu'il a fait son devoir, n'est-ce pas ? Ils sont inouïs !

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

Il a fait plus que son devoir. C'est admirable !

CÉCILE, *s'animant encore plus à mesure.*

Il devait d'abord penser à moi, à sa fille...

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Ne dites pas ça,... à l'heure actuelle où des millions d'êtres font le sacrifice de leur vie comme il l'a fait de la sienne !

CÉCILE

Mais sa vie, le pays ne la lui demandait même pas !... C'est à nous qu'il la devait !... Je vous dis qu'il est mort comme un lâche... Je le sais, moi !

*A ce mot, un souffle de stupéfaction passe sur toutes les têtes.*

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Qu'est-ce qu'elle dit ?

MONSIEUR DE SAINT-ARROMAN

C'est sa douleur qui l'emporte !

CÉCILE *cherche du regard Ginette.*

Il a tout trahi !

GINETTE

Elle perd la tête ! Ne l'écoutez pas.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Pauvre, pauvre Cécile, ne blasphémez pas ! Je vous comprends mais ne dites pas de pareils mots, que rien n'excuserait, même la douleur !

*Germaine depuis un moment s'est vivement emparée de la petite Simone et l'a entraînée dans la chambre. A ce moment, Monsieur Duard entre.*

GINETTE, *allant de suite à lui.*

La chose est consommée.

DUARD

Je viens de l'apprendre, hélas !

CÉCILE, *se débattant et parlant aux Saint-Arroman,*

Vous m'irritez tous à la fin !... Allez-vous-en !  
Je vous dis que c'était un lâche !

GINETTE, *de loin, qui parlait à Monsieur Duard, n'y tenant plus, se retourne vers elle les yeux pétillants de rage.*

Ah ! je ne peux entendre ça, je ne peux pas...

*Elle se dirige vers la porte pour s'enfuir et empoigne son manteau bleu qui traînait sur une chaise.*

DUARD

Où allez-vous ?

GINETTE

Je pars ! Elle a tout appris, elle me chasse !

DUARD

Où allez-vous, Mademoiselle ?

GINETTE

Ça ! Qu'importe !

CÉCILE, *repoussant les autres qui l'entourent et cherchant toujours Ginette du regard.*

Rien, rien ne m'empêchera de le dire... Il est mort comme un...

GINETTE, *de la porte, criant cette fois, tout à coup, devant tout le monde, et de toutes ses forces.*

Ne l'écoutez pas ! Il est mort, comme un héros !  
Ne l'écoutez pas !

CÉCILE, *le poing tendu vers elle, sans se soucier des autres.*

Faites-la taire, celle-là !



GINETTE, *fièrement, lance encore une fois.*

Comme un héros, comme un dieu !

CÉCILE

Mais faites-la taire, faites-la taire, celle-là !

*Ginette est sortie brusquement, en claquant la porte.*

## SCÈNE XI

LES MÊMES, moins GINETTE

*Alors on voit cette chose : à peine l'image de Ginette s'est-elle effacée devant les yeux de Cécile, à la seconde même où elle a disparu, que celle-ci se retourne vers les autres personnes, comme si elle les voyait pour la première fois.*

CÉCILE

Qu'ai-je dit ? Je ne m'en souviens plus !... Qu'est-ce que je viens de dire ?... Est-ce que je n'ai pas dit : un lâche ! Ne me croyez pas... J'ai menti ! j'ai menti... Il ne faut pas me croire... Je deviens folle !

*Elle essaye de se maîtriser, de se ressaisir.*

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Mais ma pauvre Cécile, naturellement c'est votre douleur qui vous emporte !

DUARD, *s'avançant.*

Madame...

CÉCILE

Ah ! ne marchez pas là-dessus ! Donnez ça, donnez... *(Elle montre la lettre froissée qu'elle avait jetée à terre tout à l'heure ; Monsieur Duard la ramasse et la lui tend. Elle s'en saisit et pleure doucement.)* Non, non, ce n'était pas un lâche ! Ce n'était pas

non plus un héros... C'était un homme tour à tour faible et fort comme tous les hommes. Il ne nous a pas trahis... Il nous avait quittées... Il m'avait quittée simplement, le pauvre, pour suivre la voix de la jeunesse qui l'appelait là-bas... Il a subi le mirage entraînant... C'était trop haut pour toi, Pierre... C'était trop loin pour toi, Pierre... voilà tout... Tu devais tomber fatalement ! Oh ! si tu étais resté près de mon petit cœur !... Tu vois maintenant, Pierre, comme la jeunesse est cruelle !

*Elle faiblit, Madame de Saint-Arroman la soutieut.*

DUARD, *gravement.*

Il n'y a pas à pardonner aux héros, Madame !

CÉCILE, *levant vers lui simplement sa pauvre tête ravagée.*

Mais s'il n'avait pas été qu'un pauvre homme, Monsieur, je ne lui aurais pas pardonné !... *(Sa main laisse tomber à nouveau la lettre froissée dans un mouvement de faiblesse, on veut la lui remettre en mains.)* Ce n'est rien... ce n'est rien... C'est un papier qui n'a aucune espèce d'importance ! *(Elle considère la lettre dans ses mains. Une hésitation sur ce qu'elle doit en faire. Puis, elle regarde le feu... Ensuite elle se dirige, ou plutôt se traîne vers la cheminée. Elle dépose sur le charbon brûlant, presque respectueusement, le papier qui se met à flamber et à se consumer. On devine à son attitude, presque de prière, que c'est une sorte d'incinération, de purification... Ses mains jointes ont pourtant un mouvement en avant comme pour arrêter l'engloutissement de la lettre suprême. Elle la regarde douloureusement brûler en pleurant, pendant que tous les êtres groupés autour d'elle respectent son sanglot, lent, régulier, qui remplit la chambre.)* Tu vois, tu vois ce que c'est... Je ne t'aurais pas fait de mal, moi !... Mais c'est bon... c'est bon... Je respecterai ta pensée. Ce sera

comme tu l'auras voulu, Pierre... comme tu l'auras voulu... Et puis...

*Fixe, elle regarde toujours le feu et continue à marmotter sans plus voir personne, presque à croquetons, sur la dalle de la cheminée qui l'éclaire, déjà dans l'attitude qui lui sera bientôt familière, durant l'hiver, au fond de la maison vide.*

RIDEAU

## ACTE TROISIÈME

Au premier étage de la sous-préfecture, à La Flèche, un salon transformé en cabinet de travail du sous-préfet.

### SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, DUARD

*On entend au dehors des acclamations et quelques notes de fanfare.*

JULIE, à Monsieur Duard, à la fenêtre, à gauche.

Tu vois, ils n'ont pas voulu quitter la sous-préfecture, sans te faire une petite ovation.

DUARD, appuyé à la vitre, fait des signes.

Ils sont si gentils !

JULIE

Dis-leur un mot. Il y en a qui ne t'ont pas vu.

*Il ouvre la fenêtre, passe sur le balcon. On applaudit du dehors.*

DUARD, sur le balcon.

Mes amis... C'est un grand jour pour nous tous. C'est l'ère du travail et de la prospérité qui se rouvre pour toutes les populations françaises. Reprenez vos outils avec sérénité. J'espère que vous avez bien compris le sens de notre réunion aujourd'hui, six mois après la cessation des hostilités. Ce que nous fêtons aujourd'hui, par toute la France et dans tous les pays alliés, ce n'est pas seulement, comme il y a quelques mois, le jour où le sang a cessé de couler. Ce que nous fêtons

aujourd'hui, vous l'avez vu dans tous les journaux ; vous l'avez appris jusque sous le chaume le plus lointain ; c'est un bonheur aussi mémorable ; la date unique où tous les gouvernements de l'Europe viennent de signer un accord définitif qui remettra désormais les dissensions entre les peuples, si elles se représentent, à un tribunal arbitral. Ce sont des garanties de faits. La plus formidable explosion de crimes internationaux a exigé une correspondante organisation de force répressive pour le maintien de la paix du monde et de la vie civilisée... Ah ! si nos chers morts qui ont sauvé le plus beau de nos aspirations et dont les noms sont inscrits dans la salle de la mairie de La Flèche, pouvaient entendre nos cris de joie, le chant de reconnaissance qui s'échappe de nos poitrines...

*La porte principale s'ouvre. Entrent plusieurs hommes.*

## SCÈNE II

LES MÊMES, DES HOMMES, UNE FEMME

JULIE

Chut ! Chut ! Monsieur le sous-préfet parle.

UN DES HOMMES

C'est une délégation du Conseil municipal de Vitrimont.

JULIE

Oui, oui... Tout à l'heure. Il va vous recevoir. Asseyez-vous là.

*Julie a poussé la fenêtre. On n'entend plus la voix du sous-préfet. Les hommes s'assoient.*

UN DES HOMMES

Vous ne me reconnaissez pas, Mademoiselle. Je

suis un ancien garçon de bureau de la préfecture. J'ai été un peu défiguré. Ah ! je ne me ressemble plus beaucoup !...

JULIE

Oui... oui... tout à l'heure ; Monsieur le sous-préfet parle.

*Une femme entre par la porte.*

TOUS A LA FOIS

Chut ! chut ! Monsieur le sous-préfet parle !

*La femme reste respectueusement dans le fond. Duard a fini de parler. On entend des applaudissements sur l'esplanade et quelques mesures de chant.*

DUARD, *vient du balcon.*

Ah ! mes amis ! vous voilà !

*On entoure Monsieur Duard.*

UN HOMME

Nous nous sommes permis de monter. Nous ne savions pas que vous alliez prononcer un chouette discours...

DUARD

Oh ! un discours...

UN HOMME

Vous me reconnaissez, Monsieur le sous-préfet ?

DUARD

Tiens, vous revoilà, vous ?

UN AUTRE

Moi, je ne fais pas partie de la délégation, mais je me suis joint à eux, relativement à la place d'agent-voyer qui est vacante depuis le décès de Juliot.

DUARD

Bon, bon, nous verrons cela.

## UN DES HOMMES

Voilà. Nous venons vous prier de vouloir bien honorer notre petite commune de votre présence au Comice agricole qui aura lieu jeudi prochain.

## DUARD

Eh bien ! je tâcherai, mes amis, oui... Je ne promets pas de rester au banquet, mais je viendrai faire un tour en auto.

## UN HOMME

Hein ! comme on se retrouve, Monsieur le sous-préfet ! Ah ! je croyais bien ne jamais vous revoir !

## DUARD

Mais tu n'es pas de La Flèche, toi ?

## L'HOMME

Si. Seulement, je suis allé retrouver les vieux à la campagne, à cinq lieues d'ici. Ma blessure m'empêche encore de trouver un emploi. Je n'ai que ma pension... On nous a pourtant promis...

## DUARD

Et vous ? Je ne vous connais pas !

## UN AUTRE HOMME

En effet, Monsieur le sous-préfet. Je suis de passage chez des amis, mais on m'a dit que Mademoiselle Dardel, mon ancienne infirmière aux ambulances de La Flèche, était ici, à la sous-préfecture, depuis ce matin. Je serais bien heureux de pouvoir lui dire un mot. Elle était si gentille, Mademoiselle Ginette, si bonne pour nous !

LA FEMME, *s'approchant.*

C'est justement à son propos aussi que je viens, Monsieur le sous-préfet. On m'a dit qu'il fallait s'adresser à elle, comme nouvelle directrice de l'Orphelinat de la Guerre, pour trouver un emploi.

DUARD

Mais elle ne dirige pas l'Orphelinat elle-même. Elle est secrétaire générale. D'ailleurs, Mademoiselle Dardel n'habite pas La Flèche ; pour la fête... (*Se retournant vers sa sœur.*) Julie, veux-tu voir si Ginette est sortie de sa chambre. Tu lui diras qu'un de ses anciens blessés désire la voir. (*Aux hommes.*) Et serrons-nous la main fortement ! Je crois qu'en des jours comme celui-ci, on doit se sentir tous des frères, des amis, des vrais... Il me semble que je vous ai toujours connus, dès l'enfance...

JULIE

Voilà Ginette.

*Entre Ginette.*

## SCÈNE III

LES MÊMES, GINETTE

UN HOMME

Bonjour, mam'zelle.

GINETTE

Tiens ! mon petit 122.

L'HOMME, *riant.*

Ah ! vous vous rappelez mon numéro ? Ça, c'est chouette ! C'est moi, Bec-de-puce, comme on m'appelait.

GINETTE

Ça me fait plaisir de te revoir, mon vieux !...

LE 122

Ben ! et à moi donc... M'en avez-vous fait assez des spicas !



GINETTE

Ah oui ! Je ne sais pas si tu n'étais pas même un peu tire-au-flanc, hein ?

LE 122

Oh ! Mademoiselle, peut-on dire !

GINETTE

Oh ! six mois après la guerre, tu peux me le confier. Je ne te signalerai pas au major... Et ce shrapnell ? Est-ce qu'il a fini par sortir ?

LE 122

Oh ! non ! je ne suis pas un fricoteur, je vous assure... Il est sorti un beau jour, tout seul, et j'ai gardé l'usage de mon bras. Ça, c'est du sacré rabiote !

GINETTE, *lui tendant la main.*

Alors, serre fort !

LA FEMME, *s'approchant.*

Mademoiselle, j'ai une requête à propos de l'ouvrage. Voici une lettre de recommandation.

GINETTE

Tout à l'heure, tout à l'heure...

UN HOMME, *s'approchant.*

Ah ! c'est vous, Mademoiselle Dardel ! Ah ! ce que j'ai entendu parler de vous. Il paraît que vous en faites du bien et que vous vous dévouez pour les pauvres ! Et que vous travaillez pour nous !

GINETTE, *riant.*

C'est une réputation bien surfaite. Je suis restée un an enfermée à la campagne et Monsieur et Mademoiselle Duard ont bien voulu, depuis, me faire entrer dans quelques bonnes œuvres. On ne travaillera jamais assez pour vous. On n'en fera jamais assez pour vous !

JULIE

Tenez, voulez-vous prendre un verre de sirop de groseilles, mes braves ?

LES HOMMES

Vous êtes trop aimable ! Il ne faut pas vous déranger pour nous !

DUARD

Mais si, mais si... j'y tiens... en camarades !

GINETTE

Oh ! mais mon petit 122 ! il ne boira jamais du sirop de groseilles. Il lui faut une canette. Une canette, Julie !

UN HOMME

Attendez... Je connais la maison, moi, comme ancien garçon de bureau. Je vais aller la chercher, la canette.

DUARD

Apportez-en plusieurs de la cave.

*Il sort.*

LES HOMMES

A votre santé !

DUARD

A la Paix éternelle !

UN HOMME

Vive la France !

*A ce moment, la porte s'ouvre. Entrent quatre grands blessés.*

## SCÈNE IV

## LES MÊMES, QUATRE GRANDS BLESSÉS

DUARD

Entrez, entrez... Vous n'êtes pas de trop, vous autres. Je vous approuve d'avoir voulu me serrer la main en particulier. Voilà cinq de nos plus grands héros : Vacher, Bertandier, Villard et... comment, déjà ? Aidez-moi... Tardieu, c'est ça ! Ah ! de rudes héros ! Ceux-là !... légendaires !

L'UN D'EUX

Oh ! des héros ! on nous appelait comme ça autrefois ! Mais maintenant, c'est des gros mots ! Quoi, nous sommes redevenus comme tout le monde... des petzouilles, quoi !

GINETTE

Hein ! Vous ne dites pas ça sérieusement, je pense ! Vous restez, mes amis, nos grands héros, nos vaillants protecteurs !

L'HOMME

La guerre ! Chut ! Il ne faut plus jamais parler de ça !... Jamais ! J'ai tout oublié !... Nous faisons tous semblant d'avoir oublié.

L'AUTRE

Un jour comme aujourd'hui, on peut en reparler tout de même ! Je suis content parce que je suis assuré que mes enfants n'iront pas se faire casser la figure.

UN AUTRE

Oh ! Tribunal arbitral !... Tribunal de garanties !... Tu as confiance ?

UN AUTRE

Oui, t'as tort ? Je sens que c'est fini, par la force des choses. Je ne dis pas, dans peut-être cinquante ans... cent ans... on ne sait pas ce qui peut arriver. Mais il y a eu vraiment trop de misères sur la terre... On en est saouls...

UN AUTRE

Bah ! maintenant, il y a de la rigolade et je suis en train de nous saouler avec le sirop de groseilles de la sous-préfecture !

UN AUTRE

Ne t'en fais pas, vieux, il est question de rétablir l'absinthe...

DUARD, *aux délégués avec lesquels il causait.*

Eh bien ! tenez, passez dans le bureau du secrétaire, à côté ; je vais vous montrer les propositions que j'envoie au préfet pour fixer le chiffre des dommages de notre commune. Et vous verrez que j'ai tenu compte de vos observations.

UN HOMME

Ah ça ! pour les indemnités, ce n'est pas de refus !

*Les hommes sortent avec Monsieur Duard. Restent les grands blessés, Ginette, Julie et le blessé 122.*

## SCÈNE V

GINETTE, JULIE, LES GRANDS BLESSÉS,  
LE BLESSÉ 122, puis UNE FEMME

UN HOMME

Alors, avant de vous occuper de bonnes œuvres, vous étiez infirmière à La Flèche ?

GINETTE

Je l'ai été pendant une année et demie.

## LE BLESSÉ 122

Ah ! vous pouvez dire que vous avez trimé, Mademoiselle !

GINETTE

Bah ! j'ai été comme toutes les femmes !...  
Votre humble servante !

UN BLESSÉ

Oui !... autrefois !... Ah ! comme vous avez été bonnes, et douces !... Maintenant, où êtes-vous toutes, nom de Dieu !... Mes marraines m'ont lâché ! Ah ! j'en avais, j'en avais des marraines !

UN AUTRE

Comme tout le monde, tiens !

UN AUTRE

Il n'y avait qu'à se baisser pour en avoir à cette époque-là... Et des brunes, et des blondes... et des grasses et des maigres ! Moi, j'en avais quatorze !... Où c'qu'elles sont à c't'heure ?

UN AUTRE

Moi, je suis plus malin, j'ai conservé des relations avec aucune. Ça me permet de repenser à toutes avec plaisir. Comme ça je ne me fais pas rembarrer. Je les revois toutes en fumant ma bouffarde. Ça me fait encore du bon temps !

L'AUTRE

Tout ce que nous disions était d'une importance pour elles à ce moment-là ! On débagoulait des idioties : elles s'esclaffaient. Elles disaient : il est épatant, où as-tu trouvé ça ? Maintenant, c'est comme avant, nous sommes des petzouilles, que je vous dis !...

UN AUTRE

La mienne me renvoie mes lettres en corrigeant les fautes d'orthographe maintenant... Bah ! faut

bien dire qu'elles ne peuvent pas penser à nous jusqu'à la fin des fins ! quoi ?... Tout passe, malheur et bonheur !... On ne se souvient plus de nous, je vous dis !... Il n'y a rien eu, il n'y a jamais rien eu !... Il faut que ce soit comme ça !...

*Une femme est entrée depuis un instant ; elle écoute.*

LA FEMME

Il y a toujours nous, vos femmes !...

UN HOMME

Tiens ! t'es donc jalouse, la mère Thibault ! La mère rogue toujours !

*JULIE, qui était restée au bureau, en train de classer, sans rien dire.*

Qu'est-ce que vous voulez ? Vous cherchez Monsieur le sous-préfet ?

LA FEMME

Mande pardon... je n'ai trouvé personne en bas ; je suis venue apporter dix francs pour la souscription du monument aux morts. C'est mes économies.

JULIE

Donnez-les, je vais vous inscrire.

LA FEMME

Je vous connais, Villard, allez !... Les femmes du peuple ont valu les autres... même sans rien faire que de labourer les champs.

UN HOMME

Bien sûr ! mais c'était votre ouvrage d'habitude !... Vous n'avez pas de mérite !

*JULIE, levant le nez de ses papiers, et haussant les épaules.*

Je vous trouve injuste. Pourquoi réclamer la priorité pour les unes ou pour les autres. Le rôle des femmes a été dur, amer, sur toute la face du

monde. Il a été également bien tenu. Vous ne pouvez pas leur en vouloir, mes amis, de reprendre maintenant leur rôle d'épouses, de mères de famille après la guerre !...

UN AUTRE, *sentencieux*.

Ça, la société pourra leur être reconnaissante éternellement.

LA FEMME

Oui. Elles ont fait leur devoir, elles ont été admirables ; c'est vrai ! Mais je suis jalouse, tout de même... dans le passé !... Elles n'en ont pas moins appuyé mon homme contre leur poitrine pendant qu'il râlait... Oh ! je ne suis pas jalouse dans un mauvais sens, non... Mais elles l'ont pansé, habillé, nettoyé... Elles l'ont fait manger comme un pauvre gosse !... J'aurais voulu être là... Il s'est promené convalescent pendant des mois au bras d'une autre... Ils se sont dit des choses dans la souffrance que nous nous sommes jamais dites peut-être... et que j'aurais voulu entendre, moi ! On devrait être là à l'heure de la douleur... à l'heure où son homme souffre... Je sais bien qu'elles l'ont fait avec courage, mais je ne peux m'empêcher de détester celle qui l'a soigné, même encouragé, aidé, pendant deux mois en Orient, la remplaçante, dont il garde encore la photographie cachée... Et si elle était là devant moi, je lui dirais : « Entre femmes, on ne se remercie pas !... Bonsoir ! On reprend chacun son chemin... La chair, t'as aidé à la faire repousser sur les os... Maintenant, faut que j'achève toute la guérison,... et c'est ce que je vais tâcher de faire, sans Croix-Rouge au front et au bras ! »

JULIE

Ça passera... La douleur vous a aigrie... Il faut

que toutes les femmes s'embrassent dans la même émotion, les femmes du peuple comme celles de l'aristocratie ! Y aura-t-il toujours la haine des races ?

## UN SOLDAT

Mère Thibault, vous me dégoûtez !... Si je suis encore là, c'est à vos remplaçantes que je le dois. Allez, verse tes dix francs, et va-t-en !

## LE SOLDAT DE GINETTE

Oui, elle nous dégoûte... A la porte !... Tu parles trop.

## LA FEMME

Pendant trois ans que j'ai trimé dans les champs en pleurant, j'ai pas dit un mot à qui que ce soit !

LE BLESSÉ 122, *désignant Ginette  
qui écoutait sans rien dire.*

Tenez, en voilà une qui n'a que du bien sur la conscience !... En voilà une pour qui, hommes et femmes, ne doivent avoir que de la reconnaissance. Maintenant, Mademoiselle, que la guerre est finie, il me semble que chaque fois que je vous rencontrerai, je vous devrai le salut militaire, comme à un supérieur !

*La femme, à pas trainants, l'épaule haute, l'œil sournois, s'en va, pendant que les hommes lui lancent des quolibets.*

UN HOMME, *jetant sa casquette en l'air.*

Vivent les petites femmes de France !... Ohé !...

## GINETTE

Mais, j'étais comme les autres... ni plus, ni moins... Il y en a eu de tellement mieux que moi... il y en a eu de sublimes... voilà ce que cette pauvre femme bornée a peine à croire !



## LE SOLDAT

A votre santé !... Oui, à toutes, à toutes ! et du fond du cœur ! bon Dieu !

GINETTE, *prenant un verre.*

Oui, à la vôtre à tous... Si vous saviez la joie que je ressens à retrouver vos yeux, vos éclats de voix, votre rire ! Il me semble tout à coup que je suis encore parmi vous... Ça me fouette comme l'air du large ou de la montagne ! On respire... Je suis comme le vieux cheval de bataille qui entend un peu le clairon. A la France, mes amis, à la France ! Tant qu'il y en a, et tant qu'il en tient dans vos grands yeux et dans vos grosses pattes !...

*On trinque joyeusement, dans la fraternité complète de l'homme et de la femme.*

UN BLESSÉ, *s'approche d'elle.*

Pst... Mademoiselle... Vous dites que le cheval de bataille a besoin de réentendre le clairon... Eh bien, si des fois vous vous promenez le soir, après dîner, derrière la ville, près les petits bois sur la route en sortant de l'esplanade, écoutez bien, il y a un pépère, par là, qui, lui aussi, a besoin de se rappeler le bon temps... Alors, des fois, il tire de temps en temps quelques coups de guculoir de cet instrument-là... dont il n'a jamais pu se séparer tout à fait.

UN BLESSÉ, *riant.*

C'est un ancien clairon du 121<sup>e</sup>. Il se ballade avec le clairon... et dans un étui... ! comme un musicien au cachet !...

## LE CLAIRON

Aujourd'hui, parbleu, il a fallu que je l'amène à la fête avec moi... Mais le soir... oh ! le soir... pour moi tout seul... dans la campagne, comme les gamins de 15 ans ! Seulement eux, ça ne leur

rappelle rien... Oh ! je ne joue pas la charge, non, ça, c'est trop grave... mais les petites sonneries habituelles... du dépôt, la diane, ça suffit, on revit tout ça, même dans le clairon, avec des paroles toutes seules, si bêtes qu'elles soient, ça fait de l'effet.

UN HOMME, *chantonnant.*

Il se lave, ça lui semble bien égal  
Dedans le verre où va boire son cheval !

GINETTE

Et avec le clairon ? Pourquoi pas !... Tiens... Trois notes. Pour eux... sur le balcon... Vas-y... Ils te le demandent. Bouche le clairon avec ton poing.

UN HOMME

Pour rigoler, quoi !...

*Dans l'embrasure de la fenêtre, ouverte, l'homme entonne en sourdine la sonnerie qui rend un son faible, nasillard, presque sarcastique et qui a la tristesse banale des sonneries qu'on entend dans les banlieues, au coucher du soleil.*

UN HOMME, *qui se souvient, tout de même, avec un geste vague et crispé.*

Bon Dieu !... Bon Dieu !... Tout ça !

UN HOMME, *triste.*

Pour rigoler.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, DUARD, GINETTE, JULIE

DUARD, *entrant.*

Ah ! c'est ici qu'on fait ce boucan ! Il n'y a pas de mal, mes amis !

## LES HOMMES

Excusez-nous, Monsieur le sous-préfet, on faisait joujou...

DUARD

Bien, bien ! tout à la joie ! Seulement, maintenant, je vous demande pardon. J'ai beaucoup de choses à mettre en ordre. Au revoir tout le monde, hein ? Je suis enchanté d'avoir eu l'occasion de vous dire à tous mon émotion, de vous avoir exprimé une sollicitude sur laquelle vous pouvez compter inébranlablement.

UN HOMME

C'est du travail, qu'il va falloir, maintenant !

DUARD

Ce n'est pas ça qui manque ! On vous en donnera, allez... à chacun selon la mesure de vos forces.

UN HOMME

Et un peu de bonheur avec, pour un chacun qu'a tant trimé. !

UN AUTRE, *ponctuant.*

C'est égal, pour une belle journée, c'est une belle journée !

LE BLESSÉ

Au revoir, Mademoiselle. Si vous voulez bien que le petit 122 vous la serre de la patte blessée... la gauche !

GINETTE

Tiens, parbleu ! Oh ! mais bigre ! vous serrez fort ! On voit bien qu'il n'y a plus de shrapnell, là-dedans.

L'HOMME, *avec crânerie.*

Il n'y en a plus, mais s'il le faut, il y en aura encore !

## GINETTE

Ça, c'est une brave parole ! Bonsoir, petit. Bonsoir, le clairon !...

## LE CLAIRON

Et vous savez, Mademoiselle, si je passe jamais sous vos fenêtres avec ça... (*Il fait le geste de porter le clairon à sa bouche.*) vous saurez que c'est moi.

*Le sous-préfet les congédie. Restent seuls Monsieur Duard, sa sœur et Ginette.*

## DUARD

Allons, allons, tout ça se reforme ! Quelle vitalité admirable chez ces braves ! Encore quelques années de souffrance, d'endolorissement, il n'y paraîtra plus !... Ce qui me chiffonne, c'est quand je veux leur dire des paroles émues, sincères, je ne trouve que des mots glacés, administratifs !... Comme c'est difficile, les termes laudatifs ! Enfin, heureusement, il y a les actes, les actes ! ...

## GINETTE

Ah ! oui, on va s'en donner à cœur joie. Puisque j'ai pris la décision des fonctions officielles, moi aussi, je jure bien que je ne veux pas perdre mon temps ! Pas un jour de plus ; j'ai soif de sortir de mon inaction. Elle me pesait comme un crime.

## DUARD

Eh bien ! dès demain, vous serez à votre bureau. L'heure de votre installation dans vos nouvelles fonctions est fixée.

## GINETTE

Et avec tout ça, je n'ai pas ouvert ma malle. Il serait peut-être temps que je mette de l'ordre là-haut.

## JULIE

Vous n'êtes pas mécontente de votre chambre ?

GINETTE

Ma foi, je ne l'ai pas bien regardée ; ç'a encore si peu d'importance pour moi ! Croiriez-vous, Julie, pendant tout le temps que j'ai habité la campagne avec vous, je ne m'étais même pas aperçue qu'il y avait une porte dans l'alcôve de ma chambre donnant sur le grenier. Mais maintenant, (*Elle rit.*) je deviens tout de même plus exigeante ; je vieillis, car en y réfléchissant, je me suis aperçue que le volet de la fenêtre de droite est absent, et dam ! ça troublerait le sommeil... Décidément oui, je dois vieillir pour avoir de telles préoccupations.

DUARD

Je vais faire venir l'architecte de la sous-préfecture ?

JULIE

En attendant, je vais attraper la femme de chambre. Ce sera probablement plus expéditif !

GINETTE

Et c'est encore bien plus simple que ça. Je peux très bien l'arranger moi-même. Venez m'aider. Avec un marteau et quelques clous... Venez.

*Monsieur Duard et Ginette sortent ensemble.*

## SCÈNE VII

JULIE, seule,  
puis MADAME DE SAINT-ARROMAN

JULIE, seule à la table.

Voyons ! le courrier du jour n'est pas ouvert ! Et le secrétaire qui n'est pas là !... (*Elle prend l'ouvre-lettre. La porte d'entrée s'ouvre brusquement.*) Qui est-ce qui se permet d'entrer sans frapper ?

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Je vous demande pardon, je cherchais Monsieur Duard.

JULIE

Il n'est pas là.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Il ne reçoit pas ? Madame de Saint-Arroman... je me présente.

JULIE

Ah ! bien ! Madame...

MADAME DE SAINT-ARROMAN

J'aurais voulu voir Monsieur Duard, relativement à un protégé que je lui ai recommandé par lettre.

JULIE

Je ferai la commission, Madame. Je suis sa sœur.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

J'aurais été enchantée de voir Monsieur le sous-préfet lui-même ; je ne sais pas si vous me remettez, Mademoiselle, je suis, moi, la cousine de Monsieur Bellanger.

JULIE

Je ne l'ignorais pas.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

J'aurais été aussi très heureuse de féliciter Monsieur le sous-préfet en même temps.

JULIE

De quoi ?

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Mais mon dieu, je crois... qu'on peut en parler, puisque la nouvelle est publique... Nous allons avoir une bien charmante sous-préfète, aussi charmante qu'inattendue.

JULIE

Ce qui est bien plus inattendu encore, Madame, c'est la confirmation d'une nouvelle sur laquelle je suis, quoique étant parente proche de Monsieur Duard, aussi mal renseignée que possible. Vivant retirée à la campagne jusqu'à ce jour, je n'étais pas au courant des cancans de La Flèche.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Ah ! faudrait-il donc mettre sur le compte de cancans, cette nouvelle qui vient de faire le tour de notre ville ? S'il faut démentir ce bruit, je suis à votre entière disposition.

JULIE

Nous n'avons besoin de personne pour ce genre de commissions !

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Vous avez tort de prendre en mauvaise part l'expression de ma sympathie qui n'avait rien d'ironique. Depuis près de deux ans que l'amie de ma cousine, Madame Bellanger, vivait avec vous à la campagne, tout le monde avait plus ou moins pensé à cette éventualité...

JULIE

Vous devancez son heure, en tout cas. Mademoiselle Dardel a été atrocement éprouvée par la vie. Quand nous l'avons vue désarmée, abandonnée de tous, notre premier mouvement a été de nous porter à son secours. Sur ce point, vous êtes parfaitement renseignée. Elle a vécu à la campagne, se confinant dans une solitude des plus dignes. Mais là, où vous vous trompez singulièrement, c'est quand vous ajoutez qu'elle a vécu dans notre intimité à tous deux, mon frère et moi. C'est moi seule, à cause de ma santé, qui habite la ferme Saint-Jean où elle a vécu jusqu'à ce jour. Mon

frère étant trop occupé à La Flèche pour faire autre chose que de venir me rendre visite le dimanche ou manger avec nous la soupe du soir de temps en temps. Cependant, s'il n'a pas vécu suffisamment à Saint-Jean pour partager notre intimité, il a fréquenté assez la maison pour apprendre que la cousine de Madame Bellanger est digne de tous les respects et même de toutes les admirations.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Cela est fort bien dit, et vous voyez que de là à l'élever à une distinction officielle, il n'y avait qu'un pas.

JULIE

Qui n'est pas franchi, Madame.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, GINETTE

GINETTE

Julie, avez-vous les clefs de la chambre... celle à côté de la mienne ?

*Elle aperçoit Madame de Saint-Arroman.*

MADAME DE SAINT-ARROMAN, *se levant, froidement.*

Mademoiselle !

GINETTE

Madame !

JULIE, *vivement.*

Oui, voilà.

*Elle sort le trousseau de sa poche. Ginette ressort.*



## SCÈNE IX

MADAME DE SAINT-ARROMAN, JULIE

MADAME DE SAINT-ARROMAN

On ne m'avait pas menti, en tout cas, en m'assurant qu'elle était arrivée depuis hier pour s'installer à la sous-préfecture.

JULIE

Mademoiselle Dardel est désormais secrétaire de deux œuvres importantes dont elle a assumé la responsabilité. Son activité ne lui permet plus de vivre dans la retraite, comme par le passé.

MADAME DE SAINT-ARROMAN

Je vous en prie, ne vous donnez pas tant de mal pour définir une situation qui ne me regarde nullement. Veuillez transmettre la lettre que voici à Monsieur le sous-préfet. Tous mes remerciements d'avance pour ce qu'il voudra bien faire au sujet de mon petit protégé. Madame Bellanger aussi lui en aura infiniment de reconnaissance. Elle a gardé le plus charmant souvenir de Monsieur le sous-préfet. Au revoir, et pardon de vous avoir dérangée.

JULIE

Adieu, Madame, adieu.

*Madame de Saint-Arroman sort.*

## SCÈNE X

DUARD; JULIE, puis GINETTE

DUARD, *revenant.*

Hein ? Quoi ? Ginette vient de me dire... la Saint-Arroman... Elle est partie ?

JULIE

Tu vois ? La porte en tremble encore... Elle a la main si lourde.

DUARD

Domage, je regrette de ne pas être arrivé à temps, je n'aurais pas été fâché de la voir. Elle m'avait écrit, je ne lui avais même pas répondu.

JULIE

Tu devines pourquoi elle était accourue. Ah ! ça n'a pas été long. A peine dans la ville le bruit s'est-il répandu que Ginette s'installait à la sous-préfecture, que celle-là est accourue t'apporter ses félicitations... préalablement roulées dans le venin public.

DUARD

Alors, ce sera donc toujours la même chose ? Alors, la guerre, des années sanglantes, des années de douleurs atroces, rien n'a pu modifier la vieille petite âme provinciale et potinière ? Non, ce serait trop désolant à penser. Je ne veux pas le croire, Julie !... Il faut avoir foi dans le renouveau de la France, du haut en bas de l'échelle sociale.

JULIE

L'âme humaine change-t-elle jamais ?... La haine s'est fortifiée même assez confortablement, pendant que le sang des bons coulait !

DUARD

Eh bien ! il faut lui faire la guerre !... Il faut la forcer à renoncer, à demander grâce !... Ah ! tu vas encore me trouver bien jeune, ma pauvre sœur ! Mais je suis outré, outré, surtout de ce que j'appréhende personnellement... Est-ce qu'il n'y a pas des unions dont la beauté, dont la franchise doivent s'imposer, après des tragédies comme celles que nous venons de traverser ?... Alors, l'amour,

ça fait jaser encore ces vieilles pimbêches et murmurer les brodeuses de pantoufles de jadis ?...

JULIE

L'esprit du mal ne s'éteint pas avec le sang des bons, te dis-je...

DUARD

Je ne veux pas le croire, je veux croire à plus de santé morale de la race, même chez ceux qui n'ont pas su se faire une âme nouvelle avec la guerre ! Il ne devrait plus y avoir qu'une seule préoccupation chez nous, dans le pays : recréer la famille détruite, se précipiter dans le mariage comme dans un devoir... Un mariage, quelle chose sacrée, émouvante, maintenant ! Comment oser en sourire ! Ah ! sapristi, pendant la guerre, l'avons-nous assez annoncé pourtant que ce règne de la vérité arriverait ! Union sacrée des classes, des partis, des... (*Il s'interrompt.*) Taisons-nous, voilà Ginette. Laisse-moi lui parler, je ne l'ai pas vue seule depuis son arrivée.

*Ginette entre.*

JULIE

Eh bien ! avez-vous arrangé le volet, ou prenez-vous la chambre d'à-côté ?

GINETTE

Ma foi ! j'ai pris la chambre bleue qui me convient fort bien. On y transporte ma malle en ce moment.

JULIE

Je veux aller constater moi-même si tout est en ordre... et vous faire monter une lampe de table plus commode que celle que vous avez.

*Elle sort.*

## SCÈNE XI

GINETTE, DUARD  
puis UN GARÇON DE BUREAU

GINETTE

Vous me croirez si vous voulez, mais ça m'a été absolument indifférent de voir le visage de Madame de Saint-Arroman !

DUARD

Ses paroles vous eussent produit probablement le même effet.

GINETTE

Qu'on dise ce qu'on voudra ! Je n'en ai pas le moindre souci et ce n'est pas ça qui m'empêchera de me mettre au travail.

DUARD

Vous avez l'air content, heureux, Ginette. Vous ne savez pas la satisfaction que j'en puis éprouver. Moi aussi, je ressens une si grande joie de vous voir pénétrer ici comme chez vous. Tout le monde dans mon entourage vous regarde avec sympathie.. vous le sentez, n'est-ce pas ?

GINETTE

Ma foi, oui. Je suis ravie de prendre la direction de mon service. Ah ! pouvoir enfin faire quelque chose ! Il me semble que les portes se rouvrent... Voyez-vous, tant que l'on sentait que l'humanité souffrait encore de toutes parts, on pouvait prolonger sa maussaderie, sa songerie au coin du feu, mais dans la joie universelle, ne pas pouvoir s'y précipiter... ah ! ce serait dur ! *(Elle s'interrompt.)* J'ai peut-être tort de vous dire ces choses ; je manque d'à-propos ; mon point de vue est très

égoïste sans doute, mais vous me connaissez assez pour savoir qu'il ne faut pas attendre de moi des phrases qui ne soient pas brutalement dites.

## DUARD

Pourquoi vous accusez-vous de n'avoir pas toutes les délicatesses ? Vous les avez toutes, et par-dessus le marché vous avez cette qualité si française, si indispensable, le bon sens. Je me rappelle votre délicieux éclat de rire spontané, bon enfant, lorsque vous vous êtes décidée à sortir de cette retraite, à accepter ce que je vous offrais dans mon faible pouvoir. Autant vous avez mis de pudeur, de discrétion dans vos réticences, autant, quand la décision a été carrément prise d'accepter et de partager une vie de besogne, avec quelques chances de bonheur personnel, vous l'avez fait de belle et joyeuse humeur... comme un chien... vous permettez encore ?... un chien qui aurait été longtemps, longtemps malade et qui, tout à coup, revient à la vie, avec un petit jappement de plaisir.

## GINETTE

Cette comparaison n'est pas non plus pour me déplaire ! Merci ; j'aime bien avoir l'air d'un toutou, et je vous sais gré, dans l'expression de votre tendresse, de n'avoir employé jamais aucune comparaison romanesque... Je suis ce que je suis, pas grand'chose, mais j'ai l'intention de l'être en toute franchise et en toute affection, Jacques.

*Elle lui tend la main.*

DUARD, *parlant avec chaleur, même avec exaltation.*

Vous m'avez appris à n'être ni un sentimental, ni un romanesque ; vous m'avez appris à dépouiller en moi-même tout ce que j'avais d'éducation factice. C'est vous qui avez suscité en moi ces sentiments nouveaux,... qui...

GINETTE, *surprise et l'arrêtant net d'un geste.*  
Pas ça !

DUARD

Je vous ai déplu ?

GINETTE

Non, mais ce n'est pas cela qu'il faut dire. Ça, voyez-vous, c'est une musique que j'ai déjà entendue. (*Songeuse, elle a l'air de se parler à elle-même.*) A force de l'entendre, elle m'inquiéterait terriblement. Elle m'agace. Je ne voudrais pas qu'elle m'éclairât sur moi-même. Ai-je donc tant que cela le pouvoir de susciter et de transformer à mesure que je vais sur la terre ?

DUARD

Je sais à quoi vous faites allusion, à quel drame de famille et dont je ne suis nullement jaloux. Oui, en effet, vous avez ce pouvoir, Ginette, un pouvoir magique, mystérieux...

GINETTE, *l'interrompt.*

Si c'était vrai, ce que vous dites là, ce serait terrible. (*Presque avec colère.*) Mais cela n'est pas ! Non, cela n'est pas ! J'en ai assez... Je veux agir, vivre, sans que ma personnalité soit en cause. Comprenez-vous, je veux être une femme quelconque qui n'a aucun pouvoir magique, mystérieux, dépourvue de toute influence occulte ou pas... Je ne veux plus entendre ces phrases, mon ami... Il n'y a plus rien de miraculeux sur la terre. L'heure magique est passée... Soyons des réalistes dans toute l'acception du terme... Vous parliez de certain éclat de rire qui m'a prise un jour après bien des méditations graves, bien des hésitations... Eh bien ! ce qui m'a fait un jour éclater de rire et m'a décidée tout à fait, mieux que tous les arguments, que vous me présentiez avec éloquence,

c'est" quand j'ai eu prononcé à voix haute, un jour, dans ma chambre, en m'y promenant de long en large, ce simple mot : sous-préfète !... (*Elle sourit.*) Je vous demande pardon, je vous offense... je le sens...

DUARD

Du tout !... Mais expliquez mieux.

GINETTE, *répétant le mot cette fois sans sourire.*

Sous-préfète ! Ce mot bourgeois, calme, appliqué à moi-même, à moi ! ce mot dont j'ai tant ri autrefois, que je trouvais presque ridicule, employé à mon propos, cela m'a paru tout un programme... une nouvelle vocation... J'en ai savouré tout le bourgeoisisme, justement, tout le manque de mystère, de pouvoir occulte... Mon chemin de Damas... à rebours !... Sous-préfète ! ça m'a rassurée sur moi-même et ç'a emporté toutes les hésitations ! (*Il la regarde, étonné, un peu inquiet ; elle lui prend énergiquement les mains.*) Mon ami, mon grand camarade, je veux vous le dire gravement, comptez sur moi... Oui nous allons faire de belle besogne. Maintenant que la terre et l'humanité vont panser leurs blessures... ah ! dans notre coin, comme deux braves associés, nous allons nous y mettre modestement, doucement...

DUARD

Pour la vie, Ginette ! Et c'est encore un grand mot !...

*Il lui baise la main qu'il tenait dans les siennes.*

GINETTE

Alors, ce sera mon quartier général, ici ? Ah ! que j'ai hâte ; que j'ai hâte !... Remuer des papiers, salir le papier blanc, me créer tout un atti-

rail... Hein ? Mes plaisanteries d'autrefois sur l'administration. Ça y est !... A mon tour !

*Entre un garçon de bureau après avoir frappé.*

LE GARÇON DE BUREAU

Il y a là deux personnes qui demandent à voir, l'une Monsieur le sous-préfet, l'autre Mademoiselle Dardel. C'est pour un nom, paraît-il, qui a été mal gravé dans la plaque commémorative et puis... l'autre dame vient faire un don, je crois, pour l'orphelinat.

GINETTE

Pour l'orphelinat ? Ce n'est pas ici !... Mais faites entrer tout de même. (*A M. Duard.*) J'inaugure !...

*Le garçon de bureau est ressorti.*

DUARD

Eh bien ! mais voilà, en effet, je crois, une excellente occasion de commencer, comme vous dites... puisqu'on vous demande personnellement. Tenez, installez-vous à votre table...

GINETTE, *riant*

Dans votre fauteuil ?... Ça m'amuse ! Il est important !...

DUARD

Je vous laisse. (*Il se retourne à la porte souriant.*) Je suis bien heureux, Ginette ! Il y avait tant d'années qu'on ne pouvait plus employer cette phrase-là !... Maintenant, il est permis à toutes les lèvres de la prononcer. (*Au garçon de bureau qui ouvre la porte*) Faites entrer ces personnes.

*Monsieur Duard sort.*



## SCÈNE XII

## GINETTE, DEUX DAMES

*Entrent deux dames. Une femme d'aspect bourgeois, peu fortuné. Une autre, tout en noir, son voile de crêpe rejeté sur toute la figure, et descendant jusqu'au bas de la jupe, est impressionnante.*

GINETTE, *s'asseyant au bureau.*

Asseyez-vous, Mesdames, je suis à vous.

*La femme en deuil fait signe à l'autre de la main qu'elle n'est pas pressée.*

LA DAME

J'en ai pour une seconde, d'ailleurs, Madame ne me gêne pas du tout. Voilà, je viens pour l'inscription du nom de mon mari. Il n'a pas la place qu'il mérite. Si on inscrit les noms sur le monument, j'ai le droit que...

GINETTE

Mais, Madame, on observe l'ordre alphabétique. Comment s'appelait votre mari ?

*Elle prend la plume, et elle parle d'un ton très fonctionnaire.*

LA DAME

Thénard... C'est injuste, l'ordre alphabétique !... Mon mari est mort héroïquement, la croix de guerre, la médaille, trois citations ! Il a droit plus que les autres à...

GINETTE

Madame, nous n'avons pas de distinctions à faire parmi les soldats tombés au champ d'honneur. Le premier nom par ordre alphabétique est celui d'un humble soldat, Joseph Arnaud, le second, Pierre Bellanger, le troisième, Boutroux, etc..

Tous sont également réunis dans la gloire. D'ailleurs...

*Elle a prononcé tous ces noms d'un égal accent, froid comme un appel. Mais ayant levé la tête, elle considère tout en parlant la femme au voile de crêpe à la dérobée.*

LA DAME

Promettez-moi d'insister auprès de Monsieur le sous-préfet. Je ne suis pas seule à penser ainsi...

GINETTE, *troublée.*

Quoi ? oui, oui... C'est entendu... Je présenterai la requête... Partez maintenant... Je suis pressée... Allez !...

*La quémandeuse s'en va. La porte refermée, grand silence tragique, haletant, puis la femme se lève. Elle s'avance, fait quelques pas, ainsi drapée, puis elle rejette le voile de crêpe en arrière et son visage ravagé, aux yeux brillants, apparaît, à Ginette, qui demeure immobile, figée devant la table.*

SCÈNE XIII

CÉCILE, GINETTE

CÉCILE

Vous ne m'attendiez pas ? Vous ne vous disiez pas qu'un jour, même lointain, même après des années et des années, je reviendrais ?... Qu'à un tournant de la vie, vous me trouveriez tout à coup devant vous ? oh ! pas par hasard !... au contraire, un jour à mon choix... ce jour fatal, inévitable qui devait venir et que cependant je n'attendais pas sitôt... Je veillais de loin... prête à surgir devant vous si par malheur vous vous échappiez de la ligne stricte et du devoir que vous avez à accomplir !

GINETTE

Que venez-vous réclamer de moi ?

CÉCILE

Je ne suis pas la loi, mais je serai rigoureuse comme elle. Je viens vous rappeler à l'obéissance d'un contrat que les hommes ne connaissent pas, mais que mon mari a signé de son sang. C'était une dette sacrée que vous avez acceptée avec des cris de triomphe, et de cœur léger ! Et si vous vous égariez jamais, je m'étais bien juré de vous faire respecter tout l'honneur du titre que vous portez !

GINETTE

Quel titre ?

CÉCILE

Elle le demande ! Lequel ! Celui de veuve !... C'est vous qui êtes la veuve. Ce n'est pas moi. Moi, hélas, j'ai porté le voile, les insignes apparents, tout le monde s'est incliné, tout le monde m'a plainte. Personne ne pouvait savoir que la femme légitime était destituée par un écrit qui vaut tous les testaments du monde. Personne ne pouvait savoir qu'un soir terrible, nous avions toutes deux échangé ce titre et ce contrat ! Pierre avait tenu à faire de vous sa veuve ; il vous avait remis le soin de sa mémoire... toute sa pensée intime... Il s'était lié à vous par delà la mort ; et tandis que sous l'outrage je pleurais mes larmes, vous êtes partie, en brandissant cette nouvelle dignité comme un trophée, comme une victoire ! Ah ! ce titre, vous l'avez réclamé avec des cris de triomphe. Je vous entends encore : « mon héros ! » On aurait dit que vous l'emportiez tout entier, et que vous alliez vous réfugier en lui ! *(Elle s'assied dans une détente momentanée du corps.)* Eh bien ! chose étrange, dans ma solitude, après les phases

habituelles de la révolte et de la douleur, je me suis faite à ce partage posthume. A quoi ne se fait-on pas ?... D'ailleurs, on ne peut pas partager l'amour vivant... non, ça, c'est impossible, mais on est bien moins exclusif pour un amour défunt ! J'avoue que, par moments, j'ai même été allégée à la pensée que vous doubliez mes larmes, oui... oui... qu'il y avait quelque part un double de moi qui ressentait ce que je ressentais d'irréparable, presque à la même heure... Plus je me figurais grande votre peine, moins j'avais de mal à vous accorder ce titre secret et partagé ! (*Farouchement.*) Avez-vous bien souffert, au moins ? Puis-je en être bien sûre ? Avez-vous eu part égale ?

## GINETTE

Peut-être moins que vous l'avez imaginé, tant j'étais fière de celui qui n'était plus !... Ah ! oui, si fière de l'avoir aimé. J'ai cru l'honorer mieux en bannissant les larmes... Mais la suprême fierté, c'est vous qui l'avez eue ! Sa mort a rejailli sur vous de toute sa grandeur. Ne vous abusez pas, Cécile ; c'est bien vous qui portez le titre de veuve ; ou si vous n'en êtes pas certaine, alors, c'est que vous ne vous êtes pas encore résolue à comprendre cette vérité, que Pierre ne m'a pas fait le don de sa vie... C'est à la Patrie seule qu'il l'a fait...

CÉCILE, *elle se lève.*

Naturellement ! la guerre finie, la victoire gagnée, le débiteur, où est-il ? C'est la patrie ?... Trop commode ! Vous, vous n'étiez qu'une voix, n'est-ce pas, l'enrôleur de passage, sans aucun mandat et une fois l'homme anéanti, le drame terminé, vous ne vous souciez plus de rien ? Vous vous détachez de la suite des choses et des devoirs

que vous avez contractés !... oui, des devoirs, car, ayant voulu sa mort, c'est par delà le tombeau que vous vous êtes unie à lui. Ah ! il y a tout de même une catégorie d'êtres avec qui ce n'en est pas fini ! ce sont les appeleurs, ceux qui, sans rien risquer, les pieds au chaud, leur ont crié : « En avant !... Ah ! nos beaux, nos grands héros !... Sont-ils beaux, regardez-les ! Ils ne se plaignent même pas !... Défendez-nous bien !... Nous, nous restons à vous admirer !... Allez donc, braves héros !... » Les appeleurs, les vendeurs de beauté qui criaient : « Venez tous... voici le grand rendez-vous de la mort ! » Eh bien ! maintenant, ceux-là ne sont pas quittes envers ceux qui sont tombés à leur ordre !... D'autres oui, mais pas vous ! Vous êtes enorgueillie d'avoir été l'inspiratrice ; vous devez être et vous serez la lampe fidèle ; vous partagerez avec moi la longue douleur de la fidélité, Ginette... Je le veux... ah ! je le veux de toutes mes forces ! Vous n'avez pas de liens légaux qui vous unissent à lui, mais moi, je vous impose tous les droits et tous les soucis de la veuve... Fidèle à lui, je vous veux ! toute à son souvenir, rien qu'à son souvenir ! Ah ! comme j'y tiens ! Vous me l'avez pris : maintenant vous lui appartenez comme moi je lui appartiens. Pas de voile blanc sur la tête, jamais ! Pas de fleurs !... Ceci, ceci !

*Elle saisit un pan de son long voile noir et, de force, en couvre la tête blonde de Ginette. On dirait un funèbre coup de filet.*

GINETTE, *se dégageant.*

Oh ! pourquoi la dérision de ce voile ! Pourquoi venez-vous m'insulter, Cécile, en m'accusant d'un oubli qui n'est pas... Cette grande pensée épurée règne encore sur tous mes instants, je le jure.

## CÉCILE

Des mots ! Petite menteuse ! Tu penses à lui tout le temps, n'est-ce pas ! Alors, où est sa photographie ? A ton poignet ou dans ton médaillon ?... Pleures-tu le soir au fond de ta chambre comme au premier soir, dis ? Moi, je pleure toujours ! Souffres-tu dans ton cœur. dans ta chair ?

## GINETTE

Non... pas ça !... Vous voulez me charger de plus de liens et de plus d'obligations que je n'en ai ; pas la chair !... Je ne lui ai jamais appartenu. Comprendre sa pensée, prolonger l'affection pure, idéale, qu'il a daigné m'accorder, communier en lui, ah ! cette fidélité-là, vous ne me l'apprendrez pas, Cécile !... Mais je n'ai eu ni l'honneur d'être sa femme, ni la lâcheté d'être sa maîtresse !

## CÉCILE

Ajoutez donc le mot qui vous brûle les lèvres :  
« Et je ne l'aimais pas ! »

## GINETTE

Je l'adorais ! J'ose le dire devant vous parce que je n'éprouvais pas cet amour auquel vous voulez me rabaisser. Je ne sais si je l'ai aimé autrefois, au sens ordinaire du mot, avant son départ pour le front... je n'en sais rien... Peut-être ! Mais depuis ce moment-là, mon culte a grandi tous les jours... Maintenant, c'est un vaste souvenir triste, mais plus apaisé, plus fortifié, comme il l'aurait souhaité lui-même.

## CÉCILE

C'est ça, c'est ça... la chapelle du souvenir ! On lui rend de petites visites, qui n'exigent d'abnégation d'aucune sorte ! Oh ! un mort vraiment bien facile à honorer ! Et pourtant, la fidélité de ce souvenir-là, c'était encore trop lourd à suppor-

ter pour vous ! Il n'y a pas deux ans qu'il est mort ; il n'y a pas six mois que la paix est signée, déjà, vous ne pensez plus qu'à vous refaire une vie, un bonheur intime, partagé. Comment donc, à vous qui avez détruit le foyer, il vous en faut un, maintenant ! Et qui choisissez-vous, vous l'héroïne, l'enrôleuse de héros ?... Justement un de ceux qui ont vécu à l'abri du danger, de la tourmente ! Mais ça vous est bien égal d'être consé- quente avec vous-même !... Celui-là, vous ne l'avez pas poussé à la guerre autrefois ! Qu'est-ce que ça vous faisait qu'il y fût ou non ! Vous n'en souffriez guère...

GINETTE

Parce que je ne l'aimais pas !

CÉCILE

Ah ! le mot terrible, effrayant !... Il aurait passé pour sublime, autrefois !... Maintenant, de sang-froid, il donne le frisson !... Alors, celui que vous aimiez, celui qui a eu tout le courage et toute la beauté, c'en est fini de lui ! Quelle part a été la sienne ! Ah ! je devrais triompher, car c'est une éclatante revanche que celle de vous découvrir maintenant si faible, si banale, si quelconque ! Mais je ne peux pas ; c'est plus fort que moi. J'ai envie de crier, comme s'il pouvait m'entendre : « Tu vois le peu qu'était cet amour-là... Et comme c'était bien moi la vérité ! »

GINETTE

Votre accusation manque de contrôle... Je vivais cachée, confinée dans la retraite. Vous n'avez pas pu me juger.

CÉCILE

Oui, vous avez vécu cachée, c'est vrai, quoique avec un peu plus de courage ou moins d'humilité,

vous n'eussiez pas eu besoin de vous réfugier dans l'amitié de ces gens-là. Vous viviez terrée chez la sœur, c'est vrai, mais rapidement, de cette intimité, vous passiez à un nouveau rôle... Vous avez toujours eu besoin d'actions publiques !... Nous avons appris que vous vous occupiez de philanthropie, d'œuvres de soldats. Vous avez commencé à diriger des ouvriers, des administrations de charité... Vous rentriez dans la vie publique par toutes les portes de la bienfaisance.

## GINETTE

Chacun comprend la douleur et le devoir d'une manière différente. Chacun sa nature, Cécile ! Ce n'est pas la mienne de pleurer ou de gémir. Oui, j'ai pu reprendre goût à vivre, à travailler simplement. C'est vrai, je suis bruyante, maladroite ! Un trop-plein de santé, de convictions à dépenser !... Cela ne m'empêche pas de sentir très en profondeur. Seulement, voyez-vous, j'estime aussi qu'il ne faut pas se confiner en soi-même, se soumettre à ses sensations, mais au contraire, aller sagement son chemin droit devant soi.

## CÉCILE

C'est plus commode ! Eh bien ! moi j'interviens, j'ordonne... Je ne vous supporte pas infidèle à sa mémoire... (*Eclatant.*) Ah ! ça ! mais comment avez-vous pu penser une seconde que je vous laisserais être heureuse dans la vie !

## GINETTE

Ah ! voilà le vrai mot lâché, le cri du cœur ! Voilà le vrai mobile qui vous pousse !

## CÉCILE

Celui-là aussi, je l'avoue ! Alors, vous alliez, deux ans après, tranquillement vous marier, créer votre foyer à vous, ici, dans la même ville que



moi, à deux pas de ma maison ! Alors, nous allions nous rencontrer dans les rues, vous alliez triompher et prospérer, tandis que je m'éteindrais dans mon esseulement et ma tristesse ! Vous seriez ici l'éternelle rivale triomphante officielle, l'étrangère venue s'installer chez lui, respirant l'air que vous lui avez enlevé... prenant possession d'une ville où vous êtes entrée par la porte de la charité. Je ne veux pas de ce mariage qui m'offense, qui me mortifie dans mes sentiments les plus secrets ! Je ne veux pas, vous dis-je, que vous soyez heureuse, je ne tolérerai pas que vous soyez deux ! J'emploierai les moyens qu'il faut ; mais je vous forcerai bien à rester sienne, murée dans le passé, comme je le suis, moi !... Pierre, Pierre !... Elle veut déjà se défaire de ta présence, quand moi, je n'en suis jamais lasse !

GINETTE

Ah ! cette voix, cette voix, comme elle me fait mal !

*Elle éclate tout à coup en sanglots.*

CÉCILE, *se rapprochant.*

Vous allez connaître, Ginette, les longues heures de la solitude dans le souvenir, les longs soirs où on pleure toute seule, comme si la vieillesse était déjà là. Ginette, puissiez-vous connaître les nuits sans sommeil ! Tous les jours, tous les jours, vous vous redirez : « Comme il m'aimait, comme il m'aimait ! » Tous les jours, vous rechercherez le bruit de sa voix...

*Elle parle doucement, maintenant, comme si elle voulait l'attirer à elle, par la séduction des larmes.*

GINETTE, *la tête dans ses coudes.*

Cécile, Cécile !

CÉCILE

Rappelez-vous comme il était bon, comme il

était confiant, cet homme !... Comme il est allé docilement à la mort, sur un petit signe de vous ! Rappelez-vous son brave sourire, cette façon loyale qu'il avait de parler, de rire, de croire...

GINETTE

Cécile ! Cécile !

CÉCILE, *penchée sur elle.*

C'est le devoir, maintenant, Ginette ! le long devoir de la fidélité. Et comme vous lui devez votre solitude et votre souffrance ! Et que cette expiation-là est peu de chose, pour le prix dont il a payé son idéal ! A nous deux maintenant ! Jusqu'au bout, des veuves... toujours !... des veuves !

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, DUARD

*Monsieur Duard entre brusquement. Elles se taisent et se séparent.*

DUARD, *à Ginette, après un grand silence.*

Mademoiselle, voulez-vous avoir l'obligeance de me laisser quelques instants avec Madame Bellanger. Elle est chez moi, et c'est à moi de la recevoir !

*Ginette sort lentement sans se retourner.*

## SCÈNE XV

DUARD, CÉCILE

DUARD

Des mots entrecoupés ne me seraient point parvenus à travers la porte, qu'à votre visage, j'aurais déjà compris ce que vous veniez faire ici.

Que venez-vous ressusciter ? A quel titre parlez-vous ainsi que vous le faites, dans ma maison ?

CÉCILE

Dites-moi d'abord à quel titre vous me parlez vous-même ?

DUARD

J'ai maintenant des droits sur Mademoiselle Dardel.

CÉCILE

Les miens sont plus anciens. J'ai un droit de priorité et des ordres à dicter.

DUARD

Quand le passé, sans tache, sans reproche, est chose révolue désormais, pourquoi venez-vous le réveiller ? Il vous a fait souffrir, mais il se fonde dans le grand drame universel. Le sacrifice et la mort de Monsieur Bellanger appartiennent à l'histoire de son pays. Ils ne doivent pas avoir d'autre prolongement que le rayonnement de sa gloire et de son exemple.

CÉCILE

Mais il y a aussi des dettes, des obligations à remplir. Les morts en ont légué la charge à leurs héritiers. Et nous n'avons pas encore donné quittance ! Cette femme ne sera pas la vôtre. Résignez-vous à cela. Je ne le veux pas, entendez-vous.

DUARD

Madame, il y a là, en bas, gravé dans le marbre, le nom sacré de votre mari. Je m'étonne que vous n'ayez pas réfléchi que ces héros ont fait plus encore que de sauver notre sol de l'invasion ; ils ont donné leur sang pour que la France soit grande après eux, ils ont dicté par leur mort un devoir à tout le pays : ce devoir-là, ce n'est pas de les pleurer, c'est de fonder des foyers, de recréer la vie,

la famille, les enfants, tout ce qui sera la France de demain. C'est vers l'avenir et non vers les fantômes que nous devons tous nous bousculer ! On doit lutter contre tout ce qui annihile la nécessité de vivre ! Il n'est que temps ! Et c'est à cette heure de devoir, d'espérance mutuelle, que vous venez, vous, Madame, la femme du soldat tombé, demander à une autre femme de renoncer à son rôle d'épouse, de faillir à sa simple tâche de Française ? Allons donc, ce ne sera pas !...

CÉCILE

Prenez-en votre parti, les cloches de la ville ne sonneront pas ces noces-là !

DUARD

Votre intervention est abusive, Madame... Le passé n'existe plus !

CÉCILE

Vraiment ?... Le passé est plus vivant que jamais ! Voyez-vous, Monsieur Duard, voyez-vous, les forces qui avaient abdiqué, celles qui n'étaient plus rien au milieu du cataclysme, reprennent dans la paix tout leur avantage. Ce sont les forces patientes, les vertus obscures de l'expérience, le sentiment, les vertus fidèles de la race..., l'amour mort, Monsieur Duard, l'amour tué ! Nous regagnons notre rang... C'est mon heure ! Et me revoici !...

DUARD

Eh bien, soit ! je vous combattrai hardiment... Oui, Ginette n'est plus l'héroïne dont la voix claironnait la bataille, c'est vrai ! Elle se transforme ; mais elle a le droit de devenir une simple bourgeoise, préoccupée aussi de son bonheur... Pourquoi pas ? La vie se reforme. Il ne s'agit pas ici d'amour, du moins pour elle. Mademoiselle Dardel

n'éprouve aucun sentiment de cet ordre et je n'ai ni la prétention, ni l'espoir qu'elle modifie ses sentiments à mon égard... Seulement, moi je l'aime... ardemment. Je défendrai son bonheur, le mien !...

*La porte s'ouvre, entre Ginette.*

## SCÈNE XVI

GINETTE, DUARD, CÉCILE

GINETTE, *elle porte un costume sombre, minable et taché*

Vous souvenez-vous de ce costume, Cécile ? Celui que je portais un soir où j'ai sonné à votre porte... C'est mon costume d'émigrée... sale, usé, criblé... pourri de pluie, de boue, de poussière. Tel qu'il était dans sa misère affreuse, nous l'avions, par la suite, bien rangé dans une armoire... vous vous rappelez ! Hier encore, à Saint-Jean, avant de refermer le couvercle de la malle, j'avais eu soin de placer précieusement le costume au-dessus de toutes mes autres affaires. Oh ! je n'ai même pas eu à défaire la malle qu'on venait d'apporter. J'ai soulevé à peine le couvercle et regardez-moi Cécile, c'est pour vous, pour vous que je l'ai remis. Telle que vous m'avez vue arriver, telle je repars... trois ans après...

CÉCILE

Ginette ! c'est votre décision ?

DUARD

Vous dites ?

GINETTE

On pourrait se croire reportée à quatre ans en arrière, n'est-ce pas, Cécile !... Une petite malle en plus !... l'excédent de quatre années !...

DUARD

Ah ! ça, Ginette, non... non... voyons ! Vous n'allez pas, j'espère, obéir à cette femme ? Je vous en conjure ! Retrouvez-vous !...

GINETTE

Laissez, mon ami. Je vous demande tellement, tellement pardon de la peine que je vais vous causer ! Mais il faut que je m'en aille... J'avais cru me fixer ici pour toujours. Je me serai seulement reposée, détendue auprès de votre excellente amitié. Vous avez été si bons, si charitables, votre sœur et vous, que vous aviez fini par me donner la tentation du bonheur. Quelqu'un est venu nous réveiller !...

DUARD

Non ! je ne vous laisserai pas subir cette emprise. Vous êtes libre, Ginette ; mais ce qu'elle vous ordonne de faire, c'est mal, très mal... Vous ne le ferez pas, Ginette ! Ah ! nous nous entendions si bien... si profondément, il y a un instant !

GINETTE

Mais, c'est maintenant seulement que nous retrouvons la sagesse ! Croyez-moi ! Ce que nous éprouvions l'un pour l'autre, c'était de la bonne et loyale camaraderie...

DUARD

Qu'en savez-vous !... Avez-vous pénétré mes propres sentiments, Ginette ? Etes-vous certaine de me connaître ? Ah ! celle-là, dès qu'elle sera partie, je vous reprendrai bien !

*CÉCILE, immobile, sans un geste,  
mais ne quittant pas Ginette du regard.*

En êtes-vous déjà aussi certain que tout à l'heure ?

## GINETTE

Je n'obéis à aucun ordre, à aucune suggestion... ne le croyez pas. Je me suis trop attardée, j'étais lâche... Je quitte la maison du bon accueil... Pardon !... Mais il faut que je reparte là-bas... (*Elle montre la fenêtre.*) dans la direction du Nord... Cécile a réveillé en moi, non pas des remords, mais des voix intérieures. J'entends tout à coup certains appels irrésistibles. Elle a bien fait de me parler ainsi. J'ai plus nettement envisagé mon devoir ! A chacun le sien, comme l'on a sa destinée !... Cécile, vous avez fait toute la lumière en moi.

## DUARD

Le devoir !... le devoir... Quel abus des mots ! le devoir de la jeunesse n'est pas de frayer avec des fantômes... ni de renoncer à la vie... n'en déplaise à cette femme qui prétend le contraire. La jeunesse... la jeunesse, elle est toute puissante !... Le devoir aujourd'hui consiste en ceci : aimer, créer...

## GINETTE

La jeunesse ? Mais je n'en fais déjà plus partie... C'est fini ! Celle qui devra créer, comme vous le dites, c'est une autre jeunesse... toute fraîche, celle de demain, intacte, pas touchée... A celle-là, l'avenir, l'élan que nous avons ! Notre jeunesse à nous n'est plus ce qu'elle fut hier... Elle a trop vu de drames, de douleurs, tomber trop d'idéals... Oh ! elle n'est pas découragée, au contraire, mais c'est une jeunesse amère, pensive, qui n'a plus qu'à passer le flambeau à celle qui la suit...

## DUARD

Aspirer à la vie effacée, rester cloîtrée dans le deuil, voilà le crime, Ginette ! Une femme, une seule, disant : « que d'autres agissent, j'abdique ! »

ah ! quelle conséquence grave serait cet état d'esprit pour la France de demain !... Au seuil de tout... au moment de la reprise des volontés, des espérances ! Allons donc, je ne veux pas le croire ! Votre vie ? mais elle commence !

CÉCILE, *la fascinant toujours du regard.*

Ginette ! Ginette !

GINETTE, *hochant la tête.*

Ma vie ? Voyez... elle ne m'appartient plus... Je l'ai engagée... Je n'avais pas le droit d'en disposer ! Elle appartient à ceux dont j'ai été... l'obligée d'abord, puis ensuite, à ceux que j'ai entraînés, éperonnés vers un idéal... Que voulez-vous ? il y a des vies qui sont inscrites entre deux ou trois années... Ce qui vient après n'a plus la moindre importance !

DUARD

Ah ! je vous croyais plus d'énergie !

GINETTE

Mais il m'en faut énormément, pour faire ce que je fais ! J'en ai un fonds inépuisable !

DUARD

Alors, si c'est vrai, détachez-vous des affligés de la guerre. Entreprenez une vie active, nécessaire, personnelle... Vous en aviez soif...

GINETTE

Cette vie-là, d'autres s'en chargeront toujours, d'autres qui n'ont pas laissé leur cœur dans la bataille !... Savez-vous bien qu'il y a maintenant tout un peuple immense qui va vivre dans le passé. Le peuple des veuves, celui des pauvres mères, des amantes, tous les cœurs navrés, brisés de tristesse, mais gonflés de gloire ! Au souvenir, tous, tous au souvenir !... C'est leur devoir d'y aller...



CÉCILE, *comme à elle-même.*

Elle s'éveille !

DUARD

Qui satisfera-t-il dans la nation, ce devoir-là ?

GINETTE

Qui ? Je vais vous le dire, mon ami !... Il y a aussi un autre peuple qui vit dans des terres humides, remuées... toujours direction du Nord... là-haut... des villages de tumulus... des villages de tombes... un quart de France !...

CÉCILE

Oui, c'est là qu'il dort... c'est là qu'ils reposent !

GINETTE

Ils ont besoin qu'on les veille, les pauvres ! Ils n'ont pas fait tout ce qu'ils ont osé faire pour qu'on les abandonne à eux-mêmes ! Il est juste que certains d'entre nous n'éteignent jamais la veilleuse. Que penseraient-ils de nous ?

CÉCILE, *avec un cri, sanglotant.*

Enfin, elle a compris !...

*Elle met sa tête un instant dans ses mains.*

GINETTE

Il y a bien des femmes chastes qui se consacrent à Dieu ! Pourquoi n'y en aurait-il pas pour se consacrer à eux ? Est-ce que leur divinité n'en est pas digne ?... Et celles comme moi qui ont participé au combat, les vierges guerrières, comme m'appelait Pierre en riant, hélas, celles-là plus que tout autre ! L'esprit des morts doit vivre parmi nous et nous aider à une vie plus haute... Là est la vérité, voyez-vous ! Et j'étais folle de ne pas m'apercevoir que tout mon amour est vécu... Cécile, merci de m'avoir remise dans le chemin lumineux... Cécile, je le jure, j'en prends l'enga-

gement, je resterai fille... mais par exemple, fille courageuse et fervente... Je travaillerai, je lutterai... humblement... Je me rendrai utile aux malheureux... je les aiderai. Là où je vais, déjà les ruines se relèvent... des fabriques, des ateliers fonctionnent. Je me mêlerai au peuple... je...

DUARD

Ah ! je suis vaincu ! Que vous importe mon déchirement !... Il compterait pour si peu !... (*Désignant Ginette.*) Contre vous, Ginette, on ne lutte pas !

*Il s'appuie à un meuble,*

GINETTE

Mon ami, il y a une grande route ouverte devant moi !... Je ne peux pas ne pas la prendre... !

*CÉCILE, avec émotion, à Ginette.*

Ginette, à votre départ, vous avez donné des raisons singulièrement plus hautes que celles que j'attendais de vous... Vous avez compris le devoir de certains êtres, qui se sont enchaînés à ceux qui moururent ! Merci. Parlons net. Puis-je savoir où vous comptez vous rendre ?...

GINETTE

Oui, à Roubaix, mon pays. (*Avec hésitation.*) Mais, auparavant, je ferai un détour... Auparavant, j'ai un pèlerinage à accomplir... J'hésitais, je n'osais pas, je n'ai jamais osé... Encore maintenant, Cécile, je ne m'y rendrai qu'avec votre consentement...

CÉCILE

Qu'avec mon...

*Elles se pénètrent du regard.*

GINETTE

Je désire aller respectueusement embrasser une

terre sacrée et puiser là l'inspiration de ma vie. Cette émotion si attendue, désirée si ardemment, je vous demande de me la consentir vous-même. Je suis sûre que vous ne m'en voudrez pas, lorsque vous viendrez à votre tour, là-bas, et que vous retrouverez la trace de mes genoux et les fleurs que j'y aurai laissées !

CÉCILE, *éclatant, sous le poids de l'émotion, et lui tendant tout à coup les bras.*

Viens, toi !

GINETTE *s'y précipite.*

Ah ! Cécile... Merci, merci... Vous me pardonnez donc, enfin ! *(Elles pleurent sur l'épaule l'une de l'autre.)* Je savais bien que vous ne m'auriez pas laissé partir sans cela !

*On entend une rumeur au dehors.*

CÉCILE, *s'essuyant les yeux.*

Qu'est-ce que c'est ?... Ne crie-t-on pas ?... Ah ! non, ce sont des gens qui passent.

DUARD

On chante ! Ce sont les gars qui s'en reviennent, ils chantent en regardant nos fenêtres. Ils s'imaginent qu'il y a derrière les fenêtres autant de joie que dans leur cœur !

GINETTE

Oui... Ce sont les gars, qui, la fête finie, retournent chacun chez soi... Ils se rendent en masse à la gare, un peu ivres du passé... qu'on vient de remuer...

DUARD, *de la fenêtre.*

Soir de fête... soir de bonheur ! hélas !...

GINETTE

Ecoutez... cette sonnerie ?... C'est le clairon...

le clairon de tout à l'heure !... Ce qu'il joue là, c'est pour moi. « Quand je passerai sous vos fenêtres, m'avait-il dit, Mademoiselle... ». (*Elle ouvre brusquement la fenêtre, le bruit redouble, elle parle.*)  
Je viens... je viens... je vous accompagne...

DUARD, *tressaillant.*

Ginette ! Ginette !

GINETTE

A quoi bon attendre des faiblesses ou des larmes !... Tout de suite ! Je vais me mêler à eux... à la foule... Quel plus beau départ pourrais-je souhaiter ?... Me mêler à la poussière de leurs pas rythmés, comme s'ils reformaient leurs rangs, comme ils sont partis autrefois vers la Victoire et vers la Mort !... Ils m'entraîneront dans leur cohue, jusqu'au quai de la gare !... Ecoutez le clairon... Que c'est beau ! Comme il parle !... Comme tout revit là-dedans... Adieu, vous autres ! Adieu !...

DUARD

Ginette ! Ah ! que je vous regrette... que je vous regrette ! Il y aura ici un pauvre homme très malheureux...

GINETTE

Non... courageux, comme les autres... comme ceux qui n'ont pas payé leur tribut à la grande noblesse ! Je vous en supplie, élevons nos âmes, élevons-les... Nous vivons un moment déchirant, mais sublime...

CÉCILE, *au moment où Ginette a gagné la porte à reculons et où elle va franchir le seuil.*

Va ! va !... Ah ! je comprends maintenant que tu n'étais pas seulement la jeunesse... mais l'idéal ! Je doutais de toi. Maintenant je crois. J'ai

confiance. Tu as mis tes actes en règle. Va, va, là-bas ! Tu en es digne !... Tu n'es pas de celles qui doivent profiter du bonheur, mais de celles qui devront l'inspirer comme tu as inspiré le sacrifice !... Sois forte et vaillante, mon enfant, toi qui es encore jeune !... Moi, non plus, je n'ai plus de bonheur... Je reste seule, finie, impuissante... mais que sur la terre il y ait enfin tout le grand bonheur des autres !... Ils l'auront bien gagné !...  
*(Ginette ouvre la porte. On entend toujours le clairon et le bruit rythmé de la foule et des chants militaires.)* Et dis-lui, là-bas... dis-lui bien que je lui ai pardonné, comme à toi... à cause de ça... de ça, qui a passé... et qui a tout emporté !

*Ginette disparaît par la porte grande ouverte.*

FIN



# L'ANIMATEUR

PIÈCE EN TROIS ACTES

*Représentée pour la première fois le 27 janvier 1920,  
au théâtre du Gymnase.*

*Reprise au théâtre de Paris,  
le 23 janvier 1926.*

# PERSONNAGES

---

Théâtre du  
Gymnase  
27 janvier 1920

Théâtre  
de Paris  
23 janvier 1926

MM.

MM.

DARTÈS .....

GIBERT.....

DONADIEU.....

WHEIL.....

LEYRISSÉ, RÉDACTEUR EN  
CHEF.....

DUMONTEL, PRÉSIDENT DU  
CONSEIL.....

LESSERRE, PROPRIÉTAIRE  
DU JOURNAL.....

SCOTT, SECRÉTAIRE DE LA  
RÉDACTION.....

FURTZ, ACTIONNAIRE....

RENÉE DARTÈS.....

M<sup>me</sup> DARTÈS.....

UNE DACTYLO.....

LA FEMME DE CHAMBRE ..

DE COSTIER, ACTIONNAIRE.

LUCAYA, ACTIONNAIRE...

BELLEU, SECRÉTAIRE DE  
DARTÈS.....

SAINTE-ABBAN.....

FREDÉRIC, FRÈRE DE M<sup>me</sup>  
DARTÈS.....

DE CRISSOL.....

THALABERT.....

UN GARÇON DE BUREAU ..

UN GROOM.....

ARQUILLIÈRE.

DUMÉNY.

ARMAND BOUR.

JEAN AYMÉ.

ROGER VINCENT.

BERTHIER.

MARCEL ANDRÉ.

VONELLY.

COLLEN.

M<sup>mes</sup>

YVONNE DE BRAY.

HENRIETTE ROGERS.

EDWIGE MOORE.

MM.

LEIRAR.

LUCIEN LAFOREST.

HENRY DUVAL.

FIOT.

DAUVILLIERS.

CARNÈGE.

HARRY BAUR.

MAULOY.

ARMAND BOUR.

JEAN HEUZÉ.

JOË SAINT-BONNE

PAUL AMIOT.

GORIEUX.

CH. BERNARD.

PHILIPPE RICHAR

M<sup>mes</sup>

YVONNE DE BRAY

JEANNE ROLLY.

TH. RENOUEAU.

VALENTINE RIBE

MM.

PIERRE GARNIER

BOUDREAU.

JEAN GAUBENS.

COUDERC.

MARC-VALBEL.

RAYMOND MAURE

CH. RESCHAL.

LOUIS RICHARD.

BRAULT.



# L'ANIMATEUR

---

## ACTE PREMIER

Le bureau de Dartès, directeur littéraire du journal *L'Epoque*.

### SCÈNE PREMIÈRE

*Belleu, secrétaire, et la dactylo sont seuls en scène. La porte s'ouvre, un actionnaire du journal entre, ne dit rien, se promène, s'agite et donne un formidable coup de poing sur la table.*

FURTZ

Tonnerre !...

*Au bout de quelques secondes il sort.*

### SCÈNE II

BELLEU, LA DACTYLO

BELLEU, *debout.*

De Dieu... aurait-il dû ajouter !...

LA DACTYLO

Il n'a pas osé. Il s'est retenu !

BELLEU

Ça barde !... Il va se passer des choses effroyables... la situation est tragique.

LA DACTYLO

Tiendra-t-il le coup ?

BELLEU

Avec un homme de cette trempe, on ne sait jamais !

## SCÈNE III

LES MÊMES, SCOTT

SCOTT

Bonjour, mon vieux.

BELLEU

Qu'est-ce qu'il y a, Scott ?

SCOTT

Où est le courrier de Dartès ?

BELLEU

Le courrier du patron ? Voilà... sur le bureau !

SCOTT *va au bureau.*

L'avez-vous ouvert ? (*Pas de réponse.*) L'avez-vous ouvert, oui ou non ?

BELLEU *va au bureau.*

J'en ai décacheté une partie, mais, selon les ordres du patron, tous les télégrammes et toutes les enveloppes portant « rigoureusement personnel » ou « personnel » tout court sont là, intacts.

SCOTT, *tirant sa montre.*

Il est cinq heures et demie... Dartès devrait être déjà là depuis plus d'une heure !... Il se dérobe à la situation qu'il a créée. C'est un lâche !... Il nous flanque tous dans le pétrin...

BELLEU

Scott ! Je vous en prie ! Et puis... tous... pourquoi ?

SCOTT

Oh ! mais, pardon... il n'y a pas que le rédacteur en chef et le secrétaire de la rédaction qui veulent dégager leur responsabilité. Tout le personnel est en bas qui a tenu à témoigner à Monsieur Lasserre qu'il désapprouve l'attitude du directeur littéraire... Littéraire ! directeur littéraire... aussi, quelle idée !... Eh bien ! il est cinq heures et demie, Belleu ; la situation est grave ! C'est celle d'un vaisseau atteint dans ses soutes et qui va sauter !

BELLEU

Allons... allons... pas de grands mots. Mon cher Scott, je n'ai pas à savoir si c'est le vaisseau qui va sauter ou bien le capitaine... mais vous êtes venu ici pour me demander quelque chose de positif ?

SCOTT, *va au bureau.*

Oui !... je viens vous demander, au besoin vous enjoindre, de décacheter, en l'absence de Dartès, les télégrammes qui ont l'air de s'accumuler, et dont nous entendons avoir connaissance, au moment même où on fait le numéro !... Dans des circonstances comme celle-ci, nous avons le droit de vous demander communication des télégrammes adressés au directeur, puisque le directeur n'est pas là !

BELLEU

Ma situation est extrêmement embarrassante... Vous oubliez que je suis le secrétaire particulier de M. Dartès...

SCOTT

Vous appartenez à la rédaction du journal...

BELLEU

C'est Dartès qui me paie mes appointements : il y a une nuance ! En tout cas, je ne me reconnais pas le droit d'enfreindre les ordres de mon patron !

SCOTT

Mon vieux, il y a dans ces télégrammes, nous en sommes sûrs, une dépêche de la plus haute importance.

BELLEU

Attendez que le patron soit là... Il ne saurait tarder !

SCOTT

S'il n'est pas là, maintenant, c'est qu'il ne viendra pas aujourd'hui... c'est qu'il ne veut pas être là !... Vous ne vous rendez pas compte du stratagème ?... Nous le cherchons partout au bout du fil !... Il n'a pas déjeuné chez lui... Il a fui son domicile... Sa femme est ici !... Elle-même n'a pu le joindre depuis ce matin.

BELLEU

Ah ! elle est là ?

SCOTT

Oui.

BELLEU

Où ça ?

SCOTT

Dans le bureau de Lasserre !

BELLEU

Dans le bureau de Monsieur Lasserre ?... (*Brusquement.*) Encore une fois, je regrette, mon cher Scott, mais je viens d'interroger ma conscience...

SCOTT, *un pas vers la porte.*

C'est bon !... Et si Madame Dartès elle-même

vous demande de lui remettre le courrier... lui obéirez-vous ?...

BELLEU

Dans ce cas, je n'aurai qu'à m'incliner !

SCOTT

Parfait !

*Il sort.*

#### SCÈNE IV

#### LA DACTYLO, BELLEU

LA DACTYLO

Très bien parlé !... Vous êtes un brave homme !.. Vous croyez qu'elle va ouvrir ?

BELLEU

Je crois... je crois... je crois tout... Je crois à la goutte d'eau qui fait déborder le vase !... Il n'y avait déjà plus beaucoup de liens moraux, ni intellectuels, entre Dartès et sa femme...

LA DACTYLO

Et après le coup de Trafalgar de ce matin !...

BELLEU, *à la porte.*

Ce qui m'inquiète, c'est qu'elle soit venue se mêler de cette histoire !... Ça ne sent pas bon ! En tout cas, si on fait sauter le patron, je saute avec lui... Reprenons, voulez-vous ?

#### SCÈNE V

#### MADAME DARTÈS, SCOTT, FURTZ, BELLEU LA DACTYLO

MADAME DARTÈS *entre, suivie de Scott et de Furtz.*

Mon cher Belleu, je prends sur moi de faire dé-cacheter le courrier.

BELLEU

Dans ce cas, Madame, ma responsabilité est à couvert, et si ce sont des ordres que je reçois de Madame Dartès elle-même !...

MADAME DARTÈS

Décachetez !... Voulez-vous ?

*Belleu remonte au bureau.*

BELLEU

Voici d'abord ce qui n'est pas personnel !... Voulez-vous en prendre connaissance ?...

MADAME DARTÈS

Ça ne peut avoir aucune importance, ces lettres ne répondant pas à l'article de ce matin ! ...

BELLEU

Il y a des pneus que j'ai ouverts !...

SCOTT

Des désabonnements ?... Naturellement.

BELLEU

Quelques-uns.

SCOTT

Nous en sommes au soixantième en bas !...

BELLEU

Des félicitations aussi...

MADAME DARTÈS, *après avoir lu, passant aux autres.*

Tenez, tenez, vous pouvez prendre connaissance.

FURTZ

Naturellement, c'était à prévoir, les félicitations de toute la clique !... Un de Machard... Un du directeur du *Progrès populaire* !... Mais le télégramme important y est-il ?

SCOTT

Eh bien ?

MADAME DARTÈS

Je ne vois pas la signature !

SCOTT

Il arrivera, soyez tranquille !

MADAME DARTÈS

J'en ai peur !...

*On frappe.*

BELLEU

Entrez !

## SCÈNE VI

LES MÊMES, plus LUCAYA

LUCAYA

Eh bien, sacredieu ! Est-il là ?...

SCOTT

Pas encore !

FURTZ

Vous voyez !

LUCAYA

C'est phénoménal !... Ah ! Madame, votre mari, voulez-vous savoir ce que c'est ?...

MADAME DARTÈS, *l'interrompant.*Je vous en prie, Monsieur, je suis sa femme !...  
Quelle que soit mon opinion sur sa conduite, quelle  
que soit ma stupéfaction et même mon affliction...  
je ne puis rien entendre contre lui !

LUCAYA

Je vous félicite, en tout cas, de ne pas faire cause  
commune !... Bonjour, Scott.

MADAME DARTÈS

Vous connaissez mes idées, elles sont les vôtres !... Du reste, vous lirez samedi prochain, dans le numéro de *la Femme*, l'hebdomadaire que je dirige, une profession de foi diamétralement opposée à celle qui a paru inopinément dans vos colonnes... Bien que ne m'occupant pas officiellement de politique, je tiens à me dissocier complètement des proclamations nouvelles de mon mari !

BELLEU

Madame Dartès... Madame Dartès, vous le lâchez !...

FURTZ

Et je vous en félicite !

MADAME DARTÈS

Cela ne change rien à mon affection pour lui... Mais je tiens à vous dire ce que je dirais à Claude, s'il était là... Ma conscience désapprouve qu'il ait fait passer cet article sans vous le soumettre.

LUCAYA

C'est une indignité !...

SCOTT

Une saloperie, simplement !

FURTZ

Le retour d'âge !... Une attaque de mégalo-manie foudroyante !

SCOTT

Ah ! nom de nom, on ne fait pas de blague de ce genre-là !... Si vous voyiez la tête sincèrement navrée de tout le monde dans la maison... Enfin, vous, Madame, qui êtes la compagne de ses idées, vous deviez bien vous rendre compte de son évolution... si on peut appeler ça une évolution politique !...



FURTZ

Oui ?

MADAME DARTÈS

Mon Dieu, Messieurs, depuis déjà pas mal d'années, mon mari et moi nous avons pris l'habitude de nous cacher nos dissentiments sur le chapitre social !... Et j'ignorais où il en était arrivé à mon insu !... Je vous certifie que, ce matin, j'ai été aussi surprise que vous l'avez été !

FURTZ

Il donnait le change.

LUCAYA

Et il préparait son petit coup en dessous depuis pas mal de temps.

SCOTT

Mais le but, Madame, le but de cette palinodie ?...

FURTZ, *marchant.*

L'ambition !... Il veut faire figure de grand démagogue !

SCOTT, *bas à Saint-Abban.*

Inouï !

FURTZ

C'est une évolution à rebours !... Soixante ans, c'est généralement l'âge du mysticisme et de la réaction !... Tandis que lui, il passe l'arme à gauche et devient un croque-bourgeois !...

LUCAYA

Enfin, on ne m'ôtera pas de l'idée que cet article n'a pu passer sans la complicité de notre rédacteur en chef !...

SCOTT

Leyrisse ?... Ah ! si vous voyiez son indignation !... Pauvre garçon !

LUCAYA

Enfin, quelqu'un dans la maison aurait dû signaler...

SCOTT

Seuls les protes et les metteurs en page ont eu connaissance de l'article et vous avouerez qu'ils n'avaient pas qualité d'appréciation ! Alors ?...  
(*Gravement.*) Le petit personnel est inattaquable.

*Un groom entrant.*

LE GROOM

Un télégramme.

*Il sort.*

MADAME DARTÈS *le décachète.*

Donnez !

BELLEU, *bas à la dactylo.*

C'est ignoble ce qu'elle a fait là !

SCOTT

Eh bien ?

MADAME DARTÈS

Parfaitement !...

*Ils lisent tous les trois.*

SCOTT *prend le télégramme.*

Hein !... Qu'est-ce que je disais ?...

BELLEU

Vous n'allez pas soustraire ce télégramme ?...

SCOTT

Nous n'avons aucune intention de nous en saisir !... Il nous suffit de l'avoir lu !

MADAME DARTÈS

Tenez, tenez, Belleu !

SCOTT

Mettez en évidence sur le bureau... En évidence, Belleu !... Nous sommes trois à l'avoir lu,

ça suffit !... Voulez-vous venir, chère Madame, voir le président de notre conseil d'administration ?...

MADAME DARTÈS

Pour rien au monde !... Je veux bien aller dans votre bureau à vous, mais j'entends rester officiellement en dehors de toute délibération où mon mari sera mis en cause !... D'ailleurs, qu'il n'y ait pas d'équivoque... Je suis une vieille journaliste de race, comme vous le disiez tout à l'heure... Je tiens à déclarer une dernière fois devant Belleu que, si je désavoue les idées de mon mari, je ne mets pas en doute une seconde sa sincérité et sa bonne foi absolue... C'est un honnête homme !...

FURTZ

On vous le concède. Passez, cher ami !

SCOTT

Six heures moins le quart !... C'est incroyable !...

FURTZ

Il se fout de nous !...

*Ils sortent.*

## SCÈNE VII

BELLEU, LA DACTYLO

BELLEU

Ce n'est pas impossible, mon vieux !... Vous avez entendu !... Ah ! la vache !... Les femmes, quand elles s'y mettent !...

LA DACTYLO

Vous auriez tout de même pu vous opposer...

BELLEU

De quel droit ?... En tout cas, je fais deux paquets... Ici, la correspondance violée... et là...

LA DACTYLO

Qu'est-ce que ça peut bien être, ce télégramme ?

BELLEU, *le repliant exprès.*

Je ne veux pas le savoir !... Je crois bien que c'est le dernier jour que je passerai dans la boîte !... Et puis en voilà assez de ces bougres-là !... Au travail comme si de rien n'était !... Voulez-vous taper ?

LA DACTYLO

Volontiers...

BELLEU

Allons-y !... Ça vous est égal que je fume, n'est-ce pas ?

LA DACTYLO

Je vous en prie !...

BELLEU, *dictant.*

« Cher Monsieur. Malgré tout le désir que Monsieur Dartès aurait de vous être agréable, il lui sera impossible de faire paraître l'article que vous avez bien voulu lui envoyer. Il me charge de vous adresser toutes ses félicitations. La mise en page ne lui permet pas... »

*La porte s'ouvre et Dartès entre.*

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, DARTÈS, puis SCOTT

BELLEU

Le patron !

DARTÈS

Tenez... Belleu... Aidez-moi donc à enlever mon pardessus, ça vous donnera une contenance !...

BELLEU

Je n'ai pas besoin de contenance !... Et, tout de suite, je tiens à vous assurer que vous me trouverez avec vous... toujours et jusqu'au bout !...

DARTÈS

Je n'en attendais pas moins de vous !... C'est bon, Belleu, c'est bon. Ma présence est signalée... On ne va pas être long à venir frapper à mon bureau !...

BELLEU

L'inspection est déjà passée !... Tenez !...

*Il montre le courrier.*

DARTÈS

Ah ! ah ! ils ont osé !... Misère que tout cela !  
(*Tout en feuilletant le courrier.*) Savez-vous d'où je viens ?

BELLEU

Ma foi !...

DARTÈS

Des bois de Viroflay... Depuis ce matin, Belleu !... Après avoir relu l'article, j'ai pris mon chapeau, pendant que ma femme repoussait en bâillant le numéro que je lui tendais, et je m'en suis allé comme un étudiant, au hasard, dans la banlieue ! Je n'ai pas déjeuné !... Charmante promenade, seul à seul avec moi-même ! J'ai une faim de loup... Mademoiselle Thérèse, faites-moi donc monter un bouillon de chez Maire !... Voulez-vous ?

*Entre Scott.*

SCOTT

Monsieur, les administrateurs, réunis dans le bureau de Monsieur Lasserre, demandent à vous voir immédiatement... Soit que vous montiez... soit que...

DARTÈS

Allez leur dire que je suis à leur disposition... Heureux de les recevoir. Ma porte leur est grande ouverte.

SCOTT

Bien, Monsieur !

*Il sort.*

DARTÈS

Annulons le bouillon, Mademoiselle Thérèse, mais laissez-moi tout de même, je vous rappellerai ! Mon cher Belleu, vous aussi vous allez me laisser quand ils arriveront... Seulement, mettez deux sièges à mon bureau.

LA DACTYLO, *sur la porte.*

Faut-il faire entrer ?

DARTÈS

Qui est là ?... Entrez, entrez, mon cher... Vous êtes chez vous.

## SCÈNE IX

DARTÈS, LEYRISSE

LEYRISSE

On commençait à redouter une désertion !

DARTÈS

En effet, c'est bien mon genre.

*Il lui tend la main.*

LEYRISSE

A quoi bon ?...

DARTÈS

Vous me refusez la main !... Diable !...

LEYRISSE

Je ne retire rien de mon estime et de mon res-

pect pour vous, Monsieur Dartès. Je suis persuadé que vous allez vous justifier devant ces Messieurs. Seulement, comme rédacteur en chef, ma responsabilité est en cause et je subis, moi le premier, un contre-coup dont il importe que je sois dégagé nettement. Ceci fait, je suis sûr que je pourrai vous tendre la main comme par le passé... Vous permettrez que, jusque-là, le rédacteur en chef...

DARTÈS

Comment donc !... C'est trop naturel. J'accepte cette échéance... Mais, en attendant cette poignée de main à terme... vous plairait-il de me dire qui est là, avec Lasserre ? Combien sont-ils ?

LEYRISSE

Notre président, naturellement. Il y a Saint-Abban, Lucaya, de Costier, et puis Furtz... Enfin, ils sont quatre actionnaires.

DARTÈS

La majorité, quoi !... C'est bien !...

BELLEU, *bas à Dartès, désignant la porte ouverte.*

Voici ces Messieurs de la famille.

## SCÈNE X

DARTÈS, DUMONTEL, DE COSTIER,  
SAINT-ABBAN, FURTZ  
LUCAYA, LASSERRE, LEYRISSE

DARTÈS, *allant à eux.*

Je vous en prie !

DUMONTEL, *entrant le premier.*

Bonjour, mon cher

*Les autres suivent.*

## DARTÈS

Si vous voulez bien prendre place, je suis à vous. Belleu, avancez des chaises.

*Silence. On se place. Dumontel et Lasserre au bureau de Dartès. Belleu sort.*

## LASSERRE

En qualité de propriétaires du journal, nous avons à vous demander compte de cet extraordinaire article qui a paru ce matin... si contraire à notre indépendance politique, et qui vient de provoquer, dans tout Paris, une émotion indescriptible !... Voici qu'on nous accuse d'avoir vendu le journal à un consortium !... Les désabonnements affluent déjà par télégrammes.

## FURTZ

C'est révoltant, ce que vous avez fait !... Entendez-vous, Monsieur !... c'est révoltant !

## DUMONTEL

Du calme... du calme !... (*Désignant Leyrisse.*) D'ailleurs, attendons d'être entre nous pour entamer la discussion.

## LEYRISSE

Je vous demande pardon de ne pas m'être retiré, Messieurs. Mais je tiens à dégager ma responsabilité personnelle... J'ai été accusé, je tiens à ce que Monsieur Dartès me disculpe lui-même... Hier soir, à minuit, quand je composais le journal, Monsieur Dartès a envoyé directement l'article à la composition. Il est descendu lui-même à l'imprimerie et a corrigé la première et la deuxième épreuves... en sorte que je n'ai eu aucune défiance. Il n'est parti qu'à deux heures du matin, après la mise en page... Jamais il ne me serait venu à l'idée de suspecter un article de Monsieur Dartès !... Depuis vingt ans que je suis ici, je croisi



qu'on peut avoir confiance en moi !... Si j'avais eu connaissance de l'article... j'affirme sur l'honneur que j'en aurais référé immédiatement à Monsieur Lasserre... Les choses se sont passées exactement comme je viens de le raconter... Je tiens à ce que Monsieur Dartès en témoigne devant vous.

DARTÈS

C'est tout ce qu'il y a de plus exact !...

DUMONTEL

Très bien, Leyrisse, vos explications sont lumineuses... Nous n'en doutons pas !... Vous avez commis une négligence personnelle, mais vous conservez toute notre confiance !...

LASSERRE

Toute !

LEYRISSE

Merci, Messieurs !...

*Il sort.*

## SCÈNE XI

LES MÊMES, moins LEYRISSE

DUMONTEL

Ah ! çà, vous êtes devenu fou, Dartès ?... Ou quelle farce avez-vous rêvé de jouer ?... Car c'est sans lendemain votre petit coup d'Etat !... Vous ne pensez pas sérieusement que j'aie pris la commandite, avec quelques amis, d'un grand journal pour qu'un subordonné appointé, eût-il le titre de directeur, me coupe l'herbe sous le pied... nous lance à sa remorque dans une direction politique affolante et rompt toutes nos amitiés... C'est une facétie de mauvais goût, à moins que ce ne soit du provincialisme le plus déconcertant !...

DARTÈS

D'abord, en attaquant Gibert, je n'ai pas eu l'intention d'engager le journal dans une campagne, ni de lui donner une impulsion politique. Je reconnais ne pas avoir assumé, en effet, d'autres fonctions que celles de directeur littéraire d'un grand quotidien ; pour le surplus, j'ai un article hebdomadaire à fournir ; c'est vous-même qui me l'avez dit en m'appelant à la direction ?

LASSERRE

Pardon, nous ne pensions pas, en vous appelant à ces fonctions, qu'une personnalité pondérée comme la vôtre prendrait tout à coup le mors aux dents, écrirait des articles révolutionnaires, résolument contraires à l'esprit impartial... et même, disons le mot, gouvernemental du journal qu'il dirige... Déjà, vous avez écrit quelques leaders tendancieux qui auraient dû nous faire ouvrir l'œil.

DARTÈS

Les opinions isolées d'un rédacteur n'engagent pas nécessairement un journal.

DUMONTEL

La preuve, ce sont les ricanements qui m'ont accueilli tout à l'heure quand je suis arrivé au Sénat !... La preuve, ce sont ces désabonnements immédiats...

DARTÈS

Quelques isolés... Une bande d'abonnement n'est pas un bulletin d'adhésion aux idées exprimées dans un journal.

DUMONTEL

Quelle méconnaissance du public, ou quelle mauvaise foi !... Dans la vie, on ne choisit pas toujours sa femme, ni même sa maîtresse, mais on

choisit toujours deux choses : son médecin et son journal !

LASSERRE

Enfin, oui ou non, étiez-vous mandaté par nous pour exprimer des idées que je trouve subversives ? Consultez votre contrat ! Nous vous avons choisi comme...

DARTÈS

Couverture littéraire !...

FURTZ

Insultez-nous !... C'est ça !

DE COSTIER

Vous insinuez que nous avons besoin de couverture ?...

FURTZ

Descente de lit serait plus juste !... Nous assistons, Messieurs, à la révolte de la descente de lit !...

DARTÈS

Prenez garde, Monsieur Furtz !

DUMONTEL

Je vous invite au calme, les uns et les autres !... Si nous débutons par les conclusions, dans cinq minutes nous n'aurons plus rien à nous dire !

SAINT-ABBAN

Dumontel a raison, comme un homme d'esprit qu'il est !...

LASSERRE

Asseyons-nous ! Prenez place, Dartès. Je demande à Dartès de se justifier de cet acte inouï... d'avoir fait passer cet extraordinaire article attaquant un confrère redoutable, une personnalité de l'importance d'Edouard Gibert, sans m'en

avoir référé, et en soustrayant cet article à l'attention du rédacteur en chef.

*Un silence.*

DARTÈS, *debout à droite de la table.*

Messieurs, j'adore mon pays !...

SAINT-ABBAN

Pas plus que nous !...

DARTÈS

Autrement. Voilà tout. Je ne suis pas un homme politique. Je n'appartiens à aucun parti. Je suis un esprit libre, absolument indépendant et fort de cette indépendance. Depuis plusieurs mois, je m'indignais de voir s'organiser un véritable complot politique... Je trouve la campagne de calomnie abominable lorsqu'elle vise à frapper des forces intellectuelles qui, en dehors de tout parti, sont l'honneur même de l'humanité... Soumis que je suis au grand esprit républicain, j'ai...

FURTZ, *l'interrompant.*

Mais, républicains, Monsieur, nous le sommes tous !... Notre journal comme les autres !...

DE COSTIER

Qu'est-ce qu'il nous chante là !... Tout le monde l'est maintenant !

FURTZ

Même les royalistes !

DE COSTIER

Ne jouez pas sur les mots ! Si vous n'étiez que républicain...

LUCAYA

Oui, ce ne serait même plus une opinion !

FURTZ

Et puis, vous nous la baillez belle... On connaît

ça ! Vous êtes un de ces gens qui s'endorment la tête à droite et qui se réveillent la tête à l'extrême-gauche !

DARTÈS

J'ai évolué !... C'est mon honneur de l'avoir fait. Vous vous trompez, Monsieur ! Mes opinions ont été toujours profondément libérales, mais, aujourd'hui encore, je ne prétends être qu'un écrivain sans parti, qui n'a agi que sous l'empire de sa sincérité ! Quand j'ai vu cette campagne de calomnie s'infiltrant dans toutes les artères du pays, j'ai souffert, en silence d'abord, parce qu'il y avait beaucoup de brebis galeuses. Je me suis contenu. Seulement l'article d'Edouard Gibert dépassait toute mesure, hier... C'était plus qu'un crime de lèse-pensée : un crime de lèse-patrie ! Je n'ai pu retenir mon indignation... J'ai crié ; ç'a été plus fort que moi... Je lui ai dit son fait !... S'il le veut, nous constituerons des témoins.

FURTZ

Allons donc... C'est puéril !... Ce terrible pamphlétaire va essayer de tomber notre journal... Heureusement qu'il n'a pas de quotidien à sa disposition et qu'il ne dirige que des cahiers bleus hebdomadaires... Mais nous en avons pour des mois de coups de gueule !

DARTÈS

Que voulez-vous, moi, j'ai poussé le cri de ma conscience !

LUCAYA

Chaque fois qu'un homme change d'opinion, il dit cette phrase-là !

SAINT-ABBAN

C'est le premier vagissement de l'anarchisme !

DUMONTEL

Et puis, mon cher, on ne crie pas dans la maison des autres !... On attend d'en être sorti pour pousser une incongruité sonore !

*On rit.*

SAINT-ABBAN

Bravo, Dumontel !...

FURTZ

Très bien !

DUMONTEL

Voyez-vous, permettez-moi de vous le dire en toute franchise, vous êtes un rêveur, un utopiste !... Il n'y a pas de pire danger pour un pays et pour un journal !

FURTZ

Ah ! je vous avais assez averti !... Il ne faut jamais mettre un littérateur à la tête d'un journal, retenez bien cela !

SAINT-ABBAN

Oui, oui, il y a toujours trop de littérateurs dans un journal !

LUCAYA

Trop de littérateurs !

FURTZ

A moins qu'ils n'aient été, avant, courtiers de publicité...

DE COSTIER, *avec un mépris accablant.*

Et vous n'êtes même pas académicien !

LASSERRE

Rappelez-vous, j'avais assez réclamé que vous preniez un académicien, Dumontel !

DUMONTEL

A quoi bon !... Si nous tirions à vingt mille, je

ne dis pas !... Mais à partir de deux cent mille exemplaires, Messieurs, on ne prend pas d'académicien !... Monsieur Dartès offrait toutes les garanties de sécurité... Nous en avons jugé ainsi, Lasserre et moi !... Vous nous sembliez agréable dans vos écrits... vous aviez la mesure de l'équité...

DARTÈS

Vous oubliez l'indépendance !...

DUMONTEL

On ne vous demandait que d'être conciliant.

DARTÈS

Vous ne m'avez tout de même pas acheté comme on achète une terre illustre et épuisée !...

DUMONTEL

Non !... Mais précisément, parce que jusqu'ici votre personnalité considérable était plus... plus... comment dire... figurative qu'efficace... du diable si j'aurais pensé que, piqué au vif, vous souhaiteriez un autre rôle et vous mettriez à injurier un confrère en réclamant des lois contre la calomnie. Permettez-moi de vous dire que je crois plus à votre capacité littéraire qu'à votre capacité législative.

DARTÈS

Que voulez-vous, je ne conçois pas le journalisme qui comprime et qui ravale !... C'est peut-être un tort, mais j'ai des convictions !... Toutes les grandes sources d'émotion, de fierté, d'enthousiasme sont encore en moi toutes vives malgré mes cheveux blancs !...

FURTZ

Je vous en prie, pas de profession de foi !... Vous n'êtes pas à une réunion électorale... Pas encore, en tout cas.

DARTÈS

Dieux, non ! Je le jure, je ne serai jamais un politicien !

FURTZ

Vous ne serez jamais qu'un Perrichon, ça c'est sûr.

DARTÈS

Vous voulez dire, Monsieur ?

DUMONTEL

Contenez-vous !

DARTÈS

Vous voulez dire, Monsieur ?

FURTZ

Qu'un journal est une carrière, Monsieur !... Qu'on ne s'improvise pas journaliste... Voilà la morale de cette histoire ; retenons-la ! Vous étiez un isolé... Vous n'avez aucune communication avec le monde extérieur. Vous m'avez donné tout de suite cette impression ! Le jour où vous vous êtes installé dans votre fauteuil, j'ai eu le frisson ! Diriger cet organe de vie et d'échange mondial quand on est à l'écart de tout !... Oui, dans votre fauteuil, vous me faisiez l'effet d'un Perrichon, le cul sur le mont Blanc !

DARTÈS

Allons donc ! Vous ne m'avez choisi que pour cela ! A ce moment vous appeliez ça un indépendant !... Aujourd'hui, c'est un isolé !...

LASSERRE

Et puis, assez d'idées générales !... Des faits !... Comme propriétaire-directeur économique et financier, j'interviens ! Votre article violent qui attaque nos amis et semble nous faire pactiser tout à coup avec les partis les plus avancés, les désabon-



nements, les préjudices qui s'ensuivent, c'est déjà la débâcle ! Demain ce serait les bouillons innombrables, le concessionnaire de notre publicité qui réclamera... Dame, nous avons touché des avances importantes sur les contrats d'annonces !... Des bombes comme celles que vous avez fait éclater ce matin, c'est ce que j'appellerai de la publicité inopérante !... De ce train-là, si on vous laissait faire, dans six mois le journal serait à l'eau et nous n'aurions plus qu'à le liquider à des distributeurs de publicité financière quelconque !... Grand merci !... Il y a pis !... Vous le savez, nous touchons une grosse somme au budget d'émission de l'emprunt des chemins de fer africains !... Nous allons nous voir simplement retirer cette subvention.

DARTÈS

C'est une faute de recevoir, même honorablement, des subsides secrets !... Ça fausse la politique du pays !

DE COSTIER

Ah ! çà, mais !... Il va nous donner des leçons de probité !

DARTÈS

Pas de retours de bâton !

FURTZ

Mais des coups de bâton !... Les vôtres !... Ah ! il n'y a pas, nous avons eu la main heureuse !

LUCAYA

Quelle arrogance !

SAINT-ABBAN

Allons ! nous vous montrerons que nous ne sommes pas encore dans votre filet !

LUCAYA

Vous aurez beau jouer les Ruy Blas pour conseil d'administration !...

DARTÈS

Où voulez-vous en venir ?

LUCAYA

A ça.

*Il déchire un papier.*

DARTÈS

Déchirer notre contrat ? Eh bien ! non, Messieurs !... j'estime n'avoir pas dépassé les termes de mon contrat !... Je ne m'en irai pas de moi-même ! Si vous estimez, vous, que j'ai failli à mes engagements, attaquez-moi... Faites un procès !

FURTZ

Ça y est ! C'est le chantage !... Hein ? hein ?

LUCAYA

Savez-vous, Monsieur, comment on appelle ça ?... De la canaillerie !

DARTÈS

Non, de la fermeté d'âme !

LASSERRE

Notre contrat doit être résilié de plein droit !

DARTÈS

Ce n'est pas mon avis !...

SAINT-ABBAN

En tout cas, nous, administrateurs, nous mettrons les pouces à votre coup d'Etat !...

LUCAYA

Nous ne laisserons pas passer un seul de vos articles.

FURTZ

Et nous vous retirerons toute rédaction.

LASSERRE

Descendez à l'imprimerie, lisez le placard !

DARTÈS

Il y a des lâches qui vous flagornent et prennent le vent.

LASSERRE

En tout cas, demain paraîtra dans le journal, en première page, une lettre désavouant le directeur littéraire.

FURTZ

Très bien !

DE COSTIER

Allons ! allons ! Votre situation vous l'avez rendue impossible ; il va falloir boucler votre valise !

DARTÈS

Agissez comme bon vous semblera, et selon ce que vous déclarez votre droit. Moi, je reste !... Je suis prêt à subir les conséquences de mon acte !...

LUCAYA

Vous avez un fier toupet, savez-vous !... Ça s'appelle du banditisme, entendez-vous... du banditisme !...

FURTZ

Ça ne se passera pas comme ça !

*On lève les cannes. Brouhaha.*

DUMONTEL

Voyons, mes amis... mes amis... Je vous en prie... Je suis au désespoir !... Ces murs n'ont pas encore entendu de pareils vocables... Respectez notre chère maison, je vous en conjure !... Je

réclame de vous le silence complet... Laissez-moi me recueillir un instant, j'en ai besoin ! J'ai beaucoup, beaucoup de peine !... (*Grand silence. Il s'est appuyé à la table la tête dans les mains, puis il s'avance devant la table.*) Messieurs, malgré tout... il faut surmonter mon émotion. J'y suis prêt !... En quelques mots, je liquiderai la situation !

FURTZ

On vous écoute !

SAINT-ABBAN

Respectueusement, Monsieur Dumontel !

LUCAYA

Respectueusement !

DUMONTEL

Permettez-moi pourtant de le prendre de haut !... On semble suspecter notre bonne foi politique !... Je veux donc m'élever, non sans tristesse d'avoir à le faire, au-dessus des intérêts matériels du journal que vous défendez fort bien ! Le vieux lutteur parlementaire que je suis, et je crois qu'on ne me refusera pas l'expérience de la carrière...

ENSEMBLE

Non... Non !

DUMONTEL

Le vieux parlementaire, dis-je, déplore tout haut l'aberration humanitaire qui séduit les hommes de votre valeur, Dartès, en raison de ses mirages ! Cette aberration ne doit pas engager un organe comme le nôtre dans une route qui nuirait — bien que nous ne fassions pas ouvertement de politique — non seulement à nos intérêts, mais, je le dis comme je le pense, à la défense du pays !

SAINT-ABBAN

Vous résumez admirablement nos sentiments !

LUCAYA

Admirablement !...

DUMONTEL

Oui... c'était mon rêve de faire de ce journal un organe qui ne s'occuperait pas si les routes vont à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, qui serait pour ainsi dire le rond-point des idées ! Et c'est pourquoi vous me semblez désigné à la direction. Or, vous lui faites prendre un parti, et brusquement, par vos attaques contre Edouard Gibert et vos déclarations libertaires, vous semblez pactiser avec un mouvement qui nous range parmi les ennemis du bon sens. C'est inadmissible, dangereux pour nous d'abord... et, ce qui est plus grave, pour l'esprit public.

SAINT-ABBAN

Oui, oui !

FURTZ

Pour l'esprit public !...

DUMONTEL

L'esprit public, si vous lui refusez l'aliment national, il se nourrira de l'aliment antinational, et...

*La porte s'ouvre brusquement.*

## SCÈNE XII

LES MÊMES, LEYRISSÉ

LEYRISSÉ, *en coup de vent.*

Je vous demande pardon d'entrer à l'improviste, mais j'arrive en proie à la plus vive émotion !... Messieurs, je suis obligé de vous faire part d'une révélation accablante... Edouard Gibert vient d'arriver au journal, il nous apporte la certitude, hélas ! absolue que le coup était

concerté et, j'ai le regret de le dire, que Monsieur Dartès va être compromis dans l'affaire des scandales !

DARTÈS

Moi !...

LES AUTRES

Hein ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il dit ?

SAINT-ABBAN

Ça y est !

LEYRISSE

Edouard Gibert exhibe une lettre qui vient de me bouleverser, une lettre où Monsieur Dartès discute lui-même des offres fermes pour la création d'un journal... Des offres, et ceci est plus troublant que tout, d'une personnalité dont vous avez d'ailleurs là, sur le bureau de Monsieur Dartès, un télégramme de jubilation confraternelle ! Il a les preuves en mains, il va vous les montrer !...

DARTÈS

Je proteste de toutes les forces de mon énergie !.. C'est un chantage éhonté !

FURTZ

Ça y est, l'infamie !

DE COSTIER

Parbleu, j'en étais sûr !

SAINT-ABBAN

Voilà l'explication ! Tout s'éclaire !

LUCAYA

Je m'en doutais !... Il était affilié à la bande !...

DE COSTIER

Vous étiez un vendu ! Un concussionnaire !...

FURTZ

Un traître !

DARTÈS

Ma vie entière est pour prouver le contraire !...

FURTZ

On la connaît, cette phrase-là !

LEYRISSE

Vous comprenez que je n'aie pas pu me retenir de vous communiquer une pareille révélation.

LASSERRE

Vous faisiez partie de la troupe infâme, et vous vouliez tuer le journal avant d'en partir !...

LUCAYA

Judas !... Combien avez-vous touché ?

*On l'entoure en vociférant.*

DARTÈS

Je jure sur la tête de mon enfant que c'est une calomnie monstrueuse !... C'est la réponse de Gibert... Où est-il ?... Il a osé venir jusqu'ici ? Je veux le voir en face.

LASSERRE, *lui barrant la route.*

Vous vous disculpez ailleurs !

DUMONTEL

Nous souhaitons de tout cœur qu'il ne s'agisse que d'une équivoque, mais nous ne pouvons pas conserver un jour de plus à la tête du journal un homme qui sera compromis demain dans les scandales !

LASSERRE

Pas un jour de plus !

FURTZ

La suspicion suffit !...

DUMONTEL

Vous n'avez pas trafiqué peut-être, mais nous

ne pouvons pas admettre que notre directeur soit impliqué dans l'affaire !

DARTÈS

Vous avez raison, Messieurs... J'affirme sur l'honneur qu'aucune compromission de ma part n'existe en fait... que ma conscience est pure... je le prouverai !... Mais, en attendant, la suspicion est pour vous impossible à soutenir, je le reconnais !... C'est bien, je vous donne ma démission !... Effacez mon nom de la manchette. Demain paraîtra ma lettre de démission !

*Mouvement d'apaisement et de soulagement.*

LASSERRE, *très vite.*

Nous l'acceptons !

FURTZ

Il n'y a plus qu'à régler : sur les six cent soixante-huit actions, vous en avez soixante, sans que vous les ayez souscrites ; elles furent dues à un geste du conseil d'administration...

DARTÈS

Je vous les rends !

LASSERRE

Nous les refusons !... Mais nous acceptons la résiliation pure et simple de notre contrat !

FURTZ

L'honneur de la...

DUMONTEL, *froidement et debout, imposant un silence habile et satisfait à l'assemblée.*

Assez, Furtz... Pas un mot de plus, la séance est terminée !... Notre présence n'est plus nécessaire ici... Soyons maîtres de nous-mêmes, et prenons congé de notre ancien directeur, à qui nous adressons tous nos regrets d'avoir à nous sé-



parer de lui sur un malentendu, une équivoque atroce, qu'il dissipera, nous le souhaitons de tout cœur, nous en sommes même persuadés... Adieu, Dartès... !

DARTÈS

Messieurs, une seconde !... Où est le calomniateur ?

LEYRISSE

A côté, dans mon bureau !

DARTÈS

Alors, qu'il se montre... Je me contienrai comme un honnête homme qui sait qu'on n'arrivera pas à le salir... mais que je fasse justice devant vous de cette vengeance !... Que je sache de quoi l'on m'accuse... quelles sont les armes qu'on a forgées !... En un instant, j'aurai tout détruit !

DUMONTEL, *fermement.*

Inutile, nous n'avons pas à intervenir personnellement... Nous ne sommes pas juge et partie.

DARTÈS

Je vous demande au moins de ne pas vous séparer avant que je l'aie vu, moi le premier... Montez tous dans le bureau de Dumontel... Je ne quitterai pas la maison sans que vous ayez la preuve que j'avais les mains nettes !... Leyrisse, allez chercher Gibert ! Dites-lui qu'on n'apporte pas une accusation de ce genre comme on place une bombe derrière une porte !... Je l'attends ici, face à moi !...

*Il fait un geste de menace. Leyrisse sort.*

DARTÈS

Voyez mon émotion, Messieurs...

DUMONTEL

Nous avons des questions intérieures à agiter

et d'immédiates déterminations à prendre. Le temps vous appartient, Dartès. Ne vous pressez pas... Quand vous le désirerez, vous n'aurez qu'à monter dans mon cabinet, je vous y attends...

DARTÈS

A tout à l'heure, Messieurs...

*Ils sortent à la file, dans un silence volontaire et ironique. Dartès demeure agité, les bras croisés, attendant la pièce jusqu'au moment où l'on entend un bruit de porte et la forte voix de Giber qui s'exclame :*  
« Mais comment donc, je ne demande pas mieux ! »

*La porte s'ouvre, Leyrisse fait entrer Gibert et referme vivement la porte derrière lui. Les deux hommes se mesurent au regard.*

### SCÈNE XIII

GIBERT, DARTÈS

GIBERT

Ah ! ah ! pauvre hurluberlu que tu es !... Tu as foncé sur moi ! Un vieil ami de trente ans !... Toi mon labadens de salle de rédaction !... Eh bien ! je te coule ! C'est simple ; tant pis pour toi !...

DARTÈS

Il faut le pouvoir !... Allons, vide le fond de ton sac !... De quoi as-tu le toupet de m'accuser, paraît-il ?... Quelle pauvreté as-tu dénichée depuis ce matin dans ton livre d'or de police secrète ?... Je n'ai rien sur ma conscience, qui pèse sache-le !... Je suis intègre et pur !

GIBERT

Intègre !... Oh ! ce bon vieux mot usé comme tous les fonds de culotte sur tous les bancs de la

politique et des tribunaux ! C'est toi l'intègre ? Eh bien ! continue !... Mais un fichu benêt, en tout cas, qui t'es compromis comme à plaisir, par vanité naïve, et qui vas choir demain dans la complicité louche. Ah ! tu as voulu jouer un rôle, pauvre girouette !... Va donc ! je te connais... Tu n'as pas la taille de l'emploi !... Il reste en toi du pauvre secrétaire marseillais qui t'es trainé vingt ans à la remorque d'un homme politique !... Jobard, entends-tu... jobard, quand tu t'es laissé empaumer par les mauvais meneurs qui vont te conduire à la ruine... Jobard, qui as laissé dans leurs mains la preuve que tu allais toucher de la galette empoisonnée...

DARTÈS

J'étais sûr que tu en arriverais à cette stupidité-là !... Oui, j'ai reçu des propositions pour la création d'un nouveau journal, c'est vrai, mais je les ai déclinées, ne trouvant pas la garantie morale des actionnaires suffisante...

GIBERT

Trop tard, mon vieux ! Je ferai paraître, dans les *Cahiers bleus*, lundi, une lettre de toi où tu discutes jusqu'au tarif de tes futurs émoluments. Je regrette de ne pas diriger un quotidien, car, alors, ce ne serait pas lundi, mais demain, que tu serais exécuté. J'expliquerai par quelle bonté, sachant ce que je savais de toi, je t'avais épargné jusqu'ici.

DARTÈS

Ne te gêne pas !... Venge-toi, en travestissant mes intentions les plus honnêtes, les plus loyales !... Tu sais bien que j'ignorais qu'il y eût de l'argent suspect !...

GIBERT

Inscrivez, greffier.

DARTÈS

Et quand bien même !... J'ai une trop grande foi dans mon idéal pour en changer, parce que d'autres l'ont éclaboussé ou traîné dans la boue !... Un coup de brosse et l'hermine reparait plus blanche !... Vas-y... j'attends de pied ferme !... Scélérat ! Besogne de scélérat !...

GIBERT

Tu l'as dit deux fois... Je sais bien qu'un bon journaliste doit se répéter... mais il faut être un bon journaliste !... Et tu n'es qu'un fantoche ennuyeux... des pieds à la tête.

DARTÈS

Ça, c'est pour l'article de lundi !... Tu t'entraînes... Depuis le lycée, tu n'as été que ça, toi, un fort en gueule...

GIBERT

A coups de gueule, on sauve un pays en danger quelquefois !... Ce que ton article feignait d'ignorer, c'est ma sincérité patriotique. Le pays, lui, n'en doute pas !... J'ai soutenu l'opinion publique, moi !

DARTÈS

Oui, souteneur ! L'opinion publique, tu la calomnies et la flagornes à la fois ! Tu lui verses sa ration de mensonges tous les matins, tu vaques au boniment, et, d'ailleurs, tu rêves d'obéir à un maître quelconque... Sous ce veston, tu as une livrée !

GIBERT

Oh ! oh ! ces libéraux retardataires, style 48 !... Tous les poncifs pour avocats de la démocratie, tu les gobes du premier coup... Des mots, dis-tu ?... Il n'y en a qu'un pour qualifier ta jobarderie... « Don Quichotte arriéré ! »... Des gens comme

toi, il faut les contraindre au silence !... La France a failli mourir de ces gens-là !... Ah ! l'admirable France de maintenant !... Il lui reste encore à secouer bien des poux de sa crinière !... Eh bien ! à son service jusqu'au bout !... Ce matin, en lisant ton article contre moi, un mot méprisant de Bossuet me remontait aux lèvres : « Arrière les démons qui tentent d'étonner ma foi ! »

DARTÈS

Phraseur !

GIBERT

Non ! Vengeur !... J'irai jusqu'au bout de l'exécution. Qu'es-tu venu faire, malheureux, dans cette bande !... Jadis tu m'aurais inspiré de la pitié... Aujourd'hui le sentiment que tu m'inspires, c'est celui du châtement nécessaire, parce qu'il faut châtier tous les drôles qui gênent la marche de la nation !...

DARTÈS

Connue, ton exaltation patriotique !... Tu ne la puises pas dans l'alcool et les demi-setiers comme d'autres pamphlétaires !... Mais le geste de tes bras croisés dans la réunion publique... je sais ce qu'il cache sous le plastronnage de ta carure... Il cache la seringue de Pravaz que tu te piques dans les biceps !

GIBERT

Assez !... Entends-tu, assez !... Ou nous allons nous empoigner autrement qu'en paroles, je t'en réponds !... Chevaucheur de nuées qui n'as rien vu... incapable même de diriger ta propre vie, et qui rêves de diriger une opinion... Toi ! toi !... C'est à pouffer. Ah ! tu as bien la tête d'un prophète des temps nouveaux, d'un voyant extralucide, toi qui as été trompé pendant dix ans par

Ménescal au su de tout Paris, sans que tu t'en sois aperçu !

DARTÈS

Répète, si tu oses !... Répète, canaille !...

GIBERT

Qui ignores même que sa fille n'est pas de lui, quand tout le monde le sait... qu'elle est de Ménescal ! Bonsoir, vieux ! Bonne chance !

DARTÈS

Ah ! misérable !... Ah ! crapule !...

*Il se précipite sur Gibert.*

GIBERT

Bas les pattes !... tu as passé l'âge de ce jeu-là... Allons... allons... tu toucheras des épaules, mais pas sur ce parquet, mon bon !... sur le parquet de la Santé.

*Dartès s'est élancé, ils luttent ; alors, au bruit contre la muraille, des gens du personnel accourent, Scott en tête.*

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, SCOTT, LEYRISSÉ, puis  
GENEVIÈVE ET FRÉDÉRIC

LEYRISSÉ

Messieurs... Je vous en prie !... ce pugilat dans un journal qui se respecte !...

SCOTT

Monsieur Gibert !... Monsieur Gibert !...

GIBERT

Bah ! le col est un peu froissé, voilà tout !... Votre ancien directeur manque de tenue, Mes-

sieurs !... Bon débarras pour la maison !... Je vous salue bien !...

DARTÈS, *le poing tendu.*

Et toi !...

GIBERT

On va rire maintenant ! ...

*Il sort en parlant haut et en gesticulant.*

LEYRISSE

Remettez-vous, je vous prie, Monsieur Dartès... Oh ! en arriver là, comme c'est regrettable, vraiment !...

SCOTT

Pour l'honneur de la maison !

*Dartès rajuste son col. Il suffoque, appuyé à la table.  
Geneviève Dartès entre avec son frère.*

GENEVIÈVE

Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ?... Dans quel état je te retrouve !...

DARTÈS, *à Scott.*

Laissez-nous, ma femme et moi !... Laissez-nous.

*GENEVIÈVE, à son frère qui allait se retirer.*

Reste, Frédéric... tu n'es pas de trop !...

*Scott et Leyrisse sortent.*

## SCÈNE XV

GENEVIÈVE, DARTÈS, FRÉDÉRIC

GENEVIÈVE

Alors, il faut venir ici pour te trouver te collant avec Gibert ? Ce matin, tu es parti en sifflant... sans daigner me parler... ou me signaler seulement l'article qui allait mettre le feu aux

poudres !... Je t'ai attendu vainement... C'est moi qui, toute la journée, ai subi les assauts ! Tu as agi comme si je n'existais pas !... A moins que tu n'aies redouté le blâme qui allait infailliblement sortir de ma bouche... c'est encore possible, cela... De toutes façons, mon ami, je te trouve l'air singulièrement moins joyeux que ce matin !... Je me plais à le constater !...

DARTÈS, *comme sortant d'un rêve.*

Oui, c'est vrai, je me rappelle, ce matin, j'étais parti de chez moi heureux !... le cœur léger... presque le cœur en fête !... le cœur d'un enfant qui vient d'accomplir son devoir.

FRÉDÉRIC

Enfin, nous attendions un signe de vie, au moins !... Notre attitude dans tout ça... y avez-vous pensé ?...

DARTÈS

Parle, beau-frère !... parle !...

GENEVIÈVE

Claude, il est nécessaire que tu saches à quel point je désapprouve ta conduite !... Frédéric est de mon avis... Certes, nous t'avons toujours suivi, aidé, et même obéi... quoique nous ayons sur bien des choses des idées dissidentes... Ces malentendus allaient toujours s'accroissant, mais je respectais tes convictions comme j'espérais que tu respectais les miennes !... Jamais je n'aurais cru d'ailleurs que tu en arriverais à infliger un pareil démenti à tout notre passé, à nos doctrines politiques et sociales d'autrefois. Je ne te suis plus, Claude... Je ne te suis plus du tout !...

DARTÈS

Ne mâche pas les mots !... Tu me renies, n'est-ce pas ?



## GENEVIÈVE

En tout cas, je n'admets pas la manière dont tu viens de bouleverser ton propre journal !... Il y a là quelque chose qui me choque et qui ne correspond pas à ta loyauté habituelle !... Devant la direction, l'administration, je l'avoue... je n'ai pas pu te soutenir... je le regrette... Tu m'as mis dans cette situation, ou de te lâcher publiquement, ou d'opter pour des idées qui ne sont pas les miennes... Que comptes-tu faire, maintenant ? Voyons, te voici hors de cette maison !... J'ai besoin de savoir, moi, avant d'aller plus loin, sur quelle route tu comptes t'engager !... quelles sont tes visées personnelles ?... car tu en as !... Je ne me soucie pas de frayer avec un parti suspect ou taré !...

*Elle s'assied.*

## FRÉDÉRIC

Oui !... Sacredieu !... Vous devez avoir, pour agir ainsi, des pourparlers déjà très avancés !...

## DARTÈS

Aucun... c'est ce qui vous trompe... aucun !...

## FRÉDÉRIC

Alors ?...

## DARTÈS

Alors, rien !... Qui m'aime me suive... beaufrère !...

## FRÉDÉRIC

Belle formule !... Il me semble que je vous ai suivi, mon cher, et longtemps !... Vous n'avez rien à me reprocher... J'ai été votre secrétaire pendant dix ans... Nous avons vécu sous le même toit, nous y vivons encore !... Mais, enfin, voilà six mois que je suis attaché à un ministère... et au ministère de l'Intérieur, encore... Quelle attitude

voulez-vous que j'aie demain ? On sait que nous habitons encore ensemble ; que nous prenons nos repas en commun... Me voici classé anti-gouvernemental !... Charmant !... Vous auriez vraiment pu, mon cher Claude, penser un petit peu à nous, à ma sœur, dont la situation est étrangement fautive... Elle dirige un journal de féminisme, mondain, je veux bien, mais elle a sa clientèle, et...

## GENEVIÈVE

Laisse cela, Frédéric, mon journal n'est pas en question. Je me place à un point de vue plus élevé... Ce sont nos rapports personnels de lui à moi qui sont en cause !... Que comptes-tu faire ? Veux-tu, parle, décide-toi !... Que signifie cette obstination à te taire ?... Qu'as-tu à me regarder de cet œil fixe et glacé ?...

## DARTÈS

Je te regarde, en effet... je te regarde !... Je cherche à lire dans tes yeux le mensonge de dix années d'association totale !...

## GENEVIÈVE

Qu'est-ce que tu veux insinuer ?...

## DARTÈS

Sais-tu ce que m'a craché à la face ce vieil insulteur de profession ?... « Tu n'as été qu'un benêt toute ta vie, toi, qui fus trompé pendant plus de dix ans par ta femme. » Tais-toi !... Ne fais pas ce faible geste de protestation !... Regarde-moi bien ! Je ne l'ai pas su, en effet, mais je l'ai deviné !... Là est ma lâcheté, là est mon aberration !... Je savais qu'il n'y avait peut-être qu'à te faire suivre un jour... qu'à ouvrir une lettre... J'ai préféré vivre, je m'en rends compte maintenant, dans l'ignorance de ce crime domestique !... Mais je t'en ai toujours voulu, comme si je l'avais dé-

couvert ! J'ai vécu en étranger à tes côtés, à cause de cela, sans bien m'en rendre compte moi-même !... Nous sommes arrivés à une désunion complète. Au fond, peut-être vas-tu jusqu'à me haïr... et si rien n'a éclaté entre nous, je te le répète, c'est à ma lâcheté seule que tu le dois !... J'ai toujours su !...

GENEVIÈVE, *impassible.*

Tiens ! je ne répondrai même pas !... Je ne daigne pas !...

DARTÈS, *les yeux dans les yeux.*

Mais il y a quelque chose de plus atroce encore !... Il y a que je viens de recevoir un coup de massue dont je ne me relèverai peut-être jamais !... Je viens d'entendre cette autre abomination à mes oreilles : « Tout le monde sait que ta fille est de Ménescal !... »

GENEVIÈVE

Plaît-il ?

DARTÈS

Ah ! tu sourcilles, cette fois !... Et moi, je tremble ! Est-ce vrai ? Pas ça, hein ?... Pas ça ! Aie donc le courage de dire la vérité en cette heure tragique que nous traversons !... Est-ce vrai, cette chose-là ?... Est-ce vrai, cette horreur ?

*Silence de Geneviève.*

FRÉDÉRIC

Allons, mon bon ami, voyons !... Vous n'allez pas prendre au sérieux des vengeances manifestes auxquelles vous deviez bien vous attendre !... Tout cela est, ma foi, trop bête, trop dérisoire !...

DARTÈS, *à Geneviève.*

C'est à mon tour de te dire... parle, toi !... Mais parle donc !... (*Silence.*) Ah ! monstre !...

Monstre que tu es... qui essayes par ton silence de me faire croire à cette absurdité !... Ah ! tu t'y entends à me torturer !... La voilà, ta riposte !... Comme si c'était vraisemblable... ma fille !... C'est trop bête !... Vas-tu parler à la fin... vas-tu te justifier !... Non, tu ne sortiras pas avant d'avoir dit la vérité... Ne reste pas ainsi dans cette attitude de défi ou, je ne sais pas, moi, d'aveu !... Ce n'est pas vrai !... Tu mens !...

GENEVIÈVE

Je n'ai rien dit !...

DARTÈS

Oui, mais tu mens tout de même !...

FRÉDÉRIC

Geneviève, parle !... délivre-le d'un doute qui le fait justement souffrir... et qui t'offense, toi, j'en suis certain ! Ne supporte pas plus longtemps cette accusation !...

GENEVIÈVE

A quoi bon !... Il n'y a plus entre lui et moi ni mensonge ni vérité !... Nous sommes parvenus à un point où, seule, la séparation, et la séparation définitive peut apporter un soulagement à cet état de guerre... que les paroles, les aveux ou démentis ne feraient qu'envenimer !... Qu'il croie ce que bon lui semble ; je ne répondrai pas !... Tirons de tout ceci une moralité... qu'il est urgent dès aujourd'hui de mettre de l'espace entre nous !... C'est la scission nette, l'heure en est arrivée !... Nous n'avons plus rien de commun !... tu entends ? plus rien !...

*Elle a laissé tomber ce dernier mot comme un couperet.  
Elle va prendre sa fourrure sur un fauteuil.*

DARTÈS

Ah ! c'est bon, j'ai compris !... Renée, ma petite Renée, c'est affreux !... à devenir fou !

FRÉDÉRIC

Geneviève, voyons, je te supplie !

*Frédéric va à Geneviève. Celle-ci, en remettant sa fourrure, lui fait signe de se taire. Dartès est tombé sur une chaise.*

DARTÈS

Diable... la vie est dure !... Ainsi, un beau jour, parce que tu as prononcé une petite parole de vérité, pauvre bonhomme... tous les mensonges dans lesquels tu vivais, et qui t'entouraient, se sont retournés et ligués contre toi, comme des vipères furieuses sur lesquelles tu aurais mis le pied !... Tu es mordu de toute part !... Tant pis !... Même avec cette souffrance-là au cœur, je ne me démentirai pas !... Non !... Non !... Je ne te désavouerai pas, vérité !... Tu es trop belle !... *(Il fait un effort sur lui-même et se lève, chancelant.)* Et puis, je m'en tirerai !... Geneviève, je m'en tirerai. Je me connais... Oui... oui, tu as raison !... maintenant la séparation... la solitude complète... sans plus rien que son devoir pour pain sec et pour idéal !... Ça ne m'effraie pas... pas du tout !... Conservez l'appartement... moi j'ai déjà désigné le petit coin où j'irai habiter !...

*La porte s'ouvre.*

## SCÈNE XVI

LES MÊMES, RENÉE

RENÉE, *entrant.*

Qu'est-ce qui se passe ?... J'étais mortellement inquiète toute la journée !... Bonjour, maman !... Quand j'ai su que vous étiez tous au journal, je

suis vite accourue, pressentant bien qu'il se passait quelque chose de grave... Et dès la porte, en bas, un collaborateur m'apprend qu'on te débarque !... Je suis outrée !... Mais peut-être est-ce que je m'exagère...

DARTÈS

Non !... C'est la vérité.

RENÉE

Tu ne vas pas te laisser faire, je suppose !... Tu vas te défendre... tu vas leur montrer qui tu es !... Je te vois d'ici leur répondre... je...

GENEVIÈVE, *prenant la parole.*

Renée, les événements sont encore plus graves que tu ne le penses... Nous venons de prendre, ton père et moi, avec l'assentiment de Frédéric, des déterminations irrévocables... et nous allons, dès aujourd'hui, les mettre à exécution.

RENÉE

C'est-à-dire ?...

GENEVIÈVE

Ton père, pour s'adonner à la force de ses convictions... à une lutte qui va l'absorber entièrement, réclame une complète liberté. Nous avons donc décidé, momentanément, de nous séparer !... Il désire vivre seul, se recueillir et agir ainsi, sans blesser ni atteindre les siens qui ne voudraient pas avoir, dans ces conditions, à le juger ou à le blâmer... Cette séparation prend date dès maintenant... Nous vivrons, toi, moi et Frédéric, à la maison, comme de coutume...

RENÉE

C'est vrai, ça ?...

DARTÈS

C'est vrai !...

RENÉE

Tu veux te séparer de nous ?...

DARTÈS

Je veux... éloigner le passé... tout le passé !... dont le contact, dont la vue seule me fait mal !

RENÉE

Alors... le divorce !... Dame, ça s'appelle ainsi ! Deux camps... nous et toi ?...

DARTÈS

Si tu veux !...

GENEVIÈVE

C'est la volonté de ton père !... Nous ne pouvons plus vivre en commun, après cette journée et ce qui s'est passé, c'est impossible !...

RENÉE

Et vous acceptez ça, vous ?

GENEVIÈVE

Il le faut, pour l'intérêt de tous !...

RENÉE

Alors, au moment où tout l'accable, vous allez l'abandonner, comme ça, à lui-même !... Il sera tout seul à souffrir, à lutter !...

DARTÈS

Je ne souffre pas !...

RENÉE

Il ne souffre pas, cet homme-là ?... Non ? Il ne souffre pas ? Mais il n'y a qu'à le regarder, tenez... regardez-le ! Ses lèvres tremblent... son pauvre front est en sueur !... Il lutte, parce qu'il a du courage !... Mais son angoisse intérieure, tenez !...

DARTÈS

Renée, veux-tu te taire !...

RENÉE

Sa désolation !

DARTÈS

Renée... voyons... assez !... Tu me brises, ne le vois-tu pas ?

RENÉE

Et il va s'en aller, tout seul... comme un homme puni d'avoir dit ce qu'il avait dans le cœur... tandis que nous ! Pas moi... papa... pas moi, ça je te le garantis !...

DARTÈS

Renée !...

RENÉE

Avec toi, jusqu'au bout, et à tes côtés !... Puisqu'il y a deux camps... c'est tout choisi : je reste là !

GENEVIÈVE

Tu n'as pas à émettre une prétention de ce genre !...

RENÉE

Je n'ai pas à... Avec ça !... Nous allons bien voir ! N'aie pas peur que je t'abandonne, papa, à l'heure où tu souffres et où tu te bats !... J'aimerais mieux mourir que de ne pas être à tes côtés... ou dans tes bras !...

DARTÈS, *qui s'est contenu jusque-là, ne pouvant retenir un cri déchirant de triomphe et de douleur.*

Ah ! vous pouvez vous en aller !... Vous pouvez disparaître !... Allez-vous-en !... allez-vous-en !... Je suis payé !

*Il l'étreint.*



## ACTE DEUXIÈME

A Saint-Cloud. Un ancien atelier de photographe, très simple. Quelques meubles récemment apportés. Sur une bibliothèque basse, un plâtre de la tête de Hugo, au mur des tableaux d'amis. Grande verrière au fond, donnant sur une petite rue de banlieue. Dartès mange à sa table de travail. Renée le sert.

### SCÈNE PREMIÈRE

DARTÈS, RENÉE, BELLEU

RENÉE

Tiens, le fromage est un peu sec, mais le beurre est bon !...

DARTÈS

Non, non, merci mon petit !... C'est très bien comme ça...

RENÉE, *à Belleu, près de la verrière.*

Eh bien ! où en sont-ils, Belleu ?... Est-ce que le nombre a encore augmenté ?...

BELLEU

Oui, ils m'ont l'air d'être maintenant assez nombreux... Le caboulot se remplit !... Ils doivent bien être une trentaine maintenant !... Tenez, en voilà encore un qui arrive et qui regarde la fenêtre !...

RENÉE

S'ils continuent, ça finira par ressembler à un meeting !

DARTÈS

C'est bien ce qui m'ennuie !... Je n'avais pas prévu qu'ils en feraient une manifestation... Positivement, quand j'ai déclaré : venez demain matin chez moi à onze heures, je vous donnerai ma réponse, je croyais me trouver en face de deux ou trois délégués, de Maravias et de quelques députés !... Et ils ont organisé toute une mise en scène... Ma porte est bien consignée ? Je ne veux voir personne avant l'heure fixée par moi !... Il n'est que neuf heures ! J'ai donc encore deux heures de solitude ! Il n'y a pas à craindre qu'on monte, Renée ?

RENÉE

Non, la concierge est parfaitement stylée !...

DARTÈS

Deux heures !... Tout un monde... Tu as déjeuné ?

RENÉE

Oui... oui... A huit heures, comme d'habitude, la bonne m'a servi mon chocolat.

BELLEU, *toujours à la fenêtre.*

Voilà Macherin avec quelques citoyens inconnus de moi.

DARTÈS

Naturellement.

BELLEU

C'est bien arrangé !... Sous couleur d'un petit mouvement en votre honneur, sous prétexte de venir vous féliciter du prix de Stockholm, c'est une manœuvre de dernière heure pour vous empêcher de vous dérober !...

DARTÈS

Avec ça que je me gênerais !... C'est agaçant...

Je ne veux me trouver en face que de ceux que j'ai convoqués !...

BELLEU

Alors, moi, maintenant que vous avez dicté la correspondance, à quoi désirez-vous que je m'occupe ?...

DARTÈS

A rien !...

RENÉE

Tenez, Belleu, aidez-moi à ranger ici ; il faut que ce soit en ordre quand ils arriveront !

DARTÈS

A quoi bon, mon petit !... Au contraire, laisse les miettes de mon frugal repas du matin !... La bonne bouteille de vin populaire, le fromage sur la table, le pain en miche... Vieilles habitudes d'étudiant conservées toute la vie et qui vont mieux ici, dans ce petit atelier de photographie, que dans mon ancien appartement conjugal ! Qui m'eût dit ça, hein ? quand j'ai loué, il y a un mois, à Saint-Cloud, cette bicoque entrevue un matin tragique et dont je m'étais dit tout de suite : Bah ! s'il arrivait quelque chose, j'aimerais assez me réfugier là, dans cette rue de province, si calme, avec un bon troquet en face !

BELLEU, *on entend du bruit dehors.*

Ecoutez, il y en a un qui vient de crier : « Vive Dartès ! »

RENÉE, *à la bonne qui est entrée.*

Tenez, Jeanne, emportez ça !... (*A Dartès.*) Alors, on laisse la bouteille de vin sur la table ?

DARTÈS, *riant.*

N'exagérons pas... Ne faisons pas de mise en scène !... Laissons ça aux candidats municipaux !..

BELLEU

Une auto qui s'arrête !

DARTÈS

Où ça, en face ?

BELLEU

Non, à votre trottoir !

DARTÈS

C'est un taxi ?

BELLEU

Une auto particulière... Une auto chic !... bon genre !

DARTÈS

Et qui en descend ? Je n'ose pas me mettre à la fenêtre, comme il n'y a pas de rideaux de vitrage.

RENÉE

Pas possible !... Wheil !

DARTÈS

Hein ?... Qu'est-ce qu'il vient faire ?

RENÉE

Il a traversé le trottoir en deux bonds, tête baissée. Tu ne veux pas le recevoir ?

DARTÈS

Ah ! fichtre non !... Belleu, vu l'importance du personnage, il est plus correct que vous le receviez, mais vous l'éconduirez avec toute la courtoisie désirable ! Qu'est-ce qu'il vient faire ?... J'espère bien qu'il ne vient pas me proposer d'entrer à son journal !...

RENÉE

Oh ! papa !... Il n'oserait pas !...

DARTÈS

Sait-on jamais, avec ces gens-là... Passons, mon petit... Belleu saura très bien s'en tirer.

RENÉE, *de loin, à Belleu.*

Aimable... n'est-ce pas ?...

*Ils sortent à gauche, on entend la voix de Belleu dans l'antichambre qui est allé au-devant de Wheil.*

## SCÈNE II

WHEIL, BELLEU

BELLEU

Entrez, entrez !... Je vous en prie, Monsieur Wheil... Monsieur Dartès sera désolé...

WHEIL

Inutile, Belleu, inutile !... Il est là, je suis au courant.

BELLEU

Mais, je vous assure !...

WHEIL

Comme directeur du *Français*, vous pensez bien que j'ai un service d'informations qu'on ne dépiste pas facilement.

BELLEU

Et que savez-vous ?

WHEIL

Ce que nous savons tous jusqu'ici, c'est que, depuis un mois, les partis extrêmes de la démocratie veulent s'emparer de la personnalité de Dartès... Mais ce que nous savons depuis hier, c'est qu'ils ont décidé d'offrir à Dartès la direction du nouvel organe extrémiste, *la Lumière*, qui va

paraître la semaine prochaine... Ils comptent faire de son acceptation un chambard énorme !... Le nom de Dartès va briller en capitales sur les murs de Paris, au-dessous du titre révolutionnaire... On s'agite en face, dans ce café... et ces messieurs attendent l'heure où Dartès leur ouvrira la porte de son buen-retiro !... Je m'y introduis, moi, avant l'heure fixée, car j'ai une proposition à faire à Dartès, tellement importante, qu'il est urgent qu'il la connaisse avant de transmettre sa décision !... Je demande la parole cinq ou six minutes !

BELLEU

Encore une fois, Monsieur Wheil, avec la meilleure volonté du monde...

WHEIL

Si je ne puis le voir, voulez-vous au moins me mettre en présence de sa fille, qui est sûrement là... sûrement... Mais oui, Belleu !... Il faut que je lui parle en particulier ; la chose en vaut la peine.

BELLEU

Je vais voir si Mademoiselle Renée est là !

WHEIL

Je vous en prie, mon ami !...

*Belleu sort. Resté seul, Wheil inspecte la pièce et s'approche du buffet.*

WHEIL

Il en est au litre de bleu et au quart de brie !...

## SCÈNE III

WHEIL, RENÉE

RENÉE, *entrant.*

Oh ! Monsieur Wheil, mon père regrettera vivement de ne pas s'être trouvé là !...

WHEIL

Bonjour, Mademoiselle !... Il ne veut pas me recevoir ?

RENÉE

Mais je vous assure !...

WHEIL

Ça ne fait rien ; votre présence me suffit !... Vous aimez beaucoup votre père, Mademoiselle ?

RENÉE

Mon Dieu, Monsieur, vous me posez la question comme on dirait : « Rodrigue, as-tu du cœur ? »

WHEIL

Evidemment, c'est absurde !... Nous savons tous que vous le chérissez... que vous vivez avec lui, en communauté parfaite de pensée !... L'aimant comme vous l'aimez, vous ne pouvez être que de bon conseil pour lui !...

RENÉE

Oh !... les conseils... Je ne permets pas d'intervenir dans la vie intellectuelle de mon père...

WHEIL

Mademoiselle... il faut que vous l'empêchiez de faire une sottise... une sottise dont il trainera toute sa vie le boulet !... C'est un homme perdu... un grand homme perdu s'il accepte...

RENÉE, *souriant.*

Perdu... pour vous !...

WHEIL

Oh ! mademoiselle... pour nous... il y a longtemps qu'il est perdu !... Les convictions, les aspirations qui nous furent communes dans la jeunesse ne sont plus les siennes, hélas ! depuis longtemps !... Et je n'ai jamais cessé pour cela de le respecter profondément !... Votre père le sait. Je garde pour lui, quoique maintenant d'un parti opposé, une très vieille tendresse sentimentale... Et Dartès n'en a jamais douté, j'en suis sûr !

RENÉE

Vous avez raison... Je l'ai souvent entendu dire : « Au fond, Wheil m'aime beaucoup ! »

WHEIL

Ah ! vous voyez !... A la bonne heure !... Pour Dieu ! qu'un homme de sa valeur ne se laisse pas chambrer par des agitateurs dont beaucoup ne sont que des farceurs de la plus louche politique d'opposition.

RENÉE

Mon père n'écoute que sa conscience.

WHEIL

Au fond, tout est venu de cet article qu'il a écrit contre Gibert !... A ce moment-là ! il était sans dessein politique arrêté !... Le voilà englobé, happé de toutes parts. Tout cela à cause d'un premier article !... C'est l'histoire de ces gens qui ont acheté un beau fauteuil ancien et qui, pour mettre leur maison à l'harmonie du fauteuil, finissent par tout démolir et y employer leur fortune entière !



RENÉE, *riant.*

En fait de fauteuil ancien, vous vous en prenez à un bien pauvre tabouret du faubourg Saint-Antoine... et si vous y allez de ce train !

WHEIL

Excusez-moi de vous parler avec toute la passion qu'un pareil malentendu m'inspire !... Peut-être se laisse-t-il griser par sa soudaine popularité.

RENÉE

Il est si peu l'homme de ces griseries-là !

WHEIL

Ça va être terrible ! Il va s'enfermer jusqu'à la gauche.

RENÉE

Oh ! jusqu'à la gauche, c'est fait depuis si longtemps !

WHEIL

Le prix de Stockholm et la direction de *la Lumière*. Il faut le tirer de ce mauvais pas. Sa respiration tout entière y passera d'un coup... Et je viens vous y aider, Mademoiselle... car il n'est pas possible que vous ne soyez pas remplie pour lui d'inquiétude !... Oh ! je ne viens pas lui proposer un renoncement, non, non, soyez tranquille... Je sais à qui je m'adresse !... Mais le hasard veut que je sois à même de lui apporter une position admirable, digne de lui, purement littéraire, à l'écart de toute politique.

RENÉE

Vous ?... C'est-à-dire...

WHEIL

Oh ! pas chez moi... rassurez-vous... non !... La direction d'une grande maison d'édition, à

Zurich, montée avec des capitaux considérables, sans opinion publique !... Je peux immédiatement lui faire signer un traité lui garantissant cinquante mille francs d'appointements et une participation aux bénéfices... J'ai la proposition ferme, là, dans ma poche !...

RENÉE

Mais, Monsieur, j'en parlerai !... Cela mérite évidemment d'être pris en considération... Seulement, je crois bien... si vous voulez mon avis...

WHEIL, *se levant.*

Ecoutez. Mademoiselle, voici comment nous allons procéder !... J'ai une visite à faire à Saint-Cloud à quelques pas d'ici. Dans un quart d'heure, je serai de retour... d'ici là vous aurez touché un mot à votre père du projet... et vous vous arrangerez pour me mettre cinq minutes en présence de lui !...

RENÉE

Je vous promets, en tout cas, d'insister pour qu'il vous reçoive.

WHEIL

Je n'en demande pas plus !... A tout à l'heure, Mademoiselle !... Je suis heureux de vous avoir rencontrée... Ce n'est pas un acquiescement que je lis dans vos yeux...

RENÉE

En effet, Monsieur, je ne me mêle pas des affaires de mon père !

WHEIL

Mais, dans ces yeux-là, je lis la bonté et le dévouement. Cela me suffit... Je compte sur ces

deux collaborateurs... A tout à l'heure... Ne m'accompagnez pas, je vous en prie...

*Il sort. Renée, restée seule, va ouvrir la porte de gauche. Dartès entre.*

RENÉE

Papa !

#### SCÈNE IV

RENÉE, DARTÈS

DARTÈS

Il est parti ?... Qu'est-ce qu'il a dit ?... Qu'est-ce qu'il est venu faire ?...

RENÉE

Oh ! rien de bien important !... J'ai compris qu'il était question de librairie... d'édition en Suisse... de gros appointements !...

DARTÈS

Quel micmac !...

RENÉE

Ça avait l'air sincère !... Je l'écoutais d'une oreille distraite. Je n'entendais que ce mot : « Suisse !... la Suisse ! »

DARTÈS

C'est bien le moment !

RENÉE

J'envisageais le voyage... Je voyais un hôtel sur le haut d'une colline, une terrasse et des pots de géranium sur fond bleu !...

DARTÈS

Oui !... Ça t'irait assez à toi !...

RENÉE

Le grand air pur !...

DARTÈS, *sévèrement.*

Renée !...

RENÉE

Je n'ai rien dit !... Ne me gronde pas.

*Silence.*

DARTÈS

Pauvre petite !... Tu souffres !... Au fond, tu me désapprouves !

RENÉE

Encore une fois, ai-je dit quelque chose !...

DARTÈS

Tu t'en garderais bien !... Tu n'es venue vers moi que pour m'aider, pour être là à mes côtés... Et tu te tais par principe, pour ne pas me peiner !... Seulement, au fond !...

*Il lui tape amicalement la joue.*

RENÉE

Tu ne peux pas m'empêcher, en tout cas, de trembler pour ton bonheur, papa !... J'ai le cœur gros, voilà tout... parce que je t'aime... et aussi parce que nous étions si heureux tous les deux !... Tous les deux seuls !...

DARTÈS

Mais tu parles comme si j'avais pris moi-même une décision ! Rien n'est moins sûr que mon acceptation !... Je rumine, je tergiverse !...

RENÉE

Allons donc !... Pour essayer de me donner le change, tu fais semblant d'hésiter... comme moi,

je fais semblant de croire ! Mais je sais bien quel est le parti énergique que tu as pris ! Dans deux heures... c'est terrible !... dans deux heures nous allons être lancés comme des boulets, vers l'inconnu !...

DARTÈS

Eh ! bien, tu te trompes !... Si tu pénétrais dans mon cœur, tu verrais que, véritablement, j'ai des hésitations... des envies d'envoyer tout promener !...

RENÉE

Vrai ?... Ah ! si ce pouvait être vrai !... Si tu pouvais seulement hésiter !...

DARTÈS

Eh bien ?

RENÉE

Aloes, à cette minute-ci... dont toute notre vie va dépendre... j'oserais élever la voix...

DARTÈS

Fais-le, mon petit... Après tout, je t'y autorise.

RENÉE, *allant à lui.*

Père, je t'aime tant !... Je tremble !... J'ai peur ! Tu seras traîné dans la boue... calomnié... Et quelle lutte dorénavant ! Songe à l'existence qui va nous être enlevée tout à coup ! Tout ce que nous étions, l'un pour l'autre, depuis deux mois que je vis à tes côtés... que nous vivons dans cette communion de tous les instants !

DARTÈS

Et quelle joie cela a été pour moi !... Nos promenades... nos soirées autour de cet abat-jour !... Ta façon de protéger ma vie, d'organiser les journées... de recevoir les amis...

## RENÉE

Car il a fallu que la vie nous force à cette solitude... pour que sorte de nos deux cœurs une tendresse que nous ne savions pas si parfaite... *(Elle l'embrasse tendrement sur le front.)* Oh ! cette sale politique qui va te prendre non seulement à moi qui t'aime... mais à la paix de vivre ! Ah ! que je la hais !... Tous ces gens qui grouillent autour de mon père... le tirent par la manche... et qui méditent de le précipiter vers je ne sais quel avenir qui m'épouvante... Tu me pardonneras, mais, que veux-tu, j'ai peur, instinctivement, que tu ne sois pas très bien fait pour cette bataille, papa !... Si tu te trompais sur toi-même... si tu étais simplement... *(Elle hésite.)* Un penseur !...

## DARTÈS

Toi aussi ?... Oh ! cette expression presque méprisante, dans ta bouche !... Ce qu'elle est devenue de nos jours !... Un penseur !... Eh bien, s'il m'était donné un jour de constater qu'on avait raison de douter de ma force d'action... oh ! ce serait bien la plus cruelle désillusion de moi-même !... Certes, il ne m'a pas été donné encore de défendre des causes passionnément, à coups de dents et à coups de griffes... mais je ne suis jamais tombé non plus dans cette nonchalance qui ouvre les portes de la sénilité !...

## RENÉE

Voyons, papa, ça ne te suffit donc pas d'avoir raison, d'écrire librement ce que tu veux... d'être si grand ton isolement. Car tu vas te diminuer... oui, tu vas te diminuer dans la lutte vulgaire !... Tu vas te rabaisser à leur niveau !...

## DARTÈS

C'est possible... mais le devoir, Renée, le de-

voir... la grande souffrance humaine qui est là... enchaînée... et toutes ces chaînes qu'il faut briser !...

RENÉE

Le devoir intellectuel ne demande pas des abnégations aussi rigoureuses... Tu as déjà assez souffert pour lui !... Tu y as perdu ton foyer !...

DARTÈS

Crois-tu ?

RENÉE, *changeant de ton*

Ecoute... j'ai tout à coup l'intuition de l'avenir !... un pressentiment mauvais !... quelque chose qui passe dans mon corps entier !... Papa... refuse... Je t'en supplie, refuse !... Oui, oui, je sais que tu dois me trouver impudente d'oser te parler ainsi... mais il faut que je te l'aie dit... Accepte une position dans le genre de celle qu'on te propose... On irait en Suisse. On vivrait, tous les deux !... Ce ne serait pas gentil ?... Dis ? Je copierais tes manuscrits !... Et puis, on voyagerait aussi un peu... On ne serait pas heureux, dis ?... Ç'a t'est donc égal d'être heureux ?... Pourquoi refuses-tu d'être heureux ? Si tu m'aimais comme tu le dis !...

*Elle es. à genoux près de lui, il lui caresse les cheveux,*

DARTÈS

Oui, près de toi... regarder toujours ton visage souriant avec tes bons yeux de chien fidèle !...

RENÉE

Pap...

DARTÈS, *la repoussant brusquement.*

Va-t'en... Laisse-moi !...

RENÉE

Qu'est-ce que tu as ?

DARTÈS

Tais-toi, malheureuse...

RENÉE

Tu m'as repoussée avec une telle colère, un si méchant regard...

*Un temps.*

DARTÈS

Pardon, mon petit !... Pardonne-moi ma brusquerie... Je suis nerveux !... On le serait à moins.

RENÉE

Tu m'en veux ?

DARTÈS

Donne tes mains... donne !... Toi, si bonne... si tendre, toi qui, plutôt que de me quitter, as préféré te brouiller presque avec ta mère, et ne plus la revoir que de loin en loin, toi qui reviens de ces tristes rendez-vous, le cœur gros mais l'esprit toujours aussi résolu, pardonne-moi, cher mignon !... Je n'aurai jamais assez de reconnaissance pour l'amour que tu me prodigues... Je devrais tout te sacrifier, même l'avenir, je le reconnais !... Tu ne peux pas comprendre certains troubles qu'il y a en moi... Certaines raisons que j'ai de me lancer avec fureur dans l'action, et qui me rendent très, très irritable, presque méchant !... Oh ! tes petites mains dans les grandes miennes !...

RENÉE

Alors, pendant que tous ces gens s'agitent et regardent ta fenêtre, soyons encore nous deux, comme nous l'avons été tous les jours du mois dernier !... tu veux bien ? Tu veux bien ? Joue encore une heure avec moi à être heureux !...

DARTÈS

Ce que tu voudras !...



## RENÉE

Tiens, remets-toi là, dans ton grand fauteuil. Je vais te bourrer une bonne pipe moi-même !... Et puis nous allons feuilleter ensemble ce numéro de la *Renaissance latine* qui est arrivé ce matin... Il y a la reproduction d'un Vinci admirable... et des Ingres très drôles... tu vas voir... Allons, avance, avance ici !...

## DARTÈS

Renée, quel enfantillage ?... Mais je te comprends, va ! Je comprends tout ce que tu veux dire de charmant et de désolant.

## RENÉE

Là !... Moi, à côté, sur mon petit tabouret... On n'est pas bien ?... Tu vois, c'est comme d'habitude !... (*On entend au dehors des bruits et les échos de l'Internationale. Dartès dresse l'oreille.*) N'écoute pas les bruits du dehors... Il n'y a rien dehors... absolument rien !... Regarde, voilà le Vinci en question !... C'est beau, hein ?... Où se trouve-t-il, ce tableau ?... A Milan !... Je voudrais voir un jour Milan !... Tu te rappelles, tu as failli nous emmener tous une année en Italie ?...

*Elle babille et l'enlace.*

## DARTÈS

Ma chérie !... Il me semble qu'on me met une camisole de dqueur autour des bras...

## SCÈNE V

LES MÊMES, WHEIL

WHEIL, *entrant.*

Oh ! le joli tableau d'intérieur !... Ne vous dérangez pas, je vous en prie... c'est trop charmant,

Mademoiselle !... Je vous demande pardon de devancer de quelques instants le rendez-vous ! Dartès... je ne me perdrai pas en explications !... Dartès, lisez ça... C'est tout ce que je vous demande !...

*Il lui tend un papier.*

DARTÈS

Une seconde, Wheil, je suis à vous... J'entends du bruit !... (*Il va vers la porte.*) Qui s'introduit ici, derrière vous ?... Je ne reçois pas !

*On entend la voix de Donadieu dehors. Il entre en bousculant la femme de ménage.*

## SCÈNE VI

LES MÊMES, DONADIEU

DONADIEU

J'en étais sûr !... Papa Wheil ici !... Bonjour eitoyen !

WHEIL

Je vous prie, Monsieur Donadieu, d'être poli... Nous n'avons pas gardé les vaches ensemble !...

DONADIEU

Ça dépend de ce que vous appelez vache !... Il y a vache et vache. Dartès, vous n'allez pas vous laisser empaumer, hein ?

*WHEIL, avec hauteur.*

Qu'est-ce à dire, Monsieur ?...

DONADIEU

Sufficit !... Tentative de dernière heure !... Figurez-vous, Dartès, que personne ne voulait monter chez vous avant l'heure fixée !... Ils ont des âmes de parlementaires, ces bougres-là ! Moi,

quand j'ai vu stopper l'auto du directeur du *Français*, je n'ai fait ni une ni deux... En ma qualité de vieux bohème incivil qui peut prendre sur soi toutes les gaffes... j'ai enfilé l'escalier !... Et je viens vous chercher, Dartès ; les camarades vous attendent chez le bistro... Je vous ai fait verser votre vermouth grenadine !... Alors, on descend ? Ils sont cent cinquante en bas qui ont une envie furieuse de vous serrer dans leurs bras !...

DARTÈS

Je n'ai pas encore pris ma détermination !...

WHEIL

Ah ! ça, Monsieur Donadieu, m'expliquerez-vous pourquoi votre parti tient tant à mettre un littérateur pur comme Dartès à la tête d'un journal prolétarien ! Ce n'est pas ce libertaire de cabinet qui ébranlera la Jéricho capitaliste !

DONADIEU

Pourquoi nous l'accueillons ?... Comme en d'autres temps nous eussions accueilli Lamartine, Zola et d'autres, s'ils étaient venus à nous ! ... (*Il écrit en l'air avec son doigt.*) D. A. R. T. È. S..., un nom qui fait bien sur l'affiche ! Oh ! il y en a des noms de plus dans le mouvement, je le reconnais, mais, tel quel, c'est un excellent instrument d'émancipation !...

WHEIL, à Dartès.

Je ne vous donne pas un mois pour divorcer d'avec ces gens-là, Dartès !... Je le prophétise, Monsieur Donadieu ; un homme pas plus qu'un peuple ne change de moelle ni de muscles en quatre ou cinq jours !...

DONADIEU

Qu'en savez-vous ? Il y a des routes de Damas

pour les esprits libres... Je ne parle pas pour vous, Monsieur Wheil, bien entendu ! Allons... venez, Dartès !... Je vois bien que vous hésitez... qu'on vous chambre !... Votre demoiselle est venue refermer la porte et vous fait des signes derrière moi...

RENÉE

Mais, Monsieur...

DONADIEU

Vous n'allez pas leur occasionner cette déception... hein ?... Ce ne serait pas chic !...

DARTÈS, *sèchement*.

Vous avez eu tort de monter, Donadieu !...

WHEIL

Dartès, je vous adjure, mon bon ami !... Songez à l'heure que nous traversons... Au nom du pays même, pas de campagne perturbatrice en ce moment !... Laissez cette poignée d'agitateurs et de factieux.

DONADIEU

Cette poignée-là, que vous désignez de ce petit geste... vous ne savez pas si ce ne sera pas demain une nation, Monsieur !

WHEIL

Non, car votre triomphe serait pour la nation un arrêt de déchéance et de mort, car, à ses yeux, vous ne luttez pas seulement contre le capital... mais contre toutes les belles idées pour lesquelles des millions d'hommes vivent et savent toujours mourir : la Patrie, la Religion, la Famille, l'Ordre. Et quoi que vous fassiez, vous êtes infailliblement les vaincus de demain !...

DONADIEU

Laisseriez-vous dire ça devant vous, Dartès ?...

## DARTÈS

Ecoutez-moi, Donadieu !... Je n'approuve pas une minute les paroles de mon vieux camarade Wheil, vous n'en doutez pas... sans quoi, serais-je allé à vous ?... Il y a pourtant une impressionnante vérité dans ce qu'il proférait à l'instant... Ceci : on ne change pas un homme en cinq minutes !... Je vais vous faire sur moi-même une triste révélation qui vous atterrera peut-être. Il y a deux parts en moi... Un libertaire qui hait les anciens mensonges sociaux, qui croit, comme vous, au renversement nécessaire des valeurs, aux solutions immédiatement exécutoires, à la refonte de l'organisme social, un qui adore le peuple, le peuple au grand cœur douloureux... qui éprouve l'envie furibonde de se dévouer à sa cause sacrée... oui !... Mais il y a aussi un vieux bourgeois en moi, qui ne se décide pas à mourir !... Je me méfie des oppressions collectives, de l'esclavage des partis !... Je suis un révolutionnaire, certes, mais épris de liberté... d'amour... et non de haine !...

## WHEIL

Et c'est tout autre chose... Tolstoï, mon cher ! Vous n'êtes pas l'homme de ces révolutionnaires-là !

## DONADIEU

On croit toujours ça !... Rien ne ressemble plus à un révolutionnaire qu'un autre révolutionnaire !...

## WHEIL

Dartès, vous resterez dans le vrai !

## DONADIEU

Officiel et légal !

WHEIL

Dans la grande vérité humaine...

RENÉE, *de loin.*

Je t'en supplie !

DARTÈS, *bas.*

Je souffre du doute de moi !... J'ai des répugnances... Je n'adopte pas toutes vos idées... Il y a des gens à la tête du parti qui me dégoûtent et que je méprise.

WHEIL

J'en étais sûr !

DONADIEU, *un peu stupéfait et ironique.*

Non, mais, pas possible !... Vous n'en êtes pas plus loin que ça, Dartès ? A ce point d'interrogation élémentaire sur vous-même ? Ah ! je suis bleu de vous trouver dans de pareilles dispositions quand je m'attendais à vous livrer à toutes les acclamations des camarades !...

WHEIL

Tenez... tenez, vite, Dartès... Ecoutez-moi ça, je vous en prie ?... Ecoutez ce qu'on crie dans la rue !... Ah ! l'abomination, le blasphème !...

DONADIEU

C'est un isolé !... Vous savez bien, cet éternel isolé qu'on a toujours la ressource d'appeler un homme saoul !

WHEIL

Un seul !... Non... Il y a plusieurs voix !...

RENÉE

Papa ! écoute...

*On entend dans des rumeurs : « A'bus... l'ar...més... »*

WHEIL

Est-ce sous ce cri de ralliement-là que vous allez vous ranger ?

DARTÈS, *avec élan cette fois.*

Non, non !... Pas ce cri !... De ceux-là, je n'en suis pas !

WHEIL

A la bonne heure !... Voilà l'autre cri... Celui que j'attendais, celui de votre conscience !...

RENÉE

Papa !... papa, tu refuses ?...

DARTÈS, *tristement.*

Cela te ferait donc tant plaisir ...

DONADIEU

Mais, bon sang !... Qui disait donc que cet homme-là signerait ! Allons, c'est jugé !... Inutile de les faire poireauter plus longtemps !... Avez-vous peur au moins de descendre et de leur dire à tous, franchement, les yeux dans les yeux : « Je ne veux pas ! »

DARTÈS

Mais certainement, je le leur dirai !... Je ne redoute aucune explication... aucun aveu de moi-même... C'est à moi de m'excuser et je le ferai, très humblement !... Descendons... Renée, donne-moi mon chapeau...

WHEIL

Et il y va !... Allons, allons, l'affaire est ratée... Riez si bon vous semble, pour dissimuler une déception qui doit être amère, je le reconnais !

DONADIEU

Une déception, moi ? Quelle blague !... Je suis

tranquille, Dartès... Sans tarot et sans marc de café, je n'ai pas de peine à tirer votre horoscope !... Minute, mes amis. Ecoutez bien !... Si un homme comme vous, en proie au doute et se cherchant querelle à lui-même, exprès, pour ne plus avancer, au point où vous en êtes, Dartès, si cet homme venait me consulter, je lui dirais à peu près ça : Ne te frappe pas... Ton cas est clair ! Voilà l'histoire... Tu vas, tu viens, sans t'occuper d'autre chose que de toi-même, et puis, un beau jour, tu émetts une petite idée générale grande comme ça... une idée banale, cent fois dite, usée par d'autres bouches que la tienne !... Et voilà que tout à coup elle se met à vivre devant toi, la petite idée... elle absorbe tout ; elle se met à vivre d'une existence personnelle, formidable !... Elle entraîne tout, même toi, qui l'as émise et qui maintenant regimbes et grognes à sa remorque... Oh ! tu as beau résister, tempêter, bernique... Elle te prend par la manche... puis aux entrailles... elle tire... elle tient bon ! Y a pas... faut suivre !... C'est fini ! Tu lui as donné la vie à la petite idée, elle te demande la tienne en échange !... Elle fera de toi, si elle le veut, un martyr !... Les idées, vois-tu, c'est plus grand que nous... Tu te plains, tu ahanes derrière... tu dis : « Mais ce n'est pas elle ! Sous cette forme, je ne la reconnais pas !... Je n'en veux plus... Comme on me l'a changée, la bougresse ! » Allons donc, mauvais père !... C'était ta fille, ta fille prédestinée... et c'est pour celle-là probablement que tu étais né !... Oh ! tu en as eu d'autres et d'aussi belles, bien sûr, mais ça ne fait rien : c'est celle-là qui doit te remorquer, que tu le veuilles ou non !... Tôt ou tard c'est elle qui sera ta foi, ton triomphe ou ton supplice !... Et si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain... dans dix ans... qu'importe !... Retiens



ce que j'affirme : tu peux refuser de poser ta signature au bas d'un traité... Pas d'importance ! Je m'en fous !... Regarde-moi !... Un jour, un jour où il y aura beaucoup de souffrances dans l'air et par le monde... où on lui fera du mal à ta petite idée de jadis... où on voudra lui casser les ailes... alors, tu ne pourras pas te retenir, et c'est toi-même qui pousseras les deux battants de la porte en criant : « Eh bien, me voilà, nom de Dieu ! »

DARTÈS, *levant les bras.*

Qui sait !...

WHEIL

J'ai écouté votre petit topo... Nous sommes d'accord sur un point, c'est que votre homme n'est pas mûr !...

DONADIEU

Mais non, il n'est pas mûr !... C'est l'évidence !... Allez, Dartès, venez leur dire ça : « Je ne suis pas mûr ! » Et c'est moi qui réglerai votre vermouthe grenadine !... Ça vaudra bien ça ! Après vous, citoyens...

*Dartès sort le premier, après avoir souri un peu tristement, un peu pauvrement à Renée qui lui envoie un baiser du bout des doigts. Elle est très pâle.*

WHEIL

Je descends avec vous, et je file de suite !... Je me suis mis abominablement en retard. (*Donadieu et Dartès sont sortis les premiers. A Renée.*) Et à bientôt, hein ? Demain, si vous le permettez !... Nous n'y sommes pour rien. Vous avez enlevé ça de main de maître... Comptez sur moi. (*Montrant sa poche.*) Le bien-aimé petit traité est là !...

*Il sort derrière les autres, radieux. Restée seule, Renée les écoute, elle a un geste rageur en refermant la porte, puis elle va à la fenêtre et regarde.*

## SCÈNE VII

RENÉE, seule

RENÉE

Tiens, qui fait marcher la trompe de l'auto ?... Un farceur !... Ah ! on a reconnu Wheil... On va le bousculer ! Monte ! monte donc vite, mon vieux, c'est ce que tu as de mieux à faire... *(Elle ouvre la fenêtre, on entend du bruit dehors.)* Voilà papa... la porte s'ouvre... Il entre !... *(Acclamations au dehors, puis arrêt brusque.)* C'est fait !...

*Elle referme la fenêtre, va à la table, cherche de quoi écrire et se met à écrire un pneu. Au bout d'une seconde, la porte s'ouvre et Madame Dartès entre. Renée parle sans lever la tête.*

## SCÈNE VIII

RENÉE, MADAME DARTÈS

RENÉE

C'est vous, Jeanne ?... Vous allez mettre ça, en pneu, tout de suite. *(Elle lève la tête.)* Toi, ici !... Comment es-tu entrée ?

MADAME DARTÈS

J'allais sonner, j'ai trouvé la porte ouverte !...

RENÉE

La porte ouverte ?... C'est Wheil qui est sorti le dernier... Est-ce que...

MADAME DARTÈS, *vivement.*

Il faut venir ici te trouver, puisque depuis cinq

semaines, tu ne réponds même pas à mes lettres et que tu refuses tout rendez-vous... Alors ?...

RENÉE

Si papa te voyait ici, chez lui !...

MADAME DARTÈS

Eh ! bien, quoi !... Nous sommes séparés, mais on peut avoir à se parler !... Il y a d'ailleurs peu de chances qu'il me voie, puisqu'il est en face, en train de signer le pacte... l'affreux pacte qui va faire de lui un paria et de toi, ma chérie, peut-être une victime.

RENÉE

Ah ! ah ! tu espionnes !

MADAME DARTÈS

J'étais en bas avec une foule de badauds et de reporters... Quand j'ai vu ton père traverser la rue, je n'ai pu résister à l'envie de monter... J'avais vu ton petit visage à la fenêtre...

RENÉE

Mais j'y songe de plus en plus !... Est-ce que, par hasard, tu ne serais pas venue avec Wheil ?... J'imagine très bien l'auto de Wheil te déposant au coin de la rue !... Est-ce que tu ne serais pas derrière la démarche qu'il vient de faire auprès de papa, et n'est-ce pas lui qui a laissé intentionnellement la porte ouverte ?

MADAME DARTÈS, *haussant les épaules.*

Je ne sais pas ce que tu veux dire !... J'ai en effet vu Wheil et Donadiou descendre d'ici avec ton père... C'est tout... Wheil a repris son auto et il est reparti rapidement par la côte de Saint-Cloud... Embrasse-moi, veux-tu ?... (*Renée lui tend le front.*) On peut rester cinq minutes ?

RENÉE, *après une hésitation.*

Si tu veux !

MADAME DARTÈS, *posant son sac sur la table.*

Alors, la folie est consommée !... Il a accepté, ma pauvre petite !

RENÉE

Ne me plains pas, je t'en prie !...

MADAME DARTÈS

Quand la porte du caboulot s'est ouverte, il a été salué par des vociférations !... Il va connaître les ivresses de la popularité. Toi aussi, Renée... Hélas !

RENÉE

Mon père pouvait à son gré accepter ou refuser, ma tâche et mon devoir seraient restés les mêmes !

MADAME DARTÈS

Que va-t-il advenir de toi ?... Ah ! j'ai le cœur serré... serré ! Jusqu'au dernier moment, j'ai espéré qu'il se reprendrait, que tu l'empêcherais de commettre cette folie !...

RENÉE, *entre les dents.*

Tu es donc bien sûre qu'il a accepté ?...

MADAME DARTÈS

Oui... Je l'ai vu entrer au bras de Donadieu... Si ce n'était pas fait, je te connais, tu me l'aurais déjà dit...

RENÉE

Pas sûr !... La crainte de te voir triompher trop haut m'aurait peut-être empêchée !...

MADAME DARTÈS

D'ailleurs, ton silence à mon égard, depuis un

mois, laissait peu de place à l'espérance... Dans nos dernières entrevues, j'ai bien constaté les progrès effrayants de notre dissension ! Renée, pourquoi n'as-tu pas voulu venir chez moi ?...

RENÉE

C'est que, précisément, ces dernières entrevues avaient été très pénibles... très blessantes aussi, maman !... Tu m'as tenu, contre papa, des propos de plus en plus odieux... Et puis, je n'étais pas assez maîtresse de ma langue !... Tu me faisais parler... j'avais peur de trahir la pensée de papa dans des heures aussi graves où il réclamait le silence et la méditation !...

MADAME DARTÈS

Oh ! cette phraséologie dans ta bouche !... Je la reconnais ! Je l'ai entendue près de vingt années !...

RENÉE

Tu vois, toujours, dès les premiers mots, ta haine t'emporte !

MADAME DARTÈS

Ne t'éloigne pas ainsi... avance !... (*Elle lui prend les mains.*) Nous deux, Renée... nous deux... devenues des ennemies !...

RENÉE

Oh !

MADAME DARTÈS

Des étrangères en tout cas !... Comme c'est triste ! comme c'est lamentable !...

RENÉE

Je te répète ce que je n'ai jamais cessé de te dire : il ne tient qu'à toi qu'il en soit autrement !... Cède !... Raccorde-toi avec papa !...

MADAME DARTÈS

Tu emploies innocemment des mots d'enfants... C'est une chose rendue impossible !... Je te l'ai expliqué cent fois ! Il n'y a pas que les incompatibilités d'idées !... Tout est fini entre ton père et moi.

RENÉE

Alors, même s'il avait renoncé à la politique, tu ne serais pas revenue ?...

MADAME DARTÈS

Non !

RENÉE

Oh !... Mais qu'est-ce qui s'est donc passé tout à coup entre vous... qui rend tout rapprochement impossible ?... Si tu le voulais vraiment, tu le pourrais... Si, si... et c'est ça que je ne te pardonne pas...

MADAME DARTÈS, *fermement.*

Non !...

RENÉE

Et puis, que vais-je supplier là ?... Je suis bien bête !... Tant pis !... On m'a donné à choisir ma route, je l'ai choisie !

MADAME DARTÈS, *avec un mouvement précipité vers elle.*

Ce n'est pas une raison pour que je te perde, moi ! Et je te perds pour toujours !... Je le sens.

RENÉE

Tu l'auras voulu !...

MADAME DARTÈS

Cette accusation inique !... et sans cesse la même !... Tu me rends injustement responsable d'un état de choses qui a la force d'une fatalité !...

Tu es murée dans ta résolution implacable, dans ton rôle de servante de grand homme !... Ah ! si tu pouvais connaître la pauvre et simple humanité de tout cela !... Mais tu as raison, n'en parlons plus !... Ce qu'il y a de certain, c'est que la privation de toi m'est intolérable !... Je ne m'habitue pas à l'idée que le soir, quand je rentre, tu n'es plus là... Je t'appelle, je te cherche !... Oh ! rassure-toi, je ne suis pas venue essayer de t'attendrir ! Je sais que ta volonté n'est pas de celle qu'on fléchit.

RENÉE

La tienne non plus... Vois-tu, quand deux êtres en sont arrivés où nous en sommes, le mieux est de ne plus se faire souffrir ! A quoi serviraient des mises en présence perpétuelles, des chagrins inévitables, puisque, forcée d'opter, je suis résolue à rester avec lui jusqu'au bout !

MADAME DARTÈS

Jusqu'au bout !... Ah ! tu te rends bien compte de ce que cet engagement contient de renoncement et peut-être même d'épouvante ! Voilà ce qui m'indigne... Voilà ce que je suis venue te crier une dernière fois !... Cet homme n'a tout de même pas le droit de disposer ainsi de ton avenir !... Quand je songe à la vie qui t'attendait, élégante, claire, facile... au mariage auquel tu étais destinée !...

RENÉE

Peuh !... Tu me fais hausser les épaules... Quelle puérilité !

MADAME DARTÈS

Mais si, mais si... cela compte aussi ! Par la force des choses tu vas rouler dans les bas-fonds populaires !... Tu seras dépréciée, gâtée !... Oh !

il faut que je te sauve malgré toi-même ! Il le faut !

*Elle s'approche de Renée, presque en suppliant.*

RENÉE

Papa va arriver d'une minute à l'autre... Avais-tu quelque chose d'autre à me dire ?...

MADAME DARTÈS

Renée, mon amour chérie, reviens chez moi passer quelque temps ! Tu seras libre, tu verras ton père tant que tu voudras, bien entendu... tu...

RENÉE, *l'interrompant avec une froideur immobile.*

Il va monter... As-tu quelque chose d'autre à me dire ?...

MADAME DARTÈS, *le rouge lui est monté au visage.*

Tu me renvoies !... C'est bien !... C'est bien !... Quelle peine ! (*Elle se recule, mortifiée, humiliée. Un grand silence, gêne, puis changeant de ton.*) Oh ! je ne me faisais aucune illusion... aucune. La preuve, tiens, que je pressentais que notre rupture allait être définitive, irréparable, c'est que je venais te rendre certains comptes que j'ai à te rendre !... Je te les apportais... regarde !

*Elle va à la table, et ouvre son sac.*

RENÉE

Des comptes ?... Quels comptes as-tu à me rendre ?... Je ne comprends pas ?...

MADAME DARTÈS

Renée, tu as atteint ta majorité, et la vie nous sépare brutalement. Sois libre. Désormais, nous allons encore nous heurter, même de loin... car, je te l'avoue très franchement, je combattrai résolument les idées de ton père dans mon journal !...



RENÉE

Je n'en doutais pas.

MADAME DARTÈS

Tu daigneras seulement m'accorder les rendez-vous qui sont nécessaires pour régler certaines affaires !... Je ne vois pas me faisant appel à un notaire pour des communications comme celle que j'ai à te faire aujourd'hui !... A moins que tu veuilles bien, comme je te l'ai demandé, venir chez moi, où nous parlerons à tête reposée ?...

RENÉE

De quoi peut-il bien s'agir ?... Eclaire-moi d'un mot... Je verrai s'il y a lieu de prendre rendez-vous !

MADAME DARTÈS

Tu es de glace, décidément !... Assieds-toi, je t'en prie... rien qu'une seconde !... Quelques mots d'affaires, pas autre chose !

RENÉE, *s'asseyant à la table.*

Je ne vois pas bien...

MADAME DARTÈS

Oh ! c'est sans grande importance, mais il faut tout de même que tu sois mise au courant... Voilà.. Ta fortune personnelle se réduit à peu près à néant ! Tu possèdes vingt actions de chemin de fer, trente actions du journal *le Progrès*... Ton père a cru devoir m'envoyer encore le montant des coupons ; je t'avertis que je ne les accepterai plus à partir d'aujourd'hui.

RENÉE

Si c'est pour de pareils règlements que tu as cru devoir me relancer jusqu'ici !...

MADAME DARTÈS *très simplement,  
d'un ton presque détaché.*

Ce n'est pas tout, en effet !... Je désirais t'ap-  
prendre une chose qui serait venue à ta connais-  
sance d'ici peu !... Il s'agit de l'exécution d'un  
vœu testamentaire... Sache donc que ta majorité  
te rend virtuellement propriétaire d'une petite  
villa à Veules-les-Roses !

RENÉE

Moi ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

MADAME DARTÈS

Oh ! bien peu de chose !... une bicoque au bord  
de la mer, avec un bout de terrain... Ne t'illu-  
sionne pas !... Cela peut constituer tout de même  
un petit avoir. Dans la crise que tu vas traverser,  
qui sait s'il ne te sera pas agréable de posséder un  
coin de repos pour faire halte !...

RENÉE, *amusée.*

Comment suis-je propriétaire d'une villa ?...  
D'où me vient cette richesse ?... Et comment se  
fait-il qu'on ne m'en ait jamais rien dit jusqu'ici ?

MADAME DARTÈS

Il y a une quinzaine d'années, Ménescal, (*Un  
temps, un froid.*) notre vieil ami, que tu as peut-  
être connu, car tu étais trop petite, a eu l'idée en mou-  
rant de partager ses biens à quelques amis... Il n'a  
laissé aucune famille... A moi fut léguée cette  
bicoque de Veules-les-Roses ! Mais, sans doute  
Ménescal avait-il deviné que je ne l'habiterai  
pas... Craignait-il qu'elle fût vendue par la suite ?  
Je n'en sais rien !... En tout cas, il avait mis une  
condition... c'est qu'à ta majorité, la villa te re-  
viendrait à toi, en personne... Il t'aimait beau-

coup, Ménescal, tu t'en souviens ?... Voici, d'ailleurs, la lettre où cette volonté est exprimée... Tu la liras ; je te montre tout de suite cette phrase : « Je désire, ma chère Geneviève, qu'en souvenir de moi cette villa revienne à votre petite Renée, quand elle aura atteint sa majorité et... »

RENÉE

Donne... donne vite !... (*Elle lit.*) Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ?... Comment se fait-il que tu ne m'en aies jamais ouvert la bouche ?... C'est la première fois que j'entends parler de cette villa... qui t'appartient pourtant depuis quinze ans !...

MADAME DARTÈS

On t'en a parlé... Tu l'as oublié, certainement... Il n'est pas possible qu'on ne t'en ait pas parlé !... D'ailleurs, cette maison était si petite !... De plus, je n'ai jamais pu supporter l'air de la mer, tu le sais !... Alors, je l'ai louée à bail, et, ma foi, je ne m'en suis plus jamais occupée... que pour quelques réparations de temps en temps !...

RENÉE

Comment se fait-il... que papa non plus ne m'en ait jamais parlé ?... Il sait... bien entendu... que cette maison t'a été léguée à toi ?...

MADAME DARTÈS

Comment voudrais-tu qu'il en fût autrement ?

RENÉE

Alors... je ne m'explique pas non plus son silence à ce sujet ? Attends, attends... Connait-il aussi l'intention de Ménescal que la maison me revienne à moi personnellement ?... Cette lettre que tu me communique... il en a eu connaissance ?

MADAME DARTÈS

A la lettre que je viens de te remettre, j'ai joint différentes correspondances qui te montreront le caractère affectueux de cette donation. Il y a visiblement des phrases qui ont été écrites pour que tu les lises plus tard !...

RENÉE

Tu n'as pas répondu à ma question.

MADAME DARTÈS

Laquelle ?

RENÉE

Ce vœu et cette lettre sont-ils connus de mon père ?

MADAME DARTÈS

Mais... certainement... je crois... oui !...

RENÉE

Certainement, et je crois !... Voilà deux mots qui jurent terriblement ensemble !

MADAME DARTÈS

C'est-à-dire que l'événement est déjà si lointain que je ne me rappelle pas exactement si cette lettre lui a été montrée...

RENÉE, *avec un mouvement de répulsion craintive.*

Non !... Assez !... N'allons pas plus loin !... Tout ceci ne me regarde pas !... La villa t'appartient... elle est à toi !... c'est bien à toi qu'elle a été léguée...

MADAME DARTÈS

Pas le moins du monde...

RENÉE

Garde-la... Assez, maman !... Je refuse, un point c'est tout.

MADAME DARTÈS

Mais...

RENÉE

N'insiste pas... Je ne veux participer en rien à ton passé ! Les raisons d'amitié de Ménescal pour toi sont explicables. Mais je désire demeurer à l'écart de tout ce qui concerne ce passé-là !... Je te prie même de reprendre ces lettres !... Tu as eu des scrupules... Ce vœu, ce désir exprimé dans ces lettres t'y contraignaient !... Je ne doute pas une seconde d'ailleurs que ce fût là un expédient de la part de Ménescal... pour empêcher que la maison fût mise en vente dans une débâcle d'argent ! Peut-être aussi en cas de contestation !... C'est cela, n'est-ce pas ?... C'est à ce sentiment que correspond sans doute une pareille détermination ?... N'est-ce pas toi-même qui viens de me le dire ?

*Elle parle avec une volubilité intense.*

MADAME DARTÈS

Peut-être... oui !...

RENÉE

Eh bien, voilà qui est réglé ! Ma vie est exclusivement rivée à celle de mon père !... J'en accepte tous les aléas... J'en subirais toutes les misères, si elles se présentaient, avec la même allégresse !... Cette existence-là, je l'inaugure les mains vides !... Je n'accepte et je n'accepterai rien jamais que de lui !

MADAME DARTÈS

Oh ! alors tu n'acceptes pas parce que ceci vient de moi ?... Voilà ce que tu veux me faire comprendre, n'est-ce pas ?

*RENÉE, les yeux pétillants de rage.*

Parfaitement !...

MADAME DARTÈS

Oh ! c'est d'une cruauté, ce que tu dis là !...  
Est-ce que tu t'en rends bien compte, Renée ?...  
C'est tout simplement atroce !

RENÉE, *sourdement.*

Laquelle est la plus atroce de nous deux ?

MADAME DARTÈS

Alors, dans ton cœur... ton père seul compte !...  
Je ne suis rien, moi ?...

RENÉE

Lui d'abord !... Lui, par-dessus tout !... Vous  
l'avez voulu ainsi !

MADAME DARTÈS

Malheureuse !...

RENÉE

Lui, qui a eu toutes mes pensées !... Lui, qui  
n'a pas été aimé par toi !... Lui, qui n'a pas eu sa  
part d'amour, et qui la méritait pourtant parce  
qu'il avait toutes les dignités, toutes les bontés !...  
Lui, que je vénère !...

MADAME DARTÈS, *les mains aux oreilles.*

Cruelle !... va, continue... Chaque mot est un  
coup de couteau !

RENÉE

Lui, de qui je tiens ce qu'il y a de meilleur en  
moi !...

MADAME DARTÈS, *bondissant.*

Mais ce n'est pas vrai !... Tu es mon sang aussi !...  
Tu es ma fille !... Ce que tu as de bon, ce que tu as  
de meilleur en toi, tu me le dois !... Tu es ma  
fille, entends-tu ?

RENÉE

Comme je suis la sienne !...

MADAME DARTÈS

Tu es ma fille !...

*Un grand silence, un silence terrible.*

RENÉE, *blême.*

Ah ! ça, voyons, voyons... depuis cinq minutes que tu me pousses à bout, c'est à se demander si je perds la tête ! Où veux-tu en venir ?... J'ai tout à coup l'intuition d'une perfidie, mais elle serait telle venant de toi !... Qu'est-ce que tu veux insinuer ?... Pourquoi cette exclamation que tu viens de pousser ?... Je retiens une interrogation monstrueuse.

MADAME DARTÈS, *avec passion.*

Eh bien, ne te demande rien !... Ecoute-le simplement comme il vient d'être poussé, ce cri qui me monte des entrailles !... Ecoute celle qui te dit : « Viens, ma chérie !... ne me renie pas ! » Pour qu'une mère torturée, désespérée qu'on lui arrache son enfant, en arrive à lui crier ça : « Ce n'est pas ta route !... ta route est avec moi !... » il doit y avoir des raisons irrésistibles !... Viens, ma chérie !... Tu ne peux pas renier de tes parents celui qui des deux est ta chair même... celle qui...

RENÉE, *avec un cri déchirant.*

N'achève pas... non... non !... Dis-moi vite, très vite que ce n'est pas possible... que je comprends mal !... que je suis infâme d'imaginer ce que j'imagine... C'est que ce serait à se jeter par la fenêtre de désespoir et d'horreur !... T'en rends-tu compte ? Alors, ce serait vrai ?... Alors, je... (*Un court silence, puis elle pousse un cri atroce et*

*tend les bras vers la porte en criant de toute sa douleur.)*  
Papa !... papa !...

MADAME DARTÈS

Voyons... mon enfant... ne t'affole pas !...  
Maintenant, voilà que tu vas trop loin dans tes  
suppositions !... Voyons...

RENÉE

Papa !... Papa !...

MADAME DARTÈS

Le désespoir, ... la jalousie, peut-être aussi...  
ont égaré mes paroles !... Je me suis mal expri-  
mée. Ce n'est pas sur un mot qui m'a échappé que  
tu peux conclure à une pareille fatalité...

RENÉE, *la repoussant.*

Non !... Tu ne serais pas assez misérable pour  
dire de toi une chose pareille, si la vérité n'était  
pas éclatante, si tu n'en étais pas sûre !... Va-  
t'en !... Je ne te pardonnerai jamais le mal que tu  
viens de me faire !... Tu m'as enlevé ma seule  
fierté de vivre !

MADAME DARTÈS, *se reculant et sourdement.*

Ma chérie... tu as horreur de moi... n'est-ce pas ?

RENÉE

C'est de moi que j'ai horreur, maintenant.  
*(En sanglotant d'un désespoir incommensurable.)* Papa !  
au secours !... Ta fille !... ta petite fille !

*A ce moment on entend la porte de l'antichambre  
s'ouvrir.*

MADAME DARTÈS

Fais attention.

*Renée fait des efforts surhumains pour ravalier ses  
larmes. Dartès entre.*



## SCÈNE IX

LES MÊMES, DARTÈS

DARTÈS

Qu'est-ce que tu fais chez moi ?... De quel droit es-tu montée ? Pour quelle raison ?...

MADAME DARTÈS

J'étais venue voir Renée... Je m'excuse et je m'en vais.

DARTÈS

Il y a des yeux rouges, ici !... Qu'as-tu bien pu dire à cette petite, qu'elle a le visage bouleversé ?... Qu'est-ce qu'on t'a dit qui t'a fait verser ces grosses larmes ?... Tu es là sans pouvoir même parler !... suffoquée !...

RENÉE, *reniflant ses sanglots comme un enfant.*

Mais rien, papa... rien d'important ?... Je t'assure... des discussions... Tu vois, c'est fini !... Maman s'en va !...

DARTÈS

Ah ! la pauvre figure que voilà... Ah ! ça, mais... (*Soupçonneux, à sa femme.*) Tu n'aurais pas...

*Il s'arrête.*

MADAME DARTÈS

Quoi ... achève !...

DARTÈS

Va ! quoi qu'elle t'ait dit, ne la crois pas !... Tout ce qui vient d'elle n'est que mensonge !... Mensonge !... (*S'avançant vers Madame Dartès presque à voix basse.*) Réponds !... Tu n'aurais pas osé pousser l'infamie...

RENÉE, *qui l'a suivi,*  
*pousse un vrai hurlement de douleur.*

Ah !... j'ai entendu... Il le savait, lui aussi... il le savait !

DARTÈS, *se précipitant sur sa femme.*

Va-t'en d'ici ou je te tue !... Ah ! j'étais bien sûr que tu en arriverais là un jour !...

MADAME DARTÈS

Pourquoi as-tu voulu m'arracher ma fille ?... Tu l'as captée ! Tu l'as dressée contre moi !

DARTÈS

Dehors !...

*Il la pousse vers la porte, comme s'il avait peur de l'étrangler sur place.*

MADAME DARTÈS

Tôt ou tard, c'est à moi qu'elle reviendra... Oui, c'est à ta mère que tu reviendras, Renée !...

DARTÈS

Mais va-t'en donc !... Tu ne vois donc pas que je vais t'étrangler comme une bête !...

MADAME DARTÈS

Renée, c'est à moi que tu reviendras, Renée, retiens ce cri-là... retiens ma voix... à moi... à moi...

*Dartès l'a jetée dehors. Il ferme la porte sur cette clameur.*

## SCÈNE X

DARTÈS, RENÉE

DARTÈS, *appuyé à la porte.*

Oh ! pauvre petite ! Qu'est-ce qu'on vient de te faire ?...

RENÉE

Papa !... que je suis malheureuse !...

DARTÈS, *s'élançant.*

Ah ! Papa ! Le premier mot qui sort de ta bouche ! Merci, merci, mon chéri !... Calme-toi... Je t'adore, mon petit... Je t'adore !... tu m'entends... là... là... calme-toi...

*Il la serre convulsivement dans ses bras.*

RENÉE

Que je suis malheureuse !... Ma fierté de toi !... quelle déception !...

DARTÈS

Et voilà... c'est fait !... Maintenant, ce que je te cachais si jalousement... tu le sais... C'est horrible, n'est-ce pas ? On ne peut rien imaginer de plus affreux !...

RENÉE

Rien... rien au monde...

DARTÈS

Tu comprends maintenant les transes par lesquelles je passais quand tu allais chez elle ?... J'avais tellement peur que tu reviennes avec cette épouvante dans les yeux !... Tôt ou tard, elle devait en arriver là !... Je le savais bien...

ton amour pour moi t'avait condamnée... à cette révélation !

RENÉE, *écrasée et laissant tomber le torrent de ses larmes*

Oh ! une révélation !... C'est pire... C'est une sentence que je viens d'entendre... une sentence de dégradation pour la vie ! Ce que je croyais être... et ce que je suis !... Moi qui n'avais qu'un orgueil... qu'un honneur... être la chair de ta chair !

DARTÈS

Tais-toi... ma chérie ! ... *(Il la reprend dans ses bras.)* Tiens ! nous sommes vraiment trop malheureux tous les deux !... Hein ! crois-tu ?... Ton jeune cerveau qui va être rempli de cette obsession !...

RENÉE

Et tu savais cette abomination depuis quand ?... Depuis toujours ?... Tu as pu garder cette chose... me la dissimuler des années... faire semblant de m'aimer !...

DARTÈS

Mais non, mais non !... La blessure est toute vive ! Seulement, les deux coups ont été espacés !... Tiens, le jour où j'ai quitté le journal... quand tu es entrée, quand tu t'es jetée dans mes bras... c'est ce moment-là qu'elle venait de choisir pour me frapper au cœur !...

RENÉE

Comme tu as dû souffrir !

DARTÈS

Autant que tu souffres, Renée...

RENÉE

Autant ?... Oh ! ça, c'est impossible !... Ça ne

se compare pas. Toi, tu restes toi-même, tandis que moi... songe... devenir en un instant le fruit de la faute... le produit de cet être falot et vil dont je porte peut-être la ressemblance accablante sur tout le visage !... dans tout mon être !... Quel dégoût. Non ... je ne pourrai jamais me faire à cette idée ! Jamais ! Jamais !

DARTÈS

Enfin, il faut tout de même la remercier de n'avoir pas parlé plus tôt... Je n'ai pas été privé de la joie de la paternité. Songe, si j'avais su ce que je sais quand tu bégayais, quand tu me tendais tes petits bras !...

RENÉE

Est-ce que je ne te les tends pas toujours de la même façon !

DARTÈS

Oh ! si... et c'est toujours aussi bon !... Mais je me dis que maintenant, te voici grande, de toute façon l'instant serait venu où je t'aurais perdue... C'était fatal... Le plus beau est passé... le plus doux, tu me l'as donné, le meilleur, tu l'as reçu !... On s'est bien aimé, hein ? nous deux ?...

RENÉE

Oh ! ce mot au passé !... Que de peine tu me fais... Il est vrai que toi, tu ne m'aimes probablement plus autant depuis que tu sais que je ne suis pas... ta fille !

DARTÈS

Mais, Renée, je ne t'aimais pas seulement parce que tu étais ma fille !... Mais parce que tu étais toi !...

RENÉE

Dis, papa, est-ce qu'il pourrait se faire qu'on s'aime moins ?

DARTÈS

Pas maintenant, bien sûr... mais plus tard, qui sait ?... Tu te reprendras, tu réfléchiras !...

RENÉE

Je ne t'aimerai que davantage...

DARTÈS

Il y aura toujours entre nous cette idée qui grandira... qui s'installera... cette fanure de tout !

RENÉE

Tu crois ?

DARTÈS

J'en suis sûr !...

RENÉE

C'est atroce !...

*Ils restent béants, regardant, droit devant eux, l'avenir.*

DARTÈS, *tout à coup, essayant de plastronner, pour Renée,*

Tiens, heureusement que tu as eu l'inspiration de me faire renoncer à cette direction !... C'est fait !... En voilà une veine ! Maintenant on va réaliser le beau rêve que nous ébauchions tout à l'heure... on va aller en Suisse !... On voyagera sans autre souci que le plaisir de vivre ensemble...

RENÉE

Non !... Il ne faut pas !

DARTÈS

Pourquoi ?

RENÉE

Il ne faut pas voyager... Tu souffrirais trop... Seuls tous les deux, tu te torturerais davantage !... C'était bon il y a une heure !... Maintenant, je suis sûre que l'obsession te ferait mal... Il te faut, au contraire, un dérivatif !... Il te faut l'action !

DARTÈS

Tu as peut-être raison... Alors, je vais travailler !... Oh ! la vieille charrette n'est pas encore usée. Je ferai un livre !... Je sais bien aussi qu'il faut gagner sa vie ! Au fait, je n'y pensais pas... l'offre de Wheil ?... la direction de la maison de Zurich !... Voilà qui tombe à pic !

RENÉE

L'offre de Wheil ?...

DARTÈS

Les voilà, les gros sous... et le coup de collier à donner !... Tiens, je suis enchanté !... Je vais lui écrire tout de suite !

*Il se dirige vers son bureau.*

RENÉE

A Wheil ?... As-tu songé que rien n'est changé depuis tout à l'heure... que cet argent que tu refusais te viendra du parti ennemi !...

DARTÈS, *avec un geste las et découragé.*

Oh ! maintenant !

RENÉE

Ainsi, tu passerais dans l'autre camp ?...

DARTÈS

L'autre camp !... Mes amis de jadis !... Pourquoi pas ?...

RENÉE

Tu en es là !...

DARTÈS

D'ailleurs, ce travail de bureaucrate, ce sera beaucoup plus mon affaire !... Et c'est peut-être toi qui avais raison !... Je voyais faux, je m'en

rends compte maintenant... Les idées, devant certaines réalités !

RENÉE

Toi... toi, parler ainsi !...

DARTÈS

Je deviendrai rapidement un petit vieux très sage... très sage !

*Humblement, les épaules tassées, il a pris la plume. Une bizarre grimace lui contracte enfantinement les lèvres.*

RENÉE, avec éclat.

Et voilà ce qu'elle a fait de toi !...

DARTÈS

N'est-ce pas ce que tu voulais tout à l'heure !...

RENÉE

Tout à l'heure, oui, parce que je n'étais que ta fille !... ta fille timorée et lâche, comme le sont tous les enfants !... Mais, sache-le... je parlais contre mon cœur... contre ma pensée vive !... Ta foi, c'est la mienne !... Ton idéal, c'est le mien.

DARTÈS

C'est vrai, ça ?...

RENÉE

Si c'est vrai !... Ah ! mais, sache-le, sache-le maintenant et que je le crie bien haut, puisque je le peux enfin !... Pas une de tes pensées qui ne soit la mienne !... Je t'ai suivi toujours, applaudi en secret !... Je te poussais de toute la force de mon admiration... car je ne connais pas de vie plus noble que la tienne !... Ce que tu viens de faire au mépris de ton bonheur, mais c'est admirable... admirable !... Et c'est ça que tu veux rayer, d'un coup, à cause de cette petite vérité



misérable qui ne devrait pas compter dans ta vie ?... Père ! Père !... laisse-moi le crier ce mot... ce beau mot, tout au moins à mon aise ! Père, mon père par les idées... par tout ce que tu m'as inculqué de toi !... C'est la plus haute des paternités, celle-là, je viens de le comprendre tout à coup... L'autre n'est rien en comparaison ! Tu ne m'as pas créée, peut-être... mais tu m'as animée, tu m'as pétrie... c'est mieux !... Quand je me croyais ta fille, j'étais là, craintive... ma chair tremblait !... Regarde maintenant, je ne tremble plus ! ...Je suis seulement libérée de tous les misérables liens charnels ! Ah ! elle croyait m'envoyer la joie d'être ta créature !... L'imbécile !... *(Le doigt tendu vers le front de Dartès.)* Mes origines, les voilà !... Au-dessus de tout, il y a la grande paternité des idées !... Oui... mille fois oui... tu m'as enfantée !... Jamais je ne me suis sentie plus ta fille qu'en ce moment !... En avant, père, du côté de ton devoir !... Il est là ! C'est ton enfant qui te le crie !... En avant, du côté de ton idéal ! *(Elle va à la fenêtre.)* Il est encore temps... tout le monde n'est pas parti !... *(Elle appelle.)* Hop ! hop ! Menessier... Tardieu... Ils sont là sur le trottoir...

DARTÈS

Qu'est-ce que tu fais ?

RENÉE

Je les appelle... *(Elle crie.)* Il accepte, venez vite, mon père accepte ! C'est décidé !... *(Elle repousse la fenêtre et va à Dartès.)* Car tu acceptes, n'est-ce pas ?

DARTÈS

Si j'accepte !... Moi aussi, je me résignais, par amour pour toi, au renoncement le plus affreux,

je saignais de rage contenue... et c'est toi, toi-même qui viens m'ouvrir les barreaux de la cage à l'heure où tout allait s'écrouler !... à l'heure où je croyais étouffer !... C'est trop de joie. Ah ! bon Dieu ! On va voir ! Renée, la foudre est tombée sur nous ! D'un coup de cœur, nous nous redressons ensemble ! Au devoir !...

RENÉE

Au devoir !

DARTÈS

Tu as raison... je vais parler... J'appellerai comme la cloche. Tu connais sa devise : « J'appelle les vivants et je brise la foudre !... » Oui, j'appellerai de toutes mes forces... mais par le tocsin, par la guerre, par la révolte !... Je sonnerai pour la bonté, pour la fraternité douloureuse des créatures... Dis, Renée, voilà ce qui va germer de notre blessure, de notre déception... Ce ne sera pas beau, dis ?

RENÉE

Ah ! père, si ce sera beau !... De toute cette douleur faire de la beauté, de la bonté !... Quelle réponse et quel exemple !

DARTÈS

Ta main, mon petit... ta main loyale et forte ! Maintenant il me semble que je soulèverais le monde !...

## SCÈNE XI

Entrent DONADIEU, MENESSION, ET TROIS  
OU QUATRE PERSONNAGES, les uns en  
bourgeois, les autres en casquette.

DONADIEU

Qu'est-ce que j'avais dit !... Ça n'a pas été  
long... C'était fatal, parbleu !

RENÉE

Entrez, je vous en prie.

DARTÈS

Entrez, entrez, Donadieu... Messieurs, entrez  
tous... Je suis votre homme. Je vous avais dit  
tout à l'heure la cause de mes hésitations. Avant  
de venir à vous, je voulais me libérer complète-  
ment !... C'est fait. Comptez sur moi, corps et  
âme... Je vous donne ma vie !...

TOUS

A la bonne heure... Vive Dartès... Signez ça :  
*L'un agit le traité et le pose sur la table*

DARTÈS

Tenez, c'est à cette petite qu'on doit tout... Ne  
l'oubliez pas...

DONADIEU

Bravo, Mademoiselle ! Laissez-moi vous serrer  
la main... Vous êtes contente ?...

RENÉE

Si je suis contente !

DONADIEU

Mais elle pleure, cette gosse !... Elle pleure !

RENÉE

Tiens, de fierté !... Quand on a un père comme celui-là, n'est-ce pas ?... quand on a un père comme celui-là...

RIDEAU

## ACTE TROISIÈME

L'imprimerie des *Cahiers bleus*. Le bureau de Gibert au premier étage, très vieille petite maison. Gros caissons. Au mur, les casiers avec les piles de livres rangés. Désordre. Le nouveau livre de Gibert un peu partout, — en ballots. Au mur, des affiches portant le titre du livre : *Lascaz le Juste*. Le bureau donne au fond sur une petite cour ; on distingue les toits bas de l'imprimerie.

### SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DARTÈS, GIBERT

GIBERT

Restez encore... que je sache, avant que vous descendiez, si vous ne rencontrerez pas Wheil.

MADAME DARTÈS

Où l'avez-vous mis ?

GIBERT

Dans le bureau du caissier en bas... Je lui ai donné un exemplaire à lire... Il savoure ça depuis une demi-heure.

MADAME DARTÈS

Il doit être fixé !... C'est pour un article dans *Le Français* ?

GIBERT

Parbleu !... (*Il prend le téléphone intérieur.*) Allô... Voulez-vous faire attention à ce que Madame Dartès ne rencontre pas Wheil dans l'escalier, n'est-ce pas ?

MADAME DARTÈS

Du reste, je veux m'en aller sans être vue de qui que ce soit.

GIBERT

Vous n'avez qu'à sortir par la porte de la cour !... (*Il continue à téléphoner.*) Allô... Quoi ?... Oui !... quarante exemplaires chez Loury... cinquante chez Dentus... Mais non, pas soixante, cinquante... ça suffit... Oui, je suis justement en train de faire la liste. Que tout soit livré à six heures... Eh bien, je m'en fous, prenez un taxi... Il y a combien d'exemplaires de sortis à l'heure actuelle ?... A deux heures ça faisait six cent cinquante ?... Bien !... (*Il raccroche le récepteur.*) Vous semblez un peu triste... un peu à plat... Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME DARTÈS

Moi ?... Non pas... Evidemment, maintenant que le volume est parti... maintenant que quelques mains l'ouvrent déjà à la devanture des libraires... j'ai tout de même comme la respiration coupée...

GIBERT, *riant.*

C'est nerveux... le trac !...

MADAME DARTÈS, *après un petit sursaut.*

De quoi ?... Vous plaisantez, je crois !... J'estime n'avoir commis aucun acte répréhensible, aucune lâcheté.

GIBERT

Non, ma chère amie, aucune... Votre conscience peut être parfaitement rassurée... Vous êtes une victime ! Contre cet être néfaste, néfaste pour

les siens comme pour son pays, qui vous a arraché votre enfant et vous a atteinte dans votre bonheur, qu'avez-vous fait ?... Vous avez parlé, vous vous êtes plainte... J'ai retenu au passage quelques-unes de ces confidences douloureuses, je m'en suis servi pour dépeindre le bonhomme... et ce ne serait répréhensible à la rigueur que s'il s'agissait d'un livre où le nom même de Dartès serait imprimé... Or, il s'agit ici d'une fiction, d'un personnage composé d'éléments réels, d'une satire moitié farce et moitié larmes !... Allez, ma bonne amie, en paix, en toute paix... Le monde comprendra qu'en m'ayant communiqué quelques documents, et qui ne touchent exclusivement qu'à sa vie privée, vous n'exercez pas une vengeance. Ceux qui vous ont approchée ne peuvent que respecter l'expression d'une douleur sincère, et aussi d'une foi civique qui fait votre honneur de journaliste.

*Il s'arrête, visiblement satisfait de la formule.*

#### MADAME DARTÈS

Merci, Gibert !... mais je creuse le fossé plus profond, plus irréparable, entre mon enfant et moi. Il est vrai qu'au point où nous en étions ! Je serais à l'agonie, viendrait-elle seulement à mon chevet ?... Je ne le crois pas !

#### GIBERT

Bah ! peut-être un jour ses yeux s'éclaireront-ils ? Attendez quelques années encore... L'heure du châtiment viendra et tout ceci est un admirable dépôt de munitions... (*Au moment où Madame Dartès se dirige vers la porte.*) Ma chère amie, avant de nous quitter... permettez-moi d'aborder une question matérielle que vous avez toujours eu le tact d'éviter, et à laquelle il faut bien en venir.

MADAME DARTÈS

Quoi donc ?

GIBERT

Voilà le chiffre du premier tirage : vingt mille. Combien s'en vendra-t-il, je l'ignore, mais ne vous semble-t-il pas équitable que, sur cette édition, vous touchiez un léger pourcentage, si léger soit-il ?

MADAME DARTÈS

Halte-là, Gibert !... Jamais !... Pourquoi pas les trente deniers ?... D'ailleurs, il n'y a aucune collaboration... Je ne saisis même pas l'à-propos de votre offre mon cher !... Je n'ai pas écrit une ligne de votre livre, je n'ai fait qu'entr'ouvrir quelques dossiers, quelques tiroirs.

GIBERT

Le chapitre douze pourtant est tout entier de votre main ?... Et vous savez, là-dessus, je ne transige pas... Du moment qu'une ligne a été écrite par une autre main que la mienne...

MADAME DARTÈS

N'insistez pas, vous m'offenseriez !

GIBERT

Il en sera comme vous voudrez.

*On frappe.*

GIBERT

Entrez !

UN RÉDACTEUR

Monsieur Wheil s'impatiente.

GIBERT

Une seconde encore... allez lui tenir compa-



gnie... Le temps de faire descendre Madame... je téléphonerai.

*Le rédacteur sort. Madame Dartès prenant un exemplaire à couverture rouge.*

MADAME DARTÈS

Le pavé rouge !

GIBERT

Il frappera au bon endroit, je vous en répons !

MADAME DARTÈS

Qu'est-ce qui va sortir de tout ça ?... Si on pouvait le savoir à l'avance !... Comme c'est curieux, j'éprouve à mon tour, exactement, l'impression d'incertitude et d'émoi qu'a éprouvée Dartès le jour où il écrivit son premier article contre vous et qui déclencha toute cette série d'incroyables événements... A mon tour, je m'interroge anxieusement... Ai-je bien fait ?... De quels événements vais-je être la promotrice ?... Et, ceci est encore plus curieux, Gibert, penchée sur mon propre doute, sur ma propre angoisse, je sens que, même si j'entendais une voix intérieure qui me désavoue, eh bien ! rien ne m'empêcherait d'agir et d'aller de l'avant !

GIBERT

C'est que vous le haïssez tellement !

MADAME DARTÈS

Ah ! oui, je le hais, de toutes mes forces !... Mais il n'y a pas que la haine, il y a le besoin mystérieux de dire la vérité de son cœur et de sa foi, l'extraordinaire plaisir de lutter contre ce vertige qui vous attire, qui vous attire !... Ah ! l'attraction de ce qu'on croit la vérité !... Quand j'étais petite, j'éprouvais ça déjà !... J'émettais des

idées subversives qui faisaient pleurer ma mère... J'avais des remords affreux de lui faire de la peine ! Eh bien ! quand même, c'était plus fort que moi... Il fallait que je me débarrasse de mon désir d'insubordination !... Et encore maintenant... maintenant, je sens que ce petit livre-là va m'enlever à jamais le cœur de ma fille, que nous ne nous reverrons peut-être jamais... qu'elle m'en voudra pour le reste de ses jours... j'en éprouve un déchirement atroce !... eh bien, ce serait à refaire... je le referais !

GIBERT

Oui, la force des idées !... C'est bien celle-là qui entraîne les peuples et qui fait marcher le monde... C'est notre force centrifuge, à nous autres, les esprits conducteurs.

MADAME DARTÈS, *avec un lourd soupir.*

Notre force ou notre faiblesse ?

GIBERT

Non, notre force, et vous allez le voir... Vous allez voir le résultat du pavé rouge !

MADAME DARTÈS

Puissiez-vous dire vrai !... Adieu !

GIBERT

Quelques exemplaires, ma chère !

MADAME DARTÈS

Oh ! non, merci !... pas un !... Voilà un livre que je ne relirai jamais par exemple ! Non, d'ailleurs, je n'ai pas l'envie de lire quoi que ce soit, je vous jure bien... Je vais rentrer chez moi, prendre une tasse de thé... je m'étendrai sur une chaise longue et demain matin, Gibert, demain

matin l'aurore me trouvera dans la même position, les yeux ouverts...

GIBERT

Vous ne dormirez pas... vous croyez ?

MADAME DARTÈS

Non, je regarderai, en face de moi, au mur, un portrait en médaillon d'une petite fille de douze à treize ans, les yeux bleus, la bouche souriante... le col nu... et...

*Elle pleure.*

GIBERT

Vous êtes profondément à plaindre !

MADAME DARTÈS

Je sentirai ses yeux de reproche... j'entendrai sa voix me dire : « Qu'est-ce que tu as fait là, maman ? »

GIBERT

Ma pauvre amie !...

MADAME DARTÈS, *avec un éclair farouche et orgueilleux dans les yeux.*

Ne me plaignez pas ! Je vous l'ai dit... ce serait à refaire, je le referais.

*Elle sort brusquement.*

## SCÈNE II

GIBERT, puis WHEIL

GIBERT, *seul au téléphone.*

C'est vous, Thalabert ?... Passez-moi Goffier et priez Wheil de monter... Ah ! au fait, chez les libraires, spécifiez que les volumes que j'envoie

doivent garder leur bande pendant quelques jours !... Je désire qu'on ne feuillette pas... Et puis, spécifiez aussi que j'ai mis dans le « Vient de paraître » en très gros caractères, « Edition des Cahiers bleus »... je serais reconnaissant à chacun de ces messieurs d'expliquer au public que c'est la première fois qu'il sort de nos presses autre chose que le journal... mais bien que nous comptons devenir à partir de ce jour une maison d'éditions, nous ne publierons que les œuvres de nos collaborateurs ; qu'on le sache bien !... J'édite moi-même. Prenez avec vous quelques membres de la ligue : trois ou quatre. (*Gibert à Wheil qui entre et en raccrochant le récepteur.*) Eh bien ?

WHEIL

Terrible !... C'est effrayant !

GIBERT

Tant que ça ?...

WHEIL

C'est-à-dire qu'il ne s'en relèvera pas !... Ah ! vous êtes un fier bonhomme ! Et passez-moi le mot, quel toupet !... c'est admirable d'ailleurs le chapitre que je viens de lire où vous justifiez le titre *Lascaz le Juste* !... c'est d'un tragi-comique !

GIBERT

Mon cher, vous fuyez, je ne vous ai pas pris en traître, je vous ai appelé, je vous ai mis le volume entre les mains. Je vous ai dit : Jetez-moi les yeux là-dessus... c'est le volume qui va démolir définitivement votre ancien ami Dartès. Etant donné vos relations, cette espèce d'indulgence inexplicable que vous avez toujours eue pour lui, c'est à vous seul de décider si vous voulez me consacrer un article de tête dans *le Français*... Notez que je ne demande pas votre propre signature !

WHEIL

C'est trop terrible ! Je vous assure, trop terrible !... Je vous flanquerais en quatrième page des placards grands comme ça !... Mais vous allez connaître un succès formidable. Vous pouvez vous passer d'un article de tête du *Français* !

GIBERT

Vous ne me blâmez pas, je pense ?

WHEIL

Ah ! foutre non... ces gens-là sont abominables !... Le gouvernement est vis-à-vis d'eux d'une faiblesse inconcevable, je l'ai dit cent fois à Dartès !... S'il reçoit aujourd'hui une volée de main de maître, tant pis pour lui, comme dit la chanson : « Fallait pas qu'y aille !... »

GIBERT

Trois grands quotidiens vont cette semaine même consacrer à *Lascaz le Juste* deux colonnes, il sera regrettable pour le *Français* que...

WHEIL

Mon cher, la raison principale, ce sont les chapitres qui ont trait à la vie privée de Dartès, la correspondance de sa femme avec Menescal, etc. Que voulez-vous que je fasse, mettez-vous à ma place ! Là, peut-être, avez-vous eu tort... êtes-vous allé trop loin ?... L'homme public suffisait.

GIBERT

Il faut frapper sur tous les endroits faibles de la statue. Il faut saper à la base ; l'heure est favorable. Après la brillante ascension de son soleil, il y a une éclipse momentanée même dans son parti, ce parti qui lui doit tant ! Son humanitarisme leur paraît suspect, retardataire. Malheu-

reusement, son action sur les foules reste immense. C'est une idole populaire, le tirage de *la Lumière* monte ; ils sont à deux cent mille ! C'est beaucoup ! Cet homme est un des cancers de la France !... Tel quel, il dispose d'une quantité innombrable de voix. On peut tout craindre en cas de révolution. Oh ! je sais bien qu'on va dire que j'exerce une vieille rancune !...

WHEIL

On dira ce qu'on voudra !... Mais on ne suspectera jamais chez vous la sincérité... c'est l'essentiel !... et voilà un privilège que plus d'un vous envie !... La lutte est tellement plus commode avec cette carte d'identité-là !... J'emporte l'exemplaire, hein ?...

GIBERT

Non, pas celui-là... un Hollande... et sans rancune, Wheil !

WHEIL

Demain, je fais paraître en quatrième page un placard grand comme mon haut de forme... pendant six jours de suite !

GIBERT

Et le septième, vous vous reposez !...

WHEIL

Je vais profiter de ce que je suis venu jusqu'aux *Cahiers bleus* pour faire un tour de Sénat !... De la rue de l'Echaudé, il n'y a qu'un pas... Je trouverai encore, je l'espère, le ministre du Commerce à qui j'ai à toucher deux mots d'une affaire d'importation...

GIBERT, *tendant l'exemplaire.*

Tenez !...

WHEIL

Mettez-moi une belle dédicace là-dessus, une dédicace chaleureuse qui portera aussi le témoignage de l'admiration que j'éprouve pour vous, car je vous admire... vous savez...

GIBERT

Tant que ça ?

WHEIL

De tout cœur. (*Gibert écrit et tend le livre. Wheil, lisant.*) « A mon Wheil admirateur !... » (*Il rit.*) Vous avez l'humeur bonne enfant et goguenarde, mon cher !... Et la dent dure !...

GIBERT

Dartès vous répondrait qu'un dentiste doit prêcher d'exemple.

WHEIL

Quel homme !

GIBERT

S'il y en avait une douzaine comme ça... les choses iraient encore mieux qu'elles ne vont !

LE RÉDACTEUR, *entrant.*

Monsieur Gibert, il y a le nouveau... le jeune de Crissol, qui voudrait vous être présenté.

GIBERT

Qu'il monte une seconde, je crois bien... Et Thalabert ?

LE RÉDACTEUR

Il est avec eux, il monte.

GIBERT

Combien sont-ils en bas ? J'entends un pétard du diable à travers le plafond.

LE RÉDACTEUR

Une vingtaine, c'est au sujet de...

GIBERT, *lui faisant signe.*

Oui, oui... ça va !...

*Il sort.*

WHEIL

Je vous donnerai un coup de téléphone dans la matinée de demain.

GIBERT

Pour ?

WHEIL

Pour savoir l'effet... et s'il y a du nouveau !

GIBERT

Ah ! bon !... si vous voulez !

## SCÈNE III

GIBERT, WHEIL, DE CRISSOL, THALABERT

*Entrent Thalabert et de Crissol.*

THALABERT

Je vous présente le nouveau venu, notre nouvel ami Monsieur de Crissol ! Monsieur de Crissol, Monsieur Wheil, directeur du *Français* !

DE CRISSOL

Monsieur, très flatté.

WHEIL

Eh bien, au revoir, cher ami !... Messieurs !

GIBERT

Ne vous cassez pas la figure dans l'escalier...



ces vieilles maisons ont des escaliers de coupe-gorge !...

WHEIL, *en sortant.*

Vous ne déménagerez pas un de ces jours pour un immeuble plus moderne ?

GIBERT, *l'accompagnant sur le palier.*

Respectueusement fidèle à la rive gauche, comme tout écrivain de droite !... Bonsoir, cher ami !...

DE CRISSOL, *à Gibert.*

Je suis enchanté, Monsieur Gibert, d'être admis au moment même où il y a quelque chose à faire, et où je puis apporter mon concours. On peut compter sur moi, et je suis décidé à le prouver tout de suite.

GIBERT

Pas trop de zèle !... Vous savez, c'est quelquefois l'erreur des néophytes !

DE CRISSOL

Et s'il faut un jour se faire trouer la peau... on ira !... Nous sommes les chevaliers de la bonne cause... la victoire vient à nous de toute part... et vous verrez que, d'ici peu, il n'y aura plus que les imbéciles et les canailles sous les drapeaux de nos ennemis.

GIBERT

Ces paroles vous honorent, Monsieur de Crissol !... En attendant, jouez votre jeu sans préjuger de l'avenir. Axiome : il ne faut mettre son maximum que sur des certitudes !

THALABERT

Il dirigera le groupe qui débouchera par la rue du Croissant.

DE CRISSOL

On veut bien me confier la direction du groupe... Nous venons de décider en bas que nous nous séparerions en plusieurs groupes... nous débouche-rons devant les bureaux de *la Lumière* par les trois rues, à cinq minutes d'intervalle.

GIBERT

Pas plus, car vous seriez dispersés en moins d'un quart d'heure, selon toute probabilité... et vous savez bien le mot d'ordre, pas d'autre cri que : « Conspuez Dartès ! Dartès... démission ! »

DE CRISSOL

Parfaitement, Monsieur Gibert... Rien autre chose !

GIBERT

Et pas d'armes dans les poches, surtout !...

DE CRISSOL

Soyez sans crainte !

GIBERT

Ils sont combien en bas en ce moment ?... J'entendais d'ici qu'on causait avec animation.

THALABERT

Une quinzaine, à peu près !...

GIBERT

Il ne faudrait pas dépasser la quarantaine de manifestants.

THALABERT

C'est le compte que nous avons fait !...

GIBERT

Je vais vous rejoindre dans un instant... J'ai

besoin de terminer ici un petit travail avec Thalabert.

DE CRISSOL

Je vous laisse.

GIBERT

Et, enchanté, Monsieur de Crissol, de vous avoir serré la main !... Vous débutez par une petite manifestation toute platonique, sans autre importance que de provoquer un rassemblement et quelques arrestations qui souligneront l'apparition de *Lascar le Juste* !...

DE CRISSOL

Oui, mais... moi je suis du Midi... et je préférerais un bon plat de résistance, un bon cassoulet.

GIBERT, *riant*.

Ba pla, pitchoun ! mangeras toun cassoulet gratinado e sera pla bou !

#### SCÈNE IV

GIBERT, THALABERT, puis UN GARÇON  
DE BUREAU

GIBERT

Thalabert, je réitère que je ne veux pas rédiger moi-même la prière d'insérer, ni les médaillons ; c'est une vieille pudeur littéraire. Je bute sur l'obstacle !... Faiblesse, je le reconnais !

THALABERT

J'ai fait précisément un essai de rédaction... Je l'ai sur moi, lisons-le ensemble.

GIBERT

Ce que vous avez composé ne peut être qu'irréprochable.

THALABERT, *lit.*

Ce nouveau livre n'est pas un livre de polémique... Au cours de la bataille idéologique, Monsieur Gibert peut exécuter une renommée, mais dans ses livres, il ne fait pas autre chose qu'œuvre d'historien rigoureux et impartial !

GIBERT

Bien... très bien !

THALABERT

Mémorialiste plus que pamphlétaire, il s'égale à Saint-Simon. Plus incisif peut-être...

GIBERT .

Vous ne croyez pas que vigoureux ?

THALABERT

Incisif a du bon !... On peut mettre les deux !

GIBERT

Ah ! puis ça me gêne, tenez, d'entendre ces éloges, passez-moi ça. (*Il lit, un crayon à la main.*) Ce livre... voulez-vous... frémissant ? J'ai un vieux goût pour les qualificatifs romantiques, vous savez bien !... (*On frappe.*) Entrez !

*Un garçon de bureau posant une carte.*

LE GARÇON DE BUREAU

La duchesse de Barsange désirerait un entretien particulier...

GIBERT

Je crois bien !... Qu'elle monte !

THALABERT

La duchesse de Barsange ?...

GIBERT

C'est cette femme si intéressante qui a été autrefois brûlée au visage dans la catastrophe du Bazar de la Charité !... Ça ne nous rajeunit pas, mon bon... Pendant des années elle a porté un masque de cire pour cacher sa mutilation. Elle avait été très belle... aujourd'hui c'est une victime résignée. C'est une amie intime de Monseigneur. Elle va souvent à Londres ; elle doit avoir quelques communications intéressantes à me faire !...

THALABERT

Alors, je vous laisse, je rejoins nos amis !...

GIBERT

Dites donc, calmez l'exaltation du nouveau venu, le petit de Crissol, qui m'a l'air tout de même de vouloir faire un peu trop d'esbrouffe... Il m'a déplu, ce garçon-là, je ne sais pas pourquoi !

*Thalabert salue respectueusement, en sortant, la dame qu'on fait entrer. Elle a le visage enfoui sous un chapeau d'ombre et couvert de dentelle noire.*

GIBERT, très snob.

Ravi de vous recevoir, duchesse !... Qui me vaut ce plaisir ?... (*Silence. Gibert, après un regard plus insistant, se trouble et a un léger recul.*) Ah ! ça, mais !...

## SCÈNE V

GIBERT, RENÉE

RENÉE, *défaisant son épaisse voilette.*

Oui, c'est moi... c'est moi ! Je savais que, sous ce nom, je parviendrais jusqu'à vous ! Alors ? Il paraît que vous allez publier un livre... oui... le voilà... qui non seulement traîne dans la boue celui dont je porte le nom, mais encore va livrer au public toute ma vie privée !... Vous allez aussi vous en prendre à une femme, vous allez étaler le secret de sa naissance, le drame de sa vie... Est-ce vrai, cette infamie ?

GIBERT, *se calant dans une attitude hautaine mais sans morgue.*

Mademoiselle, je n'ai à répondre à cette question que par mon livre lui-même. Ce n'est nullement une biographie. Mon personnage porte un nom imaginé !... J'ai réuni autour de cette figure, je le reconnais, les traits caractéristiques d'une personnalité qui travaille contre son pays, et qui, s'étant mis à la tête de ce parti qui mène la France droit à la ruine, n'a qu'à s'en prendre à elle-même si elle se reconnaît dans cette effigie !... Je fais, par amour patriotique, de la prophylaxie indispensable... voilà. Tant pis si, dans la débâcle, il y a des victimes intéressantes, tant pis !... Le fleuve passe et brise quelques roseaux. C'est pour le salut de ses rives... Telle est mon œuvre, Mademoiselle... Je m'excuse, mais rien ne m'arrêtera, je vous en avertis, ni la menace, ni la vengeance !

## RENÉE

Alors, c'était vrai !... Ah ! je ne le croyais pas possible !... Il a fallu qu'une âme écœurée vint me donner des détails, et quels détails ! qui ne peuvent vous avoir été fournis — ça c'est le comble de l'horreur — que par une femme dont je n'ose prononcer le nom, parce que c'est un nom généralement réservé à la tendresse... (*Elle suffoque, puis reprend.*) Cette femme en est, paraît-il, descendue à vous fournir des lettres, des témoignages de l'adultère ? Est-ce vrai, dites, qu'il y a des lettres d'amour là-dedans, la correspondance d'un politicien, aujourd'hui disparu, des lettres qui parlent de leur enfant ?

## GIBERT

Je vous arrête... voici le chapitre incriminé... lisez...

RENÉE, *après avoir jeté les yeux et feuilleté avidement.*

Oh ! oh ! vous avez osé ça ! Je ne peux pas !... Je ne peux pas lire ça !... Oh ! Monsieur ! pour assouvir une passion politique, vous attaquer à la vie privée, cette chose sacrée, me briser le cœur, me couvrir de honte ! Vous allez jeter à la risée publique une révélation inutile, odieuse, infâme, telle que, depuis deux ans qu'on me l'a faite, je suis un être désespéré et vous répondez, superbement : « Le fleuve passe ! » Non... non, écoutez bien... je suis venue pour vous le dire... ce livre ne paraîtra pas !... Si des exemplaires en ont déjà été mis en librairie, vous allez les retirer aujourd'hui même... ou bien...

*Elle s'arrête.*

GIBERT, *froidement.*

Ou bien vous allez me tuer ?... C'est cela !...

Faites... L'histoire est connue ! Je ne me défendrai même pas, Mademoiselle.

RENÉE

Non, je ne vous tuerai pas... non, je ne tirerai pas sur vous...

GIBERT, appuyé à la bibliothèque.

Alors ?... J'attends !

*Un silence.*

RENÉE

Je vous redis ceci posément, encore une fois, Monsieur Gibert : vous allez me donner votre parole d'honneur de détruire les exemplaires et les formes d'imprimerie immédiatement, ou aussi vrai que je suis ici... c'est moi qui vais me tuer devant vos yeux ! Je me brûlerai la cervelle, ici même, devant vous, dans vos bureaux ! Je veux qu'il y ait ce sang sur votre livre !... Alors, il pourra paraître en toute sécurité et les hommes pourront le lire ! Et je ferai comme je le dis... et pas demain, non, non, tout de suite, tenez !... (*De son manchon elle tire un sac entr'ouvert qui laisse passer le canon d'un revolver.*) Ah ! ça vous trouble !... Vous ne vous attendiez pas à cette solution... Vous êtes courageux, en effet ; deux balles dans la peau, pour des gens comme vous, c'est le risque honorable ! Mais ceci sera plus dur à supporter... Allons, réfléchissez, ça en vaut la peine !... Toute la vie il faudra traîner ce boulet-là !... Je serai un cadavre très lourd !...

GIBERT

Le chantage au suicide !... c'est assez femme, en effet... en admettant que l'idée ne vous ait pas été soufflée !



## RENÉE

Répétez-le, vous allez voir sur-le-champ, si c'est du chantage !... Et vous voulez savoir pourquoi je le ferai, comme je le dis ? Que le bourreau connaisse au moins l'état d'esprit de sa victime ! Ecoutez-moi : je ne suis pas désespérée, ni lasse de la vie... non, j'en suis écoeurée !... Je suis dégoûtée de tout et de moi-même par-dessus le marché ! Oh ! tout ce que j'ai vu autour de moi !... la méchanceté des hommes... la tuerie universelle, la curée immonde des appétits, la chiennerie autour de tous les intérêts au nom de tous les idéals... La justice, où cela ?... La pitié, elle n'est d'aucun parti !... De braves gens, des justes, oui... Mais ce qu'il m'a été donné de voir en peu d'années ! Quelle nausée !... Et par-dessus tout... comme une faillite suprême... le dégoût de moi-même, du mensonge vivant que je suis !... Ah ! certes, je ferai sans peine le sacrifice d'une peau qui n'a plus de valeur à mes yeux, et d'une vie où il y a des mères pour souffler des œuvres comme celle-là... et des hommes comme vous pour les écrire !... Je ne regretterai qu'un seul être... qu'un seul cœur, pour lequel le mien a battu de toutes mes forces... A part ça, la mort me trouvera prête !... Et si mon suicide, là, à vos pieds, devant les ballots du livre exécrable, peut être compris par tout le pays comme le cri d'indignation d'une âme qui se refuse à être broyée et avilie... comme un cri de révolte contre la méchanceté des hommes... alors, je ne regrette rien... allons-y !...

*Elle jette son manchon sur une chaise et brandit le sac dans ses mains.*

## GIBERT

Avant toute chose, de quel droit flétrissez-vous cette œuvre sans la connaître ?... Si vous l'aviez

lue, vous sauriez que je n'attaque l'honneur de personne... ni de Dartès... ni de vous-même, Mademoiselle. A l'homme dont vous portez le nom, mais que je regarde comme un ennemi de ma patrie, je rends pleine justice !

## RENÉE

Je sais ! On m'a appris de quelle manière ! Les quelques lignes que je viens de lire m'ont suffi pour comprendre ce que le livre contenait !... Vous vous employez à rabaisser la figure du grand modèle jusqu'à n'en faire qu'une sorte de benêt, qui a trahi successivement toutes ses convictions et ses amitiés... une espèce de raté sublime que sa noble femme elle-même abandonne et qui n'a pour soutien à l'heure de la vieillesse qu'une Antigone bâtarde... oui, oui, le mot y est, je l'ai lu... une fille qui n'est même pas de lui, symbole vivant et dérisoire de toutes les faillites qu'il a accumulées autour de lui ! Et alors, en avant la boue, les lettres, tout le branlebas des trahisons... les tiroirs faussés, la poubelle fouillée !... Et ça vous est bien égal qu'il y ait une femme affolée qui sanglote et qui se traîne ici... comme une condamnée ! Ça vous est égal !... Il faut écraser l'infâme !... Tout est pour le mieux. Il ne manquait qu'un peu de sang dans cette affaire, il y sera !... *(Elle sort le revolver et le pose sur le livre.)* Ceci ou ça : c'est à vous de décider... Il va en être exactement selon votre volonté !...

*Un silence terrible et haletant.*

GIBERT, *indiquant du doigt les affiches illustrées, patriotiques qui ornent les murs du bureau.*

Regardez ceci, Mademoiselle. Avant tout et au-dessus de toute chose, il y a une personne à qui j'obéis quand elle ordonne, et qui a toute ma pas-

sion, toutes mes forces... c'est la France !... Voici son image, nous l'avons partout dans la maison. Deux millions d'hommes sont morts pour elle. Et maintenant, pour détruire les germes de dissolution qui la menacent encore, il faut des ouvriers décidés, acharnés !...

RENÉE

Non !... La France ne demande pas qu'on l'aime de cette façon-là, ce n'est pas vrai !

GIBERT

Si !... Quand les ennemis intérieurs de son destin s'apprêtent à la sacrifier à leur idéal insensé et mettraient plutôt le feu aux soutes pour la faire sauter que de renoncer à leur chance de victoire !

RENÉE

Cela vous va bien à vous qui n'hésiteriez pas une seconde, pas une seconde à sacrifier des millions d'individus pour le triomphe de vos idées ou de votre parti politique !

GIBERT

Au peuple, à toute la nation, il faut montrer la vérité, la grandeur de l'idée qui a triomphé. Il faut maintenir les forces spirituelles qui ont rallié autour du drapeau toute la civilisation !...

RENÉE

Et c'est au nom de ce mysticisme social qu'il faut crocheter les tiroirs et les consciences ! C'est pour cela qu'il faut que la vie d'une pauvre fille soit étalée, profanée, et que ce revolver étende la victime par terre, là, à vos pieds !

GIBERT

Halte-là !... Je respecte toutes les victimes, Ma-

demoiselle, même celles que je fais !... Mais il faut s'entendre sur le mot. Vous êtes l'inspiratrice, sinon l'instigatrice de votre père !... Vous jouez un rôle dans votre parti, vous devenez peu à peu la muse rouge de l'animateur... Et maintenant votre menace de suicide, là, sous mes yeux... est-ce d'une victime ou d'une guerrière qui va de l'avant, prête à ferrailer et à poser ses conditions ? C'est de votre faute si, étant sur la barricade, l'arme à la main...

RENÉE, *l'interrompant, furibonde.*

Vous mentez !... Il n'y a pas de barricade ! Les vrais pavés de la révolution, les voilà ! (*Elle montre les piles de livres.*) C'est peut-être vous qui la souhaitez de tout cœur, la guerre civile... vous qui la susciteriez au besoin et qui appelleriez la nation en champs clos pour vider la vieille querelle !... Ah ! non, non, ne m'accusez pas d'appeler la haine !... La haine, ah ! je la hais trop, celle-là !... Alors, elle sera donc toujours de ce monde ? Les hommes s'entr'égorgeront toujours, même quand nous ne serons plus là, pour leurs idées, leurs croyances, leurs ambitions... Non, non, je ne veux pas le croire !... Ah ! tout de même, il viendra bien, après nous, il viendra, le jour de l'amour ! le jour où les pauvres gens sur la terre auront pitié les uns des autres... où l'on ne se fera plus de mal, où on se tendra les bras pour s'aider au lieu de se détruire !... Votre Dieu l'a dit le premier et j'ai cru à votre Dieu quand j'étais petite... Il faut croire à l'espérance humaine, Monsieur !

GIBERT

La voilà bien l'utopie la plus dangereuse ! Nous lui devons assez de mal à celle-là ! Le rêve de l'amour !... Bon pour les livres ou les songes-creux !...

La fraternité des hommes et des peuples, ça, c'est la blague suprême !

RENÉE

Non, non... pas vous !... Pas vous !... Que d'autres viennent me le dire... que d'autres bouches m'en convainquent... ou alors, si l'amour est un effort de l'intelligence et du progrès, mais c'est encore bien plus beau... Monsieur Gibert, Monsieur Gibert, faites un effort ! Donnez un exemple de bonté, de pitié !... Oh ! je n'y mets aucun orgueil, vous voyez !... Je me fais bien humble !... Je ne suis pas une guerrière, je suis une pauvre femme qui demande la charité humaine !

GIBERT

Et qui pose l'ultimatum du sang !... D'abord, votre ultimatum, je n'y crois pas !... On ne se tue pas en manière de protestation !

RENÉE

Il faut la preuve ?

*Elle saisit le revolver.*

GIBERT, *vivement et lui empoignant le bras.*

Allons, laissez cela, laissez cela !

RENÉE, *éclatant en larmes.*

Ah !... vous voyez bien tout de même que vous avez pitié !... J'ai vu un éclair de pitié dans votre regard... C'est peut-être vrai ce que disent vos amis, que vous êtes un exalté, un fou... mais, au fond, un homme pas méchant ! Il faut avoir pitié !... Il faut faire le geste généreux de détruire ce livre... Ce geste, comme il vous ennoblira aux yeux de tous !... Voulez-vous que je m'humilie, que je vous en supplie... je le ferai... Ayez pitié de

ma détresse... Vous ne pouvez pas imaginer ce que je souffre !...

GIBERT

Un instant, Mademoiselle... J'entends du bruit anormal, un tumulte... (*Il se lève et va à la porte. Il l'ouvre. On entend effectivement un brouhaha de tumulte.*) Qu'est-ce ? que se passe-t-il ? (*On lui répond d'en bas, des phrases entrecoupées, mêlées. Nettement, il domine le tumulte et donne un ordre impératif.*) Eh bien, laissez monter... Je vous dis de laisser monter !

RENÉE

Par grâce ! Dans l'état où je suis, vous n'allez pas me mettre en présence de qui que ce soit ?...

GIBERT

Soyez sans crainte... Vous n'avez rien à redouter de la personne qui va entrer ici.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, DARTÈS

DARTÈS, *repoussant la porte et haletant.*

J'arrive à temps !... Qu'est-ce que tu fais ici ?... La personne qui t'a renseignée, prise d'inquiétude et de remords lorsqu'elle t'a vue partir dans un fiacre, est venue me trouver. Sur le moment, j'ai refusé de croire à cette hypothèse insensée que tu allais te faire justice... C'était vrai, pourtant... Tu étais là !... Tu allais assassiner !... (*A Gibert.*) Je suppose que vous n'imaginez pas un seul instant que je sois pour quelque chose dans cette tentative de représaille... Si j'avais estimé

avoir à me venger, je n'aurais pas armé le bras d'une femme...

GIBERT

Vous faites fausse route, Dartès. Jamais votre fille ne m'a menacé... Je tiens à vous en donner l'assurance formelle.

DARTÈS

C'est vrai ?... Tu n'es pas venue ici pour attenter à sa vie ?...

RENÉE

Je l'affirme !

GIBERT

Je vous en donne ma parole !

DARTÈS

Alors, que fais-tu ici ?... Je ne comprends plus... plus du tout ! Ah ! ça, réponds... explique... Tu te tais !... tu ne serais pas venue t'humilier, par hasard... supplier... t'abaisser à la plus ignominieuse démarche.

RENÉE

Pourquoi pas ?

DARTÈS

Toi !... Toi !... Oh ! Renée !... Toi !... Je ne me résous pas à le croire !... Il a pu penser que j'étais derrière cette démarche et cette supplication... que je t'envoyais ici... que... Tu es inexcusable !... Inexcusable de t'humilier d'abord, inexcusable ensuite vis-à-vis de moi, à qui tu aurais dû songer avant tout... Affolement de femme, détresse nerveuse, ah ! il te reste beaucoup à apprendre, et tu n'es pas encore la créature que tu rêvais de devenir ! Gibert, je vous demande pardon de la démarche de cette enfant !... Elle a des excuses aux yeux des hommes, peut-être. Aux miens, elle

n'en a aucune, même pas dans son égarement !... La liberté de penser... la liberté d'écrire, et même d'injurier... toutes les libertés, je les respecte... Frappez, vous êtes libre... J'ai appris cela de nos pères qui étaient grands !... Et toi, Renée, tu vas demander pardon à Gibert, tu vas demander pardon à ton tour d'avoir exercé sur lui une pression misérable.

RENÉE

Moi !... Demander pardon !... Jamais, par exemple !...

GIBERT

Dartès, je suis à votre disposition !... mais je vous prie expressément de réduire ce colloque à nous deux.

RENÉE

Non, vous ne me chasserez pas d'ici !... Tu ne sais pas ce qu'il a osé... ce qu'il y a dans ce livre...

DARTÈS

Je le sais... Je m'en glorifie !

RENÉE

Tu ne sais pas jusqu'où a pu aller la calomnie !..

DARTÈS

La calomnie !... Ne médis pas de la calomnie !... Tu es trop jeune pour en connaître le prix, petite !.. Elle est le vin des forts, elle est une des plus belles sanctions de la noblesse de vivre et de penser !... Aux heures de doute et de relâchement, la douleur de son aiguillon ranime le courage et la volonté de bien faire. Il est juste que la vertu ait ses piloris comme le crime ! Quand j'entends les cris de la meute, je commence à me rassurer sur moi-même, et je me dis : « Alors, c'est que j'ai bien agi ! » La



calomnie, petite, mais si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer ! Oh ! sans doute, elle profane tout, elle salit nos meilleures actions, infecte nos plus saines pensées, elle crée la légende insurmontable, elle fait mal, très mal... Il est même possible, quand j'ouvrirai ce livre, que de grosses larmes coulent de mes yeux, tout comme font les petits enfants (*Renée a un sanglot étranglé*) et les petites filles, Renée... Mais je te jure, aussi, qu'après, je relèverai plus fièrement la tête, parce que je pourrai me dire : j'ai bien vécu ! En voilà le témoignage !... Les plus belles, les plus triomphantes larmes que le Christ a dû verser, ce n'est pas sur la croix à l'heure du sacrifice suprême... c'est à la colonne, sous les crachats et l'opprobre ! C'est alors qu'il a dû sentir que cela valait la peine d'être un homme. (*Il prend le livre sur la table.*) Le voilà donc ce petit paquet d'épines et d'orties !... Le voilà donc celui qui contient, Renée, toute ma vie, paraît-il, tout notre pauvre amour manqué aussi... celui qui prétend me juger devant les hommes. Prends exemple !... Sous les yeux de celui qui l'a écrit je pourrais à mon tour lancer là-dessus le crachat du mépris... Je l'embrasserai en signe de pardon de tout le mal qu'il va me faire et en disant ceci : « Pour l'idée et pour la fraternité humaine ! » (*Il porte le livre à ses lèvres.*) Publiez, Gibert !

## GIBERT

Et moi, je me soucie aussi peu de la magnanimité de l'un que de la menace de l'autre !... Depuis cinq minutes j'écoute les bras croisés ce réquisitoire, comme si j'étais cloué à un banc d'infamie. En voilà assez !... Vengez-vous, ce sera de bonne guerre, et j'attends de pied ferme votre provocation, Dartès ; mais ici je suis chez moi, à mon jour-

nal... et je vous prie de ne pas insister ; à vos ordres sur tous les terrains, en dehors d'ici !

DARTÈS

Je suis venu pour chercher ma fille, vous le savez, dans l'épouvante qu'elle se livrât sur vous à quelque excès, mais je ne me serais pas humilié à rechercher votre présence !... Maintenant, j'ai fait mon devoir. Viens, Renée, viens vite !

RENÉE

Non !... Je ne m'en irai pas !... Monsieur, j'ai posé un ultimatum que mon père ne connaît pas !... Mais vous, vous me comprenez ! Voulez-vous répondre, oui ou non ?...

DARTÈS

De quel ultimatum s'agit-il ?... J'ai le droit de le savoir !

GIBERT

Mademoiselle, je n'ai pas à répondre, je ne suis aux ordres de personne !

RENÉE

Aussitôt que mon père aura franchi cette porte... prenez garde !

DARTÈS

C'est une menace ?... Renée, tu perds la tête. Que veux-tu dire ?...

RENÉE, *se précipitant sur la porte, tourne la clef dans la serrure et la garde dans sa main.*

Que tu ne sortiras pas avant que cet homme ne m'ait donné sa parole d'honneur que le livre sera détruit.

GIBERT

Nous sommes en plein chantage !

## DARTÈS

Tu perds toute dignité, tu ne vois pas dans quelle situation odieuse tu vas nous mettre tous les deux !...

## GIBERT

Odieuse... oui ! plus odieuse encore demain et après... Chaque jour sera un pas de plus vers la chute, Dartès !... Il y a un bruit d'ailes au-dessus de votre tête. Ne l'entendez-vous pas ?

## DARTÈS

Ce que j'entends, c'est derrière vos fanfaronnades le bruit d'une humanité en marche qui vous emportera comme une poussière.

## GIBERT

En attendant, je ne fléchirai pas, entendez-vous tous les deux ! Je ne fléchirai pas.

RENÉE, *jetant la clef par la fenêtre.*

Père, tu ne sortiras pas d'ici !... Tiens !

## DARTÈS

Qu'est-ce qu'elle fait ?

RENÉE, *à Gibert.*

Vous avez cinq minutes avant qu'on force cette porte !... Tous les exemplaires détruits, voilà ce que je veux, entendez-vous, tous !

DARTÈS, *de la fenêtre,*

La clef est tombée sur le toit.

## GIBERT

Le toit de l'imprimerie... Cette fois je vous certifie bien que cette plaisanterie va cesser.

*Il se précipite au téléphone.*

DARTÈS, à Renée.

Qu'est-ce que tu as fait, malheureuse ?

GIBERT

Allô ! Thalabert, je suis chambré.

DARTÈS

Regarde ton ouvrage.

GIBERT

On vient de jeter la clef sur le toit de l'imprimerie. Pas la peine d'enfoncer la porte, mais faites chercher immédiatement cette clef par un ouvrier... Il y a ici en circulation une arme à feu qui, même si elle ne m'est pas destinée...

DARTÈS, *bondit*.

Canaille !... Ah ! le menteur ! Vouloir faire croire que nous sommes venus ici avec une arme ! Il manquait cela à votre calomnie... Ce n'est pas vrai ! Nous avons les mains nettes... Il n'y a pas de revolver ici.

RENÉE

Si, père, il y en a un !

DARTÈS

Quoi ?... Alors c'était donc vrai ? Mon appréhension n'était pas fausse ? Tu allais tirer sur lui ?

RENÉE

Non, père, c'est moi, moi qui allais me tuer !

DARTÈS

Toi, Renée, tu aurais fait cela ?... Tu ne m'aimes donc pas ?

GIBERT

Et voilà le dilemme auquel votre fille voulait

m'acculer. (*Des voix derrière la porte : Ouvrez, monsieur Gibert, ouvrez !* \*) Je ne peux pas, mes amis. N'ayez pas peur !... Je ne suis pas en danger !

DARTÈS

Regarde quelle honte est la nôtre ! Par ta faute, Renée.

RENÉE, *épuisée, tombant sur le canapé.*

Pardon, père, mais je souffre tant !

DARTÈS

Pauvre petite !

LES VOIX DANS LA COUR

- A bas Dartès !
- Enfoncez la porte !
- Grimpez, vous qui êtes sur le toit !
- Essayez d'enjamber le balcon !
- La fille est là aussi !
- Qu'il se montre !
- C'est elle qui tirera parbleu !
- Pour l'acquittement en cour d'assises !
- Avez-vous la clef ?
- A droite... près de la gouttière !
- Dépêchez-vous, ils vont le tuer !
- Assassin !... Assassin !...

DARTÈS

Oh ! mais je ne veux pas qu'on croie ça de moi !... C'est abominable... Je vais leur parler...

RENÉE

Papa !

DARTÈS

Si... si, je vais leur parler, je veux leur dire la vérité. Messieurs... (*Il va à la fenêtre, une bordée*

*d'injures, de huées, de sifflets l'accueille.)* Messieurs, je ne suis pas venu venger mon honneur.

LES VOIX

- Assassin !
- Il dit qu'il va se venger sur Gibert !
- Entendez-le, il l'enferme à clef pour le tuer !
- Descendez-le !

*On entend dans les vociférations dominer : « Assassin ! »*

DARTÈS

Messieurs, écoutez-moi, je vous en prie... Aucun homme n'a le droit d'en tuer un autre.

LES VOIX

Non, non, descendez-le...

DARTÈS

Messieurs... écoutez-moi, je vous en supplie... vous vous trompez... je disais que je ne suis pas venu venger mon honneur... La vie humaine est sacrée... (*Un coup de feu retentit. Dartès recule légèrement. Renée se précipite vers lui en criant.*) Ce n'est rien, ce n'est rien... Je suis touché, je crois... Ce n'est rien !...

GIBERT, à la fenêtre.

Quel est le fou qui a tiré ?

LES VOIX

- Lui, lui !...
- Mais non, mais non !...

GIBERT

Mais sacredieu,, arrêtez-le ! Vous l'avez atteint, Monsieur. Je vous renie !... Vous n'êtes pas des nôtres !... Il n'y a pas d'assassin chez nous !... Empoignez-le !

RENÉE

Mais tu saignes, là... Assieds-toi, ne reste pas debout...

GIBERT, *à la fenêtre.*

Un médecin, vite, un médecin. Allez rue de Tournon, au 23.

RENÉE, *éperdue.*

Au secours !... Au secours !...

GIBERT

Le docteur Vallier... Mais oui, mais oui... enfoncez la porte, et vite !

DARTÈS

Je souffre, tout à coup, beaucoup... Ne t'effraie pas comme ça !...

RENÉE

Non, c'est une égratignure... La balle n'a pas traversé le cou... Viens là... sur le canapé...

GIBERT

Ne laissez pas la tête penchée en arrière. Maintenez-la droite.

*Une voix à la fenêtre : « Monsieur Gibert, voici la clef. » Un ouvrier monté sur le toit de l'imprimerie tend la clef à Gibert.*

DARTÈS

Si je meurs, mon petit, dis-toi bien que je t'aurai adorée jusqu'à la fin...

RENÉE

Papa chéri !

DARTÈS

Tu es là Renée ? Je ne te vois plus, il faut que tu vives, toi... C'est mon ordre !... Tu es mon en-

fant, mon enfant adorée... Je n'ai aimé que toi... Pense à la cause... il faut... et puis, que tu leur dises que mon dernier mot a été... en avant, en avant !...

GIBERT, à la porte qu'il vient d'ouvrir.

Entrez tous ! (Quinze personnes entrent en tumulte. Il y a les rédacteurs, les camelots, les typos en blouse. On se précipite.) Avez-vous arrêté le misérable ?

THALABERT

Immédiatement.

UN RÉDACTEUR

Il a cru que vous étiez en danger !

GIBERT

C'est une indignité qui rejailit sur nous tous !...

THALABERT

Eh bien, patron, publions-nous ?

GIBERT

Attendez de nouveaux ordres. (On s'empresse autour de la victime. Gibert, désignant le sac à main près de Renée.) Enlevez-lui ça... vite, elle serait capable, dans son désespoir...

*On essaie d'entraîner Renée.*

RENÉE, se débattant,

Laissez-moi... laissez-moi ! Assassins ! bourreaux !... Laissez-moi, vous tous qui me l'avez tué !...

THALABERT

Nous ne l'avons pas tué.

GIBERT

Non, nous ne l'avons pas tué !



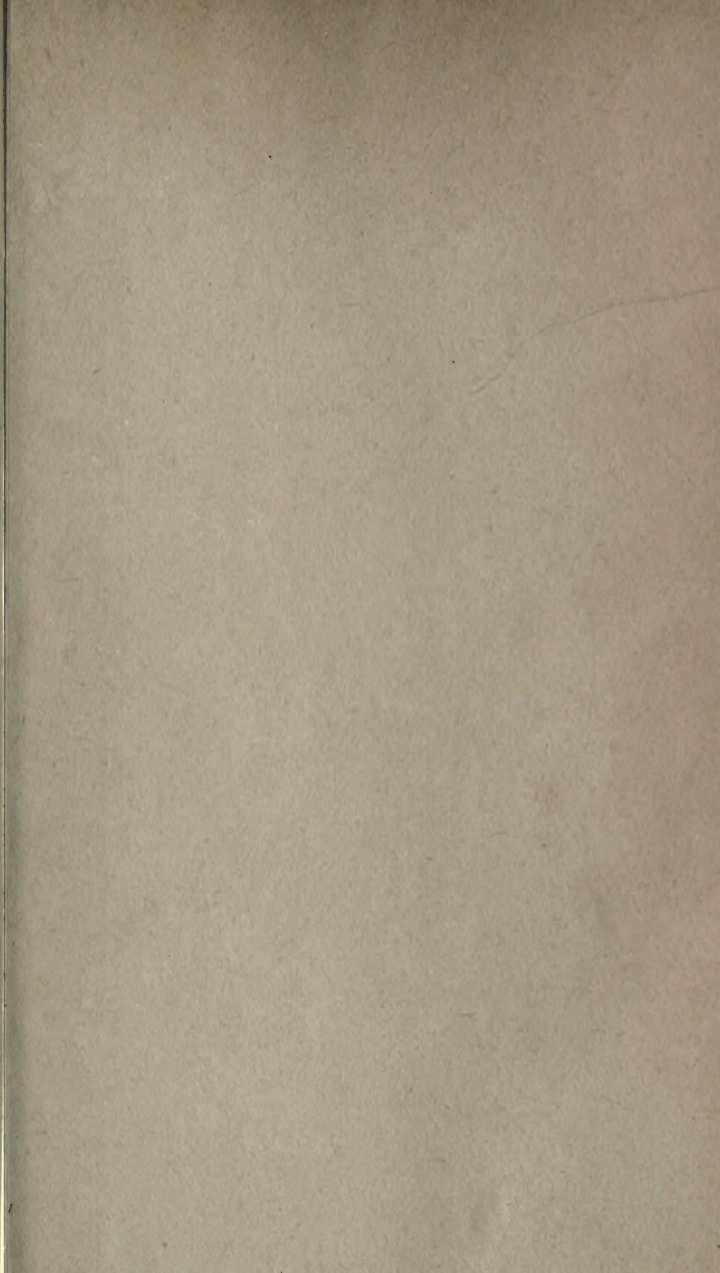
## RENÉE

Oui, vous avez raison ! Il n'est pas mort... Il vit !... Des êtres comme lui on ne peut pas les tuer, entendez-vous, bandits !... Il vivra en moi qui suis sa créature !... en moi qui ai reçu son souffle !... Il vivra en des millions d'âmes ! Il criera par des millions de bouches : En avant, en avant ! Laissez-moi... laissez-moi, tous... (*Elle se précipite sur Dartès expirant et essaie de le soulever.*) Père, lève-toi... Il le faut, allons-nous-en... Viens que je t'emporte, mon amour, viens, papa, mon seul amour au monde... Ne t'en vas pas... Ils ne t'ont pas tué, ce n'est pas possible ! Viens, viens... Ton souffle, ton souffle, jusqu'au bout !

*Elle tient la tête inanimée. Tout à coup elle s'aperçoit que l'âme en est partie... Elle pousse un hurlement de détresse. La tête de Dartès retombe sur le canapé.*

## RIDEAU







PQ

Bataille, Henry

2603

Théâtre complet

A7A19

1922

t.10

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

